

## DEUXIÈME PARTIE

---

### HISTORIQUE DE SON HISTOIRE D'ESPAGNE

---

#### CHAPITRE PREMIER

---

- I. Les vingt-cinq premiers livres de l'*Historia de Rebus Hispaniae* (1592-1595).
- II. Les livres XXVI-XXX, le *Summarium* et la traduction castillane. Les éditions de 1605, 1603-1606, 1619 en latin, et de 1601 en castillan.
- III. Les critiques de Ferrer et de Duarte Nunes.

#### I

D'après Noguera, le P. Mariana donnerait à entendre, dans sa dédicace à Philippe II, que l'idée d'écrire l'histoire de son pays lui vint durant ses voyages en Italie et en France<sup>1</sup>. En réalité, Mariana, qui ne dit rien de semblable dans son texte latin, déclare simplement, dans la traduction espagnole, que l'une des raisons qui lui ont fait entreprendre sa tâche est le désir qu'il a vu que l'on avait, à l'étranger, de connaître l'histoire de l'Espagne, les commencements et les causes de sa grandeur<sup>2</sup>.

Quand a-t-il commencé à mettre ce projet à exécution? Aucun indice ne permet de répondre avec précision. L'un des manuscrits de

1. P. XXXVIII.

2. « Juntamente me conuido a tomar la pluma el deseo que conoci los años que peregrino fuera de España, en las naciones extrañas, de entender las cosas de la nuestra, los principios y medios por donde se encamino a la grandeza que hoy tiene. »

Londres contient des notes évidemment recueillies en vue de la rédaction ou de la correction de son histoire. Or elles sont toutes écrites sur le dos de lettres à lui adressées et datées des années 1579-1584. Faut-il en conclure que ces notes sont de la même époque? Sans doute, si nous pouvions être certain que Mariana se servait pour y faire ses brouillons, des lettres de ses correspondants au fur et à mesure qu'il les recevait. Ce serait même un bon moyen de savoir à quelle occupation il s'adonnait à telle ou telle époque de sa vie. C'est ainsi que les lettres au dos desquelles se trouvent des extraits d'Aristote « ex libris politicorum » sont datées de 1586, et que celles qui ont servi à prendre des extraits de Pline le sont de 1593 à 1596<sup>2</sup>. Seulement il n'est pas bien sûr que Mariana, quand il avait besoin de papier pour ses notes, ne prenait pas un paquet de lettres assez anciennes pour qu'il n'eût pas besoin de les conserver davantage. Tout ce que l'on pourrait induire ici, c'est qu'il ne s'est pas mis au travail avant 1579<sup>3</sup>. Rappelons enfin que c'est en 1584 qu'il écrivait le *De annis Arabum*.

Quoi qu'il en soit, trois lettres contenues dans le manuscrit en question, et au verso desquelles se trouvent les extraits d'Aristote qu'on a cités, prouvent que son *Historia*, dès juillet 1586, était prête pour la publication. En effet, dans la première de ces lettres<sup>4</sup>, datée de Ségovie, 2 juillet 1586, son confrère Dionysio Vázquez promet de lire promptement « la historia », demande si l'on a parlé au roi pour l'impression, et donne des conseils pour l'envoi des exemplaires. Une autre lettre, également datée de Ségovie, 22 juillet 1586, et dont la signature a été coupée par le relieur, mais qui doit être du même correspondant, porte que la « caxa historial » c'est-à-dire, supposons-nous, la caisse contenant le manuscrit de l'*Historia*, est arrivée à Ségovie, et l'on suggère à l'auteur, au cas où le roi ne se montrerait pas généreux, de dédier l'ouvrage à quelque protecteur « chez qui la reconnaissance et la largesse compensent ce qui lui manquerait de la splendeur royale ». Il est également fait une observation sur les personnages qui étaient

1. Ms. Egerton 1875, n° 41.

2. Voir plus haut, p. 132.

3. Encore ne suis-je pas sûr de bien lire 1579 sur la lettre de Francisco Davila. En tout cas celle du P. Ant. Cordes est du 21 février 1580.

4. « Muy R<sup>o</sup> en Chro P<sup>o</sup>. Pax christi. Diome extraordinario consuelo la de v. r. y con mis ruynes manos vuiera yo ganado por la mano si cilla me siruiesse como el desseo, pero no faltara para seruir a v. r. y los ojos se ofrecen para leer y el entendim<sup>o</sup> para aprobar y alabar la Hist<sup>a</sup> que se cierto que le terna boto y aun ciego el que no la alabare. quisiera yo estar muy cerca de v. r. para hazer este off<sup>o</sup> pero aqui y en qualquiera parte le hare con toda vol<sup>o</sup>. holgaré de que v. r. me escriua quien se ha de ver por orden del p<sup>o</sup> Gn<sup>al</sup> sin my. Yo de my parte no dclerne mucho si ay salud la obra, scis enim et diligentiam et uelocitatem in hac parte meam. y dexare entrelanto la hist<sup>a</sup> de la vida de n<sup>ro</sup> P<sup>o</sup> Fran<sup>o</sup> que la traygo en buenos terminos... de seg<sup>o</sup> 2 de julio 1586 Sieruo en el S<sup>o</sup> Dionysio Vazqz. auise me v. r. si se ha a su mag<sup>a</sup> hablado para la impresion de su historia tambien digo que v. r. si embia sus libros mire bien que vengan con persona segura. que los mercaderes de ay saben quales harrieros son los seguros que les lleuan sus paños y dineros. » (Ms. Egerton 1875, f° 312.)

nommés dans la lettre de dédicace et qu'on ne trouve pas assez illustres : bon pour « Garsia » (Loaysa), dont on exprime, en un latin prophétique, les espérances et l'ambition ; mais pour les autres il n'y avait pas à les nommer dans une épître adressée au roi<sup>1</sup>. De cette observation, Mariana a tenu compte, car personne, pas même Loaysa, n'est nommé dans la dédicace qui a été imprimée. Quant au reste, les conseils de Dionysio Vázquez arrivaient trop tard, ainsi que le prouve la troisième de nos lettres, celle du secrétaire royal López de Velasco, déjà citée à propos du *De differentiis* : à la date du 20 juillet de la même année, le roi avait déjà accordé un secours destiné à l'impression de l'Histoire écrite par le P. Mariana ; et ce secours ne devait pas être méprisable, puisque celui que l'auteur demandait pour terminer la préparation du texte d'Isidore était jugé une *menudencia*<sup>2</sup>.

Ainsi en juillet 1586 le *De rebus Hispaniae* était rédigé ; Mariana le faisait reviser par ses amis, comme il devait faire pour le *De rege*<sup>3</sup> ; et le roi avait donné sa subvention. Il n'y avait plus qu'à imprimer. Le 31 août 1591, on obtenait le privilège, et, le 23 avril 1592, la *tasa*. Il est intéressant de se rappeler ici que les cinq derniers livres de la *Coronica general de España*, dus à Ambrosio de Morales, et comprenant les rois d'Oviedo et de Léon jusqu'à Bermudo III inclus, avaient paru en 1586, alors que Mariana s'occupait déjà de l'impression de son ouvrage<sup>4</sup>.

Le *De rebus Hispaniae* parut en 1592, à Tolède, chez Pedro Rodríguez<sup>5</sup>. Tel que Mariana le publiait, il devait comprendre vingt-cinq livres et aller jusqu'à la prise de Grenade, fermant ainsi, un siècle avant la date de son apparition, le cycle de l'Histoire de l'Espagne. Ce ne furent toutefois pas vingt-cinq livres que l'imprimeur livra d'abord au public, mais seulement vingt. Les différences extérieures que l'on remarque dans les exemplaires de cette première édition sont l'indice d'un certain désarroi. On avait imprimé et tiré le titre où étaient

1. « ... Yo muy contento por hallar en Segouia la caja historial con sus cartas de v. r... buenos llegaron los libros... si alguna cosa le aduirtiere sera como v. r. dize sine scripturę injuria, notandolo a parte y sin señales. en la epistola dedicat' a su mag<sup>d</sup> me parece lo que a v. r. que si se dissimula vna buena mano adiutriz y no se reconoce el seru' con algun premio para sacarle a luz, se deue tomar otro patron que lo que le falte del regio splendor le sobre del reconocim<sup>o</sup> y largueza. las personas que v. r. nombra en su carta luego que las ley me dissonaron algun tanto especialm<sup>o</sup> en carta y para Rey. lo qual si expediret viera de ser en vn protogo al lector. y ni esto me parece necess<sup>o</sup> siendo la obra grauis<sup>ss</sup> y los nombrados no tan conocidos en el mundo aunque honrados y doctos. y si vuisse de dezir algo seria a my parecer de solo Garsia viuente et ad maximos honores & titulos non vana spe adspirante. en lo demas la Epist' es digna del autor y de la obra... de Seg'... 22 de julio 1586. » (F<sup>o</sup> 316 du dit ms.)

2. Voir plus haut, p. 24.

3. Voir p. 34.

4. Cf. *Les prédécesseurs de Mariana*.

5. On trouvera à l'appendice IX la description des éditions de l'Histoire d'Espagne en latin et en castillan, en particulier de celles qui ont paru du vivant de Mariana. J'y renvoie une fois pour toutes.

marqués, conformément d'ailleurs à ce qu'annonçaient le privilège, la *tasa* et la *fe de erratas*, « *Historiae de rebus Hispaniae Libri XXV.* » Quel accident ou quelle prohibition survint au dernier moment, c'est ce qu'il n'est pas possible de dire. Après s'être contenté d'abord de masquer par un signe le V de XXV, on fit tirer un autre titre où il n'était plus question que de « *libri XX* », et le libraire déclarait dans un avis au lecteur : « *Re necessaria compulsi cessamus.* » Il semble que ce soit du côté de l'auteur et non de l'imprimeur que surgit l'obstacle à l'apparition des cinq derniers livres. En effet, dans le même avis, on ajoute : « *Reliquos libros auctor cum erit commodum et cum vacabit adjiciet.* » C'était une remise presque indéfinie, et, semble-t-il, à la discrétion de l'auteur, à moins que ce ne fût à celle des autorités. Quelqu'un avait-il trouvé dans les cinq derniers livres un passage dangereux pour la sûreté de l'État ou la pureté de la religion ? Avait-on signifié à l'auteur l'ordre d'arrêter l'impression ou de faire des suppressions exigeant des remaniements, et avait-il préféré ne pas faire paraître les livres incriminés ? Une autre hypothèse nous est présentée par Juan de Santander dans une *Noticia* que l'on conserve à la Biblioteca nacional<sup>1</sup>. C'est que Mariana manquait d'argent pour continuer. On ajoute aussi « de temps » : mais les cinq livres restés ainsi dans les limbes existaient en manuscrit, et le temps ne pouvait faire défaut à l'auteur pour la correction des épreuves, si tant est qu'il se chargea de les corriger. Quant à l'argent, qu'il ait manqué au jésuite historien, dont les ressources personnelles paraissent bien avoir été nulles, cela est plus que probable. Il a donc pu se décider à mettre en vente les vingt premiers livres dans l'espoir d'en tirer ce que lui demandait l'imprimeur pour continuer. On pourrait encore supposer que Mariana, dont le bon goût et même la minutieuse exigence en matière d'impression nous sont attestés par les remarques qu'il a laissées sur l'édition d'Isidore de Séville, mécontent de Pedro Rodríguez, lui aurait retiré son manuscrit pour le porter chez un autre imprimeur ; et en effet, certains exemplaires ayant les vingt-cinq livres portent l'indication « *typis Thomae Gusmanii* » avec la date de 1595. Mais cette hypothèse, on doit le dire, est assez improbable, d'abord parce que Rodríguez travaillait bien, ensuite parce que c'est de chez lui que devaient sortir encore la belle édition princeps du *De rege* en 1599 et, deux ans plus tard, la première édition de l'histoire d'Espagne en espagnol. Il n'est pas sûr, du reste, que Guzmán ait été pour rien dans l'impression. Y aurait-il quelque connexion entre le transfert des exemplaires chez ce dernier et les incidents où fut mêlé Rodríguez à la même époque ? Précisément en 1595, ce dernier fut emprisonné par « *los del Consejo de la Dignidad Arzobispal* »

1. Ms. X 230 ; cf. la note 5 de la p. 102.

parce qu'il avait imprimé, ou pour l'empêcher de faire paraître, le « quaderno » où le corregidor Cárcamo, Villegas et Higuera défendaient leur San Tirso<sup>1</sup>. Le pauvre homme fut, il est vrai, relâché sans tarder, mais il pouvait y avoir inconvénient pour Mariana, peut-être même pour ses confrères, à ce que son ouvrage parût chez un imprimeur qui sortait de la prison archiépiscopale. On aurait, en conséquence, pris des arrangements pour que Tomás Guzmán qui, précisément, débutait à Tolède cette année-là<sup>2</sup>, couvrît de son nom encore vierge l'Histoire d'Espagne subventionnée par le roi. Une chose est encore à noter : c'est que l'on ne trouve en tête de cette édition de 1592-1595 le texte d'aucune permission des supérieurs de l'auteur.

Ce n'était pas tout de faire un livre, il fallait le vendre. Or la vente des exemplaires de l'*Historia de rebus Hispaniae* paraît avoir été pour Mariana une affaire assez difficile. Non pas qu'il ne rencontrât beaucoup de bonne volonté chez ceux de ses correspondants, des confrères pour la plupart, qu'il avait priés de lui en placer. Les manuscrits de Londres renferment un certain nombre de lettres relatives aux démarches faites par eux à ce sujet. Ces lettres ne sont pas toujours très optimistes. A Séville, d'où l'on s'occupe de faire passer des exemplaires en Allemagne et jusqu'au Pérou, aucun ne se vendait, du moins à la date du 28 octobre 1593. Aucun espoir d'en vendre à Jaen ni à Baeza<sup>3</sup>. Un des pères de la province de Tolède, qui, plus tard, donnera, en qualité de provincial, la *licencia* pour la première édition en castillan, le P. Francisco de Porres, arrivé à Rome le 13 octobre, écrit à Mariana que ses volumes ne sont pas encore à Gênes<sup>4</sup>. Il les a recommandés aux bons soins du P. S. Harpi, recteur (P) du collège jésuite de cette ville. Huit mois après, on ignore encore chez qui ils se trouvent, bien qu'on les sache arrivés à bon port<sup>5</sup>. De Murcie, on a

1. Voir p. 62, n° 4, et *Les prédécesseurs de Mariana*.

2. Cf. la *Impr. en Toledo*, p. XIX et XXI.

3. « En Cordoua hize lo que V. R. me ordeno acerca de las historias de españa porque dixen al rector que me los onbiase todos aqui a Seuilla porque alli ninguno se uendia y lo mismo entendian que seria en Jacn y baeza & ya tengo prouenido a Pedro Zarzo para que me haca (sic) lleuar a alemania o al peru la parte que le diere, y asi V. R. onbie luego los que quiere que se enuicn... de Seuilla 28 de octubre de 1593. illefonso de... » (Ms. Egerton 1874, lettre au verso du folio 382.)

4. « A Roma llegamos los de esa prouincia con salud a los 13 del presente... los libros de v. r. no han llegado a genoua, en llegã[do] se hara lo que v. r. me escribe y assi me lo ha prometido el p<sup>r</sup> [rector?] de aquel coll<sup>o</sup> que se llama simon harpi... » (Lettre de « fran<sup>o</sup> de porres », datée « de roma a 24 de octubre 1593. » Ms. Egerton 1875, n° 34.)

5. « ... la ult<sup>a</sup> que a V. r. escreui donde le daua auiso de como los libros estauan en Genoua sanos y saluos... el S<sup>r</sup> Mayolo era ya partido para Cartagena quando llegaron las de V. r. enuiaronsele luego y el yua bien encargado de hazer diligencia para saber en cuyo poder estauan en Genoua, y con la de V. r. la hara mayor, yo estuue quasi determinado quando supe de su partida enuiar en estas galeras los libros que aqui

a) Le nom est coupé.

chargé un Sr. Mayolo, qui va à Gènes, de se renseigner. Quant aux exemplaires envoyés à Murcie, on ne sait qu'en faire; il n'y a aucune chance de s'en débarrasser; et moins encore à Orihuela, où l'on ne trouverait pas, dit le correspondant, assez d'argent pour les payer, et où, d'ailleurs, on ne s'occupe point de ces choses. Il a eu recours à cent moyens. « On pourrait laisser en dépôt des exemplaires, cela engagerait à les acheter, » suggère-t-on d'Evora à l'auteur<sup>1</sup>. Le P. Pablo Ferrer (un jésuite qui s'est trouvé à Alcalá quelque temps, il y a une quarantaine d'années, en 1559, avec le futur historien, et qui l'a perdu de vue, ayant été bientôt envoyé à l'Université d'Evora, alors à ses débuts), y a appris, l'apparition de l'ouvrage, mais ne l'a lu qu'à Lisbonne, dans la maison professe de Saint-Roch, où on le lui a prêté<sup>2</sup>. Le P. Ferrer était, il faut croire, vraiment désireux de lire l'histoire de son pays. Une vingtaine d'années avant, il écrivait au *doctor* Juan de San Clemente, neveu de Morales, en le chargeant de presser celui-ci de finir la *Coronica*<sup>3</sup>. Morales s'étant arrêté au moment où se forme le royaume de Castille, ce dut être avec joie que le jésuite d'Evora ouvrit l'in-folio qui contenait l'œuvre de Mariana. Il écrit à l'auteur, le 26 mai 1596<sup>4</sup>, qu'elle est « bien resecebida entre los que entienden ». Il ne dit pas si ceux qui « entienden » achètent le livre. Mais on peut en juger par le trait de l'historien portugais Duarte Nunes de Leão. Il avait des critiques à faire à Mariana. Quand celui-ci lui fait demander par Ferrer de les lui communiquer, il répond qu'il

tengo de V. r. por parecerme que alla se saldria mejor dellos que aqui, y lleuandoles el Sr Mayolo a su cargo yrian muy seguros, pero por no saber de la voluntad de V. r. no lo he hecho. Si [a] v. r. le pareciere buena traça esta atento que aqui sin duda no se venderan ni en origuela se hallara otro tanto dinero como ellos valen por ser gente muy pobre y por no auer alli trate destas cosas... yo he intentado cien cosas y ning<sup>a</sup> me ha salido, dos o tres personas que podian comprar este libro ya le tienen y así no se que me haga. Solo ay esperanza que vn mercader de Cartagena que tiene correspondencia en Genoua ha dicho que en sabiendo que alla se despachan los libros el comprara estos y alg<sup>o</sup> mas. » (Lettre de Philippe (?) de Peralta « de Murcia y junio 8 de 94 ». Ms. Egerton 1875, n° 34.) Je ne sais s'il faut lire *Philippe*, comme fait Gayangos. Dans la liste des signataires de la protestation dont il est parlé p. 118, on trouve Francisco de Peralta, recteur du collège de Marchena, et Juan de Peralta, de la province de Tolède.

1. Quiza los quieran (?) comprar fiandose los ». (Lettre du « doctor Phelipe de la Quadra », datée « deborra y julio 29 de 1596 ». Ms. Egerton 1875, n° 34.)

2. « El P<sup>o</sup> Maestro Ferrer natural de Malaga entro a 21 de junio Maestro en Artes y acabada su Theologia y de muy señalada memoria y ingenio. fue embiado a Portugal donde ha leido muchos años con grande accepcion oscrutara en la Vniversidad de Euora y agora haze alli officio de Cancellario. » (Crist. de Castro, f° 311 : « De los que entraron en el Collegio de Alcalá el año de 1559. »)

3. « ...recebi una carta de Evora de un Padre de la Compañia, el Doctor Paulo Ferrer, Catedratico alli de Teologia, y me rogo mucho suplique a Vm. se de priesa en su obra, porque no quedase todo oscruto imperfecto, y por consolalle le respondi, y le envie el mesmo quaderno (celui de la *Coronica*, 2<sup>e</sup> partie, que San Clemente avait reçu de son oncle), aunque no he tenido certidumbre del recibo. » (Lettre de San Clemente à Morales en date de « Badajoz 12 de Febrero de 1577 », publiée dans le tome II des *Opusculos castellanos*, p. 110.)

4. Voir cette lettre à l'appendice V, 1.

n'a gardé que quelques jours un exemplaire emprunté au libraire, et qu'il l'a rendu parce qu'il le trouvait trop cher<sup>1</sup>. Voilà qui dut faire plaisir à l'auteur. A Salamanque, la ville universitaire, la ville savante, on est tout aussi froid, au mois de mai 1597. Aucune occasion de placer une *Historia* ne s'est encore offerte. Il s'est par contre perdu en route les tables d'un des volumes<sup>2</sup>. En somme, ce que Mariana pouvait espérer de mieux, c'était ce que lui promettait candidement un correspondant de Cuenca au mois de mars 1594: « los libros estaran guardados y limpios y todo lo demas<sup>3</sup>. » Plus tard, un lot de trente-deux volumes d'histoires, de l'édition en espagnol de 1601 sans doute, arrive à Séville tout mouillé et abîmé. Chose plus navrante, hélas! pour résumer cet épisode de l'histoire de la librairie en Espagne au xvi<sup>e</sup> siècle, on déclare (et c'est, semble-t-il, le propre cousin de l'auteur qui fait cette constatation) qu'« il n'y a pas un real, ni personne qui demande ni qui donne, tant qu'on n'amènera pas les galions »<sup>4</sup>. Honneur pourtant à Valence, où, avant la fin de 1597, l'on avait vendu déjà la moitié des *Historiae* envoyées<sup>5</sup>!

Force nous est donc d'avouer que l'*Historia de rebus Hispaniae* ne fut pas à son apparition, en Espagne du moins, ce qu'on appelle un succès de librairie. Cette mévente s'explique un peu par la pauvreté, la détresse du pays. Du reste, l'ouvrage était cher. Taxé à quatre maravédís le *pliego*, c'est-à-dire la feuille de seize pages, et comprenant, tel qu'il parut d'abord, en vingt livres, neuf cent quatre-vingts pages en tout, il coûtait deux cent quarante-cinq maravédís, ce qui était beau-

1. Voir la deuxième lettre de Ferrer en date du 4 octobre 1596 à l'appendice V, 3.

2. «...recibi los libros que me imbiaron de talabera que fueron cinco cuerpos... es de aduertir que el un cuerpo de los cinco vino sin las tablas sin la general y particular de montes y ciudades speciales y antiguos cargos de españa y assi sera bien v. P. le escriua a uillalobos b las busque o me las imbie v. P. que de un dia a otro puede ser se ofrezca ocasion para venderlos aunque asta aora no e podido atar nada aunque lo e procurado. » (Lettre du « doctor Joan de ulloa » en date « de Salamanca mayo 19 de 97 ». Ms. Egerton 1875, n° 49.)

3. Lettre de « B<sup>re</sup> Matheo » en date « de Cuenca y Março de 1594 ». (Ms. Eg. 1875, n° 34.)

4. Lettre de Luís Martínez de Mariana en date du 8 nov. 1605. Voir plus haut, p. 100.

5. «...de los libros que se embiaron aqui se auran vendido ya la metad segun me a dicho el p<sup>re</sup> Sotelo, el lo aura escrito ya a V. r. yo hare quanto pudiere de mi parte, para q̄ se despidan los demas. y vea V. r. demas desto en q̄ le puedo seruir y mandemelo que ninguno le seruire con mas afficion y el S<sup>re</sup> sea siempre con V. r. y le gu<sup>re</sup>. de Valencia 10 de Set. fran<sup>re</sup> escriua. » (Ms. Egerton 1875, n° 28.)

Cette lettre est antérieure au 20 décembre 1597, puisqu'on trouve au dos une partie du brouillon de la dissertation sur les reliques adressée à Philippe II à cette date. (Cf. plus haut, p. 54.)

a) Il s'agit de l'*Index generalis* et de l'*Index nomina continens gentium, etc.*, qui se trouvent dans les exemplaires complets de 1592 en 25 livres tels que celui de la Bibl. mun. de Bordeaux.

b) Qui les lui avait adressés, selon ce que dit précédemment l'auteur de la lettre.

coup, si l'on songe que vingt ans plus tard deux ares de vigne ne valaient pas plus cher<sup>1</sup>.

La même raison expliquerait aussi pourquoi il ne fut pas réimprimé, ni même en somme, abstraction faite de l'édition bien tardive de 1733, imprimé un seule fois dans son entier en Espagne : encore l'édition dont il s'agit ne comprend-elle pas le sommaire. La *Noticia* déjà citée nous indique peut-être deux autres raisons de ce fait, qui est comme l'envers du succès du texte castillan. C'est d'abord que, en 1598, au roi quelque peu latinisant Philippe II avait succédé Philippe III, qui l'était beaucoup moins ; ensuite, raison meilleure, que le latin était alors encore une langue mystérieuse pour beaucoup d'Espagnols. Voilà sans doute pourquoi l'auteur, qui, dès 1598, s'était muni d'un privilège pour ses trente livres en latin<sup>2</sup>, s'abstint d'en profiter pour le moment ; il préféra ne pas tenter à nouveau, auprès d'un roi et d'un public non latinisants, une aventure qui pécuniairement pouvait être un désastre. L'insuccès de la première édition n'était pas de nature à donner confiance aux libraires espagnols.

Encore Mariana ne pouvait-il se plaindre, car, si l'on en juge par les lettres qu'il recevait, il trouvait une assez grande obligeance chez ses amis et confrères, qui se faisaient pour lui courtiers en librairie. Ce n'est, d'ailleurs, que l'impossibilité de se passer de leurs bons offices qui l'y faisait recourir. Il s'en explique dans sa réponse à Ferrer, quand il lui demande de renseigner le porteur de sa lettre sur les moyens de placer des exemplaires à Lisbonne : « Il évite de se servir de ses confrères pour de telles besognes, mais les séculiers ne font rien ou presque rien. » L'esprit de charité que Ferrer loue en Mariana devait animer toute la Compagnie : heureusement, car les *seglares*, eux, n'étaient pas plus sûrs qu'actifs, si l'on en juge par ce Juan Seldaño que Mariana adresse à Ferrer, et qui, sa visite faite, ne paraît plus. Il faut dire que Mariana n'avait pas trop bon espoir dans l'habileté du commissionnaire. Il lui croyait pourtant plus de bonne volonté et d'honnêteté. Dans une lettre postérieure<sup>3</sup>, Ferrer apprend à Mariana que ce Seldaño lui a remis un exemplaire qui lui était destiné par l'auteur ; mais c'est en vain que la bibliothèque du couvent a réclamé l'exemplaire qui était pour elle : « et à la fin il est venu me dire qu'il ne l'avait pas, qu'il l'avait donné aux libraires, » c'est-à-dire sans doute vendu. Malgré tout, « alioquin videtur vir bonus, » opine, en signalant cet abus de confiance, le bon Ferrer, bien content par ailleurs d'avoir

1. Une aranzada de majuelo abillo, soit environ quarante ares de chasselas, est estimée cinq mille maravédís dans le *traspaso* publié par M. G. Pérez Pastor dans ses *Documentos Cervantinos*, t. I, p. 169. Cf. les indications que donne de son côté M. Bordes, dans le compte rendu qu'il a publié de ce livre (*Revue des Universités du Midi*, 1898, p. 410).

2. Voir p. 143, n. 4.

3. Noguera l'a publié, p. xcvi.

son exemplaire à lui sans bourse délier, comme il avait eu déjà la *Coronica de Morales*.

Hors de la péninsule, la vente n'allait pas sans peine, ni l'envoi des exemplaires sans inconvénient. On conseillait à l'auteur de ne pas en adresser à Lyon plus d'un ou deux, à titre de spécimen. Si là-bas on en désire, soit pour la France, soit pour l'étranger, on n'aura qu'à en demander. Il faudra toucher le montant avant la remise des colis, sans quoi l'on risque beaucoup, outre que l'expéditeur a des transports et des droits à payer, et que les livres peuvent rester longtemps en boutique sans se vendre<sup>1</sup>.

Si l'on songe que Lyon était alors un centre fort important pour la librairie, on concevra que la difficulté des relations commerciales avec cette ville fermail un débouché considérable. Au surplus, il est possible que l'*Histoire générale d'Espagne* de Loys de Mayerne Turquet, parue en 1587, ait fait tort, en France, à l'*Historia de rebus Hispaniae*<sup>2</sup>. Écrite par un protestant, dans un esprit nettement hostile aux Espagnols, elle flattait les sentiments anti-espagnols de la plupart des Français d'alors. Faite à l'aide de l'ouvrage de Garibay, elle était au courant, autant que peut l'être un ouvrage de seconde main. Il n'y avait donc pas de raison pour qu'elle fût délaissée en faveur d'une histoire écrite en latin par un jésuite espagnol.

## II

L'ouvrage finit pourtant par être connu et sans doute apprécié, au moins en Allemagne<sup>3</sup>. C'est à Mayence qu'en 1605 il parut, pour la première fois, complet en trente livres, « cum priuilegio S. Cæs. Maiest. & permissu superiorum »<sup>4</sup>. Déjà, en 1603, André Schott

1. (Début de la lettre reproduite p. 145, n. 5) « No piense V. r. q̄ he lenido descuydo en lo q̄ se me encargo sino que la persona con quien se auia de tratar a estado ausente. Dize q̄ le parece no cmbie V. r. aora a Leon sino vno o dos libros para q̄ alla los vean, y si les contentaren, y les pareciere que por alla se an de despedir q̄ ellos mismos ternan cuydado de pedir cantidad dellos no solo para francia sino para otras partes, y que desta manera sera la venta segura, y cobrarsea aqui el dinero antes q̄ se entreguon los libros. y desotra auenturase mucho. Demas de que aura V. r. de pagar portes y portazgos. Y por ventura se estaran alla mucho tiempo sin q̄ se vendan los libros. pareceme dize bien, si a V. r. le pareciere, auisemelo, q̄ por medio desta persona se negociara todo muy bien. »

2. Voir *Les prédécesseurs de Mariana*.

3. « L'Allemagne était alors considérée à ce point comme la patrie des études relatives au Moyen-Age que les médiévistes des autres pays, sûrs d'y trouver un public, s'y faisaient volontiers imprimer. » (Langlois, *Manuel de Bibliographie historique*.) L'*Historia de rebus Hispaniae* entrait dans cette catégorie d'études, comme la plupart des textes que l'on trouve dans l'*Hispania illustrata*.

4. L'édition latine parue à Mayence en 1605 est précédée de deux permis d'imprimer donnés l'un par « Stephanus Hojeda Visitator Societatis Iesu in prouincia Tolentina... Madriti in collegio nostro, quarto Nonas Decembris MDLXXXVIII », l'autre

avait publié, dans le t. II de son *Hispania illustrata*, les vingt premiers livres, d'après l'édition incomplète de 1592. En 1606 les dix derniers livres, empruntés à l'édition de Mayence étaient également incorporés à cette collection, et le tiré à part des trente livres constituait une troisième édition, celle de Francfort. Il est à noter que les héritiers d'André Wechel, aux frais desquels Balthasar Lippius imprima l'édition de Mayence, n'étaient autres que « Claudius Marnius et haeredes Ioannis Aubrii », éditeurs de l'*Hispania illustrata*, et, par conséquent, de l'édition de Francfort. Remarquons aussi que c'est Wechel qui, en 1579, avait édité les deux tomes des *Rerum hispanicarum scriptores aliquot* de Beale, auxquels avait été joint, en 1581, le *De rebus gestis a Francisco Ximenes* d'Alvar Gómez. Sa maison avait donc comme la spécialité des publications relatives à l'histoire de l'Espagne.

Les difficultés que Mariana rencontra du côté commercial pour la publication et la vente de ses *Libri XXV* durent le faire hésiter quand il s'agit d'imprimer la traduction espagnole. Celle-ci était terminée avant la fin de juin 1593, date du privilège de la première édition en cette langue, qui ne parut qu'en 1601, à Tolède, chez Pedro Rodríguez. Ce privilège avait été demandé seulement pour vingt-cinq livres, et il fallut en obtenir un autre, en date de septembre 1600, pour les livres XXVI-XXX.

Dans une lettre adressée à Mariana et datée « de Villarejo y mayo 6 de 94 », un confrère, Francisco de Heredia<sup>1</sup>, s'excusait auprès de lui de ne l'avoir pas aidé à la traduction de « aquel su libro » et demandait en post-scriptum, où en était l'impression « del romance »<sup>2</sup>. De quel ouvrage de Mariana peut-il être question à cette date, et surtout de quel ouvrage à traduire, et dont la traduction est supposée en voie d'être imprimée, sinon l'Histoire elle-même? On voit donc que Mariana pria des *romancistas*, ses confrères sans doute, de traduire son latin,

par « Ludouicus Guzman Praepositus Prouincialis Societatis Iesu in prouincia Toletana... Toleti die Iulii quincto anno millesimo sexcentesimo quarto ». Le premier porte « vt imprimantur libri triginta quos de Rebus Hispaniae composuit P. Ioannes Mariana... » ; la seconde : « vt triginta libri de rebus Hispaniae à Patre Ioanne Mariana compositi... typis denuo mandentur. » Quelques confrères s'étaient choqués de voir paraître la première édition sans la mention du permis des supérieurs. C'est ce que Ferrer, à la fin de sa première lettre, fait comprendre à l'auteur, qui cette fois voulut ou dut se mettre en règle.

1. Le P. Francisco de Heredia était entré dans la Compagnie à Alcalá le 17 janvier 1555. « Fue muy estudioso y abstinate, muy celoso del instituto de la comp<sup>a</sup>. En sus postreros dias se recogió en el Villarejo de Fuentes con los nouicios, donde dandoles exemplo de vida rigurosa y muy obseruante murio a los 20 de abril de 1595. » (Castro, p. 156).

2. « ... pero ni para su seruicio valgo nada ni para otra cosa sino para comer y holgar que lo se bien hazer, y así me peso no acertalle a seruir en la traduccion de aquel su libro porque no es manera de hablar o de cumplir dezir que soy para nada... » Après la date : « Si es seruido V. r. digame en que termino esta la impresion del romance » (Ms. Egerton 1875, n° 34). Si nous en croyons Castro, le bon religieux, qui se traite ici de gourmand et de paresseux, s'accusait bien à tort.

On aimerait à penser qu'il ne rencontra que des gens bien intentionnés, mais peu désireux d'entreprendre une pareille tâche, et préférant, comme le confesse avec un charmant cynisme le bon Francisco de Heredia, « manger et ne rien faire »; qu'enfin il s'y mit lui-même, en homme qui méconnaissait ou méprisait les douceurs du *farniente* sous le ciel de Castille.

Mais n'eût-il décidément aucun collaborateur dans ce travail assez ingrat de traduction? Il est difficile de l'affirmer, en présence d'un témoignage, peu clair, il est vrai, et toutefois assez inquiétant, fourni par un auteur assez bien renseigné, Tomás Tamayo de Vargas. Dans un ouvrage qui nous servira pour l'exposé des démêlés que Mariana eut avec Fernández de Velasco et Pedro Mantuano, Tamayo écrit en effet (traduisons-le aussi littéralement que nous pourrons): « Dans la traduction, bien qu'il n'y ait pas une lettre qui ne soit du P. Mariana, quelques-uns désirèrent l'aider; mais il leur fut impossible (à qui cela ne l'eût-il pas été?) d'atteindre la grandeur de son style latin, de manière non seulement à l'égaliser, mais à le comprendre; rien d'étonnant donc, si l'on y trouve quelque faute que l'auteur lui-même, dans sa  *censura* , a pu ne pas remarquer<sup>1</sup>. »

Que veut dire le mot  *censura* ? Bien probablement la revision à laquelle Mariana soumit la traduction due à ses collaborateurs. Il est donc certain qu'il s'est fait aider, au moins pour le gros œuvre. Resterait à savoir s'il s'en est réservé une partie, et laquelle. En tout cas, la traduction a été revue par lui: c'est ce que signifie évidemment la restriction exagérée qu'apportent les mots: « bien qu'il n'y ait pas une lettre qui ne soit du P. Mariana; » et il est indéniable qu'on retrouve dans cette traduction les qualités ordinaires de son style. Bien entendu, nous ne perdrons pas de vue cette importante particularité quand nous étudierons la phrase et le style de Mariana dans l'*Historia de España*: nous saurons que c'est en quelque façon la phrase et le style d'une collectivité.

En 1598, il était enfin sérieusement question d'imprimer l'*Historia general de España*, puisque, dans une lettre datée du 17 juin de cette année-là, Ferrer écrit à Mariana, qu'il a appris son intention de publier l'Histoire d'Espagne en  *romance* , et l'en félicite, car dit-il, ce sera une richesse plus commune à tous, par conséquent plus agréable

1. « En la traduccion aunque no ai letra que no sea del P. Mariana, algunos le desearon ajudar, pero fueles imposible (i a quien no?) alcançar la grandeza del estilo Latino, no solo para igualarle, mas para entenderle; i asi no fue marauilla auer algun descuido que en su censura pudo dexar de aduertir aun su mismo auctor. » (*Racon de la Historia del P. D. Juan de Mariana*, p. XLIII; cf. plus loin, p. 198.). D'autre part Tamayo considère comme une inadvertance du traducteur une erreur relevée par Mantuano: *Henricus* traduit par *Henrique*, alors qu'il fallait *Henriquez* (cf. plus loin, p. 211). Je ne sais où s'est renseigné, si ce n'est dans Tamayo, l'auteur d'une note mise en français sur un papier qu'on trouve collé au dernier folio utilisé du ms. Egerton 291: « La traduction espagnole n'est pas toute de Mariana. »

et plus utile. Il attend donc cette édition qui sera plus complète et aussi « mas vendible por ser en romance »<sup>1</sup>. *Mas vendible!* n'exagérons pas, mais n'oublions pas non plus cette forte raison parmi celles auxquelles on doit la traduction de l'*Historia de rebus Hispaniae* en espagnol. L'auteur avait dû comprendre que beaucoup de gens pouvaient s'intéresser à l'Histoire d'Espagne, qui ne savaient pas le latin. En dédiant à Philippe III sa traduction, il exprime l'espoir que le monarque, qui a bien voulu occuper quelques moments à la lecture de l'Histoire latine (sans doute dans les exercices écrits ou oraux donnés jadis par Loaysa), pratiquera davantage le même ouvrage, devenu d'une lecture plus commode et plus agréable<sup>2</sup>. Il aurait pu en dire autant à la plupart de ses compatriotes.

De même encore Mariana avait d'abord pensé mettre le point final après la prise de Grenade. Mais on lui fit comprendre que son œuvre était imparfaite, et que ce qui avait chance d'intéresser le plus, c'était l'histoire contemporaine, et non l'histoire ancienne. C'est ce qu'il déclare dans le chapitre I de son livre XXVI; non sans une pointe de dépit, car, pour lui, il pensait s'être approché suffisamment, et autant qu'il était permis et sûr, de l'époque contemporaine, en s'arrêtant un siècle avant l'année où il faisait paraître son Histoire.

Parmi les « personnes doctes et graves » qui lui firent si heureusement modifier ses projets, on doit compter le P. Ferrer. La lettre que celui-ci lui avait envoyée en mai 1596 contient des observations intéressantes sur lesquelles nous reviendrons : elles étaient enveloppées de beaucoup de déférence et d'une flatteuse invitation à continuer en cinq autres livres jusqu'en 1516. Dans sa réponse<sup>3</sup>, Mariana, tout en s'excusant de ne pas se conformer à ce désir, donnait à comprendre qu'il réfléchirait. « Il n'ose pas aller plus loin, par la raison qu'il a dite dans sa préface, » c'est à savoir « parce qu'il est fatigué, parce qu'il faut bien laisser à faire aux autres. Il ne sait toutefois ce qu'il fera. » Cette réponse est datée du 24 juin 1596. Elle n'est pas des plus aimables. On dirait que la politesse un peu mielleuse de l'ancien confrère d'Alcalá surexcite la sauvagerie du retraité de Tolède.

Et pourtant, il ne tarda pas à s'exécuter. Moins de deux ans après, il envoyait à Ferrer son chapitre XX du livre XXVI, sur la navigation du Portugal aux Indes orientales. Chose curieuse même, et tout à l'hon-

1. « He sabido que V. R. quiere imprimir en romance las historias de España : pareceme muy acertado, porque sera bien mas comun, y asi mas grato y mas provechoso... esperamos por esta edicion española que sera mas copiosa y mas vendible por ser en romance. » Lettre publiée par Noguera, p. xciv-vii. Elle est dans le manuscrit Egerton 1875, n° 20.

2. «... si como V. Magestad ha ocupado algunos ratos en la leccion de mi historia latina, ahora que el lenguaje es mas llano y la traza mas apacible, la leyere mas de ordinario. »

3. Ms. Egerton 1874, n° 48. Voir à l'appendice IV, 2.

neur de Pablo Ferrer, il se conforma en tout au programme tracé par ce dernier. Il ajouta cinq livres à son Histoire, qu'il conduisit jusqu'en 1516; il osa aborder le grand sujet que lui indiquait avec enthousiasme son correspondant : « la découverte et la conquête des Indes orientales et du Nouveau-Monde, celle de Naples, de la Navarre, de plusieurs villes d'Afrique, la description de pays naguère inconnus, comme la Nouvelle Espagne, la Perse, la Chine, le Japon, l'histoire de l'évangélisation de ces contrées, évangélisation qui constitue la plus grande gloire de l'Espagne. » Il y avait de quoi effrayer, mais attirer aussi; et c'eût été laisser, comme le dit si bien l'auteur de cette lettre, comme après lui le répète Mariana<sup>1</sup>, un *opus imperfectum*, que de ne pas exposer aux lecteurs la grande histoire du quart de siècle qui va de la prise de Grenade à l'avènement de Charles-Quint. Une chose est à noter : non seulement Mariana a suivi pour ainsi dire point par point le canevas envoyé par Ferrer, mais, dans la préface des cinq livres ainsi ajoutés, il a reproduit dans des termes tout semblables les arguments par lesquels celui-ci l'avait exhorté à parfaire son œuvre. Voilà un trait qui nous mettra en garde contre la légende d'un Mariana intraitable et entier dans ses idées. Il sait parfaitement mettre en pratique les idées des autres, quand il les croit bonnes. A la vérité, il ne se résout pas de très bonne grâce. « No se lo que me hare; » c'est tout ce qu'il trouve à répondre à des instances si aimables. Il se réservait déjà sans doute de répondre par des actes, ce qui valait mieux qu'une phrase polie. Et puis, peut-être bien n'aimait-il pas beaucoup les donneurs de conseils. Mais, cette fois du moins, il avait tort. Et la preuve, c'est que le premier moment d'humeur passé, il se conforma aux avis venus de Portugal.

C'est dans l'édition espagnole de 1601 qu'il publia pour la première fois sa continuation. Elle parut ensuite en latin dans les éditions latines de Mayence 1605, et de Francfort 1606. Mais contrairement à ce que dit la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, ni les dix derniers (ce qu'elle a imprimé par erreur, évidemment), ni même les cinq derniers des trente livres parus ces années-là, n'ont été tirés de l'édition espagnole de 1601. Il serait sans doute assez naturel de croire que, les livres XXVI-XXX ayant été publiés en espagnol d'abord, c'est d'abord en espagnol qu'ils furent rédigés, et qu'ils ne furent mis en latin qu'ensuite. On s'assurera du contraire en considérant deux brouillons de Sommaires qui se trouvent dans les recueils de Londres<sup>2</sup>, et qui tous deux, écrits et corrigés par Mariana, sont en

1. XXVI, 1.

2. Ms. Egerton 1875 n° 42 et 1874, n° 5. Les extraits qui sont reproduits à l'appendice VI donneront une idée de ce que sont ces deux rédactions. De la première, j'ai transcrit les années 1492 et 1598-1600; et j'ai mis en bas de page les années 1598 et 1599 telles qu'elles existent dans le ms. Egerton 291, folio 250, où sont comparées

latin et partent de l'année 1492. Le premier va jusqu'à l'année 1600 incluse, le second jusqu'à 1590. Celui-là consacre à chaque année de deux à dix lignes; celui-ci, une ou plusieurs pages. Tous deux paraissent bien être comme les deux phases par lesquelles est passée la continuation avant d'arriver à l'état où nous la trouvons dans les livres XXVI-XXX du texte latin et le *Summarium* paru à Mayence en 1619. Le plus développé représente évidemment la rédaction intermédiaire. A la fin d'une de ses lettres à Mariana (la deuxième des trois que nous connaissons), en date du 4 octobre 1596, Ferrer dit qu'il a appris que celui-ci a composé « de courtes annales d'Espagne jusqu'à notre temps; il ne faut pas les laisser perdre ni en priver le public ». C'est probablement là une allusion à l'un des deux sommaires: le plus succinct, car l'autre, dans la préface duquel Mariana s'est manifestement inspiré de la lettre de Ferrer, ne constitue pas précisément des « anales breves »; il est vrai que le premier va jusqu'en 1600, et que la lettre citée est de 1596; mais Mariana a pu, ayant commencé ce sommaire avant 1596, le reprendre en 1600 comme une sorte de *memento*, et rédiger ensuite ou dans l'intervalle le second, qu'il arrête avec l'année 1590. Celui-ci est suivi du brouillon d'un avis au lecteur, qui constitue la préface à laquelle nous venons de faire allusion, et où Mariana expose son intention: il a voulu compléter son travail, mais il s'est borné à rédiger une sorte de journal (*in diarii morem*), sans chercher à mettre, comme précédemment, de la continuité dans le récit<sup>1</sup>.

On est donc déjà induit à supposer que les livres XXVI-XXX ont été rédigés en latin avant de l'être en espagnol. Mais il se pourrait que l'auteur eût écrit d'abord en espagnol les livres XXVI-XXX ainsi que le *Sumario* qui parut en 1616 et 1617, en les formant à l'aide de son sommaire des années 1492-1590, et qu'il eût traduit ensuite ce travail en latin. Une conclusion contraire s'imposera si nous comparons avec les textes de 1601 et de 1605 celui que nous présente l'un des manuscrits de Londres, et qui est constitué par une mise au net des livres XXVI-XXX en latin<sup>2</sup>. Cette mise au net comporte des corrections et additions qui sont sûrement de la main de Mariana. Le texte, y compris ces corrections et additions, est conforme à celui des mêmes livres dans les éditions de 1605 (abstraction faite des fautes d'impression) et de

les éditions du Sommaire en latin (1619) et du Sommaire en espagnol (1616 ou 1617, et 1623). De la seconde rédaction, j'ai transcrit: 1° l'année 1492, avec, en bas de page, le passage du livre XXVI, chap. 1, relatif à l'expulsion des juifs, tel qu'il est dans le ms. Egerton 1869, auquel sont conformes les éditions de 1605 et 1606; 2° l'année 1590 (cf. la même année dans le *Summarium* de 1619).

1. Voir la fin de l'appendice VI.

2. Ms. Egerton 1869. Il porte à la fin la signature de « Pedro Çapata del Marmol » et un paraphe (celui du même personnage sans doute) au bas de chaque page. Voir le fac-similé II qui est à la fin du volume.

1606 (où ces fautes sont à peu près toutes corrigées)<sup>1</sup>. Or telle de ces additions (un épisode du siège de la Mirandole) se trouve déjà dans le texte espagnol édité en 1601<sup>2</sup>. Si le texte latin des cinq derniers livres avait été rédigé d'après l'espagnol de 1601, ce n'est pas en marge, mais dans le corps même de cette copie manuscrite qu'on rencontrerait le passage en question.

D'autre part, le texte espagnol de 1601 n'a pas été tiré par Mariana du même manuscrit revu et augmenté tel qu'il est aujourd'hui. En effet, parmi les additions et corrections de ce manuscrit, il en est dont l'équivalent ne se trouve dans aucune des éditions en espagnol<sup>3</sup>. Donc, la rédaction espagnole de 1601 étant, comme il vient d'être prouvé, postérieure à cette mise au net, a été faite toutefois avant que toutes les additions marginales n'y eussent été mises : car l'auteur n'aurait pas omis dans sa traduction des phrases qu'il aurait pris la peine d'ajouter en marge de son texte latin, et qui ne sont pas, certes, de celles dont il pouvait dire : « autre chose pour les doctes, autre chose pour le vulgaire<sup>4</sup>. »

1. Ainsi au c. 2. du l. XXVI (je mets entre < > les lettres ou mots biffés, et en italiques les lettres ou mots mis à la place ou ajoutés) : « ... deinde < Ludouico > Alfonso Aragonio Vrselis Ducis... —... successioneis ius < quæsitum > pertinere disputaret ... —... Quæ omnia < iis Regibus > ad eos Reges promerend[is] gentisque mot[ibus] pacand[is] os < sunt > spectabant < data > ». L'édition de 1605 a d'ailleurs ici « expectabant », faute d'impression pour « spectabant ». Au c. 4 : « ... propter etatem imbecillitatemque... —... Constitutum < uenit > ut delecti... —... præleruolat festina et præceps ... —... ut < conuenerat > pacti erant... » Au c. 7 : « ... ut Genuensium < rerum statum > ditonem et littora < sollicitaret > < inuaderet > uastaret. » Le mot « inuaderet » est une première correction, corrigée à son tour en « uastaret ».

2. XXX, 2 (édition de 1601) : « Viose el papa en este cerco en peligro de la vida, porque vna bala abatio la tienda en que estaua, con otros cardenales. Grande fue el espanto, el daño ninguno. Para memoria deste milagro, mando colgassen la bala, que es como la cabeça de vn hombre, delante la imagen de nuestra señora de Loreto, y alli esta hasta el dia de oy, al lado de la epistola. »

3. Au l. XXVI, c. 20, on lit dans l'édition de 1601 : « Adelante de Zofala, a mano derecha, cae la gran ysla de San Lorenzo, que los naturales llaman Madagascar, y a mano yzquierda esta Mozambique, puerto de gran trato, en quinze grados de altura : el qual passado, casi en yguales distancias estan Quiloa, y Mombaça, con la ysla de Zanzibar, y Melinde casi debaxo la linea. Magadaxo esta desta parte cinco grados... ». Le passage qui se trouve en marge dans le ms. Egerton 1869 à l'endroit correspondant (tuta nauibus... et aspera) et qui se trouve dans le texte de 1605 et 1606 (*Hisp. ill.*), n'est point passé dans l'espagnol de 1601. Il n'y a pas non plus, dans l'espagnol de 1601, de traces du passage « graues plerumque... labo gingiuæ » qui est également en marge dans le ms. Eg. 1869, vers la fin du même chapitre (voir le fac-similé II). Le texte espagnol est en effet : « ... de otra manera passan aquel golfo y la linea, hasta llegar en pocos dias a Goa. Tienese por muy prospera la nauagacion que se acaba en cinco o seys meses ». Enfin au l. XXVII, c. 12, on lit dans l'espagnol de 1601 : « Alli se dio orden a Juan de Conchillos que en una galera le lleuase a Sicilia, y a España, por entender que en presencia las partes mejor acordarian sus hazicndas », et les mots Juan... España disent précisément en espagnol ce qui est biffé à cet endroit dans le texte du ms., et non ce qui a été écrit par l'auteur sur un bout de papier inséré entre les deux folios. Les éditions de 1608-16-23, ont le même texte que celle de 1601.

4. Voir plus loin, p. 153.

Ainsi Mariana, pour continuer ses vingt-cinq premiers livres, rédigea d'abord en latin successivement un sommaire succinct de 1492-1600, puis un autre plus détaillé de 1492-1590, ensuite ses cinq derniers livres (1492-1516), tels que les présente la mise au net dont nous parlons, abstraction faite d'une partie des corrections et additions. Cette rédaction, il ne l'a pas publiée telle quelle; mais il s'en est servi pour rédiger le texte espagnol des mêmes livres, tel qu'il le publia en 1601. Enfin, il a revu son manuscrit latin, y faisant encore des corrections et ajoutant des passages dont quelques-uns, d'ailleurs, ont pu être tirés du texte espagnol. C'est ce texte qu'on retrouve dans l'édition de 1605 (fautes d'impression à part) et dans celle de *l'Hispania illustrata* (1606).

Il ne s'agit naturellement là que des cinq derniers livres. Toutefois, comme l'implique une note placée sur le dernier folio du manuscrit qui les contient<sup>1</sup>, ce ne sont pas seulement les livres XXVI-XXX qui furent compris dans cette révision, mais les trente livres en entier. Il est naturel de croire que l'édition de Mayence, qui représente, pour les cinq derniers livres, le texte ainsi revu par l'auteur, le représente aussi pour les vingt-cinq premiers. Quant au manuscrit qui contenait les vingt-cinq premiers livres, ou plutôt peut-être l'exemplaire de 1592 ou de 1595 qui portait les corrections de l'auteur, il s'est trouvé séparé de celui qui est conservé à Londres.

En résumé, la rédaction espagnole de 1601 dépend tout entière d'une deuxième rédaction latine, représentée, pour les livres I-XXV, par l'édition de 1592-1595 corrigée et augmentée, et, pour les livres XXVI-XXX, par le manuscrit de Londres dans sa teneur primitive, y compris quelques corrections et additions. Elle est antérieure à une troisième rédaction latine, dont une partie (les livres XXVI-XXX) est représentée par le même manuscrit y compris toutes les corrections et additions, et dont la totalité se trouve, d'après ce que nous pouvons induire, dans l'édition de Mayence. Elle est d'ailleurs plus voisine de cette troisième rédaction que de la première, non seulement par le fait qu'elle a aussi trente livres, mais aussi parce que l'on trouve dans

1. Sur le dernier folio on lit :

« In extremo opere atque post indicem subiecta uerba adscribantur.

» Librariis.

» Si quis uestrum aliquando hos commentarios ad incudem reuocare uoluerit, quod suo et publico commodo neque nobis inuitis contingat; eum monemus ut exempla quæ nunc damus, sequatur potius quam priora. Illa enim eruditorum iudiciis examinanda proposuimus nondum plane perfecta, sed quasi pendenti stylo inchoato. In his innumeros locos castigauimus quosdam amicorum monitu, multo plures nostro marte, nullo amplius ad lineam regressu. Quinque præterea postremos libros adiecimus longissimi spatii supremam omnino metam. Valete. »

Il n'y a pas un grand nombre de corrections ou d'additions : à peine le double de celles que je relève ci-dessus. Les nombreuses corrections dont parle Mariana, ont donc été faites sur le texte des livres I-XXV, dont nous n'avons rien ici.

les vingt-cinq premiers livres de 1601 et de 1605 beaucoup de corrections communes<sup>1</sup>. Quant à cette troisième rédaction, à une époque que nous ne pouvons déterminer, elle a été considérée par l'auteur comme une *ne varietur*. Dans la note qui a été mentionnée plus haut, il recommande en effet aux libraires qui voudront publier à nouveau son Histoire, « ce à quoi il ne s'oppose nullement, » de suivre de préférence le texte de ce manuscrit. Ce qu'il avait publié d'abord, donne-t-il à entendre, n'était qu'un essai présenté à l'examen des érudits. Il avait apporté, depuis, de nombreuses corrections, soit sur les conseils de ses amis, soit de son propre chef. Il ne devait plus y revenir (*nullo amplius ad limam regressu*). Les éditeurs de Mayence n'ont pas reproduit cet avertissement; mais on comprend qu'ils n'aient pas tenu à encourager la concurrence.

Le texte latin des trente livres était prêt, on l'a vu, dès 1598. Il se trouvait alors très probablement constitué par la deuxième rédaction. La permission de 1604 (pour l'édition de Mayence) fut sans doute demandée à cause des corrections et additions apportées dans l'intervalle, et concerne par conséquent la troisième rédaction. Quant à la traduction espagnole, seuls les vingt-cinq premiers livres en étaient prêts dès 1593; les autres ne le furent sans doute pas beaucoup avant le milieu de 1600.

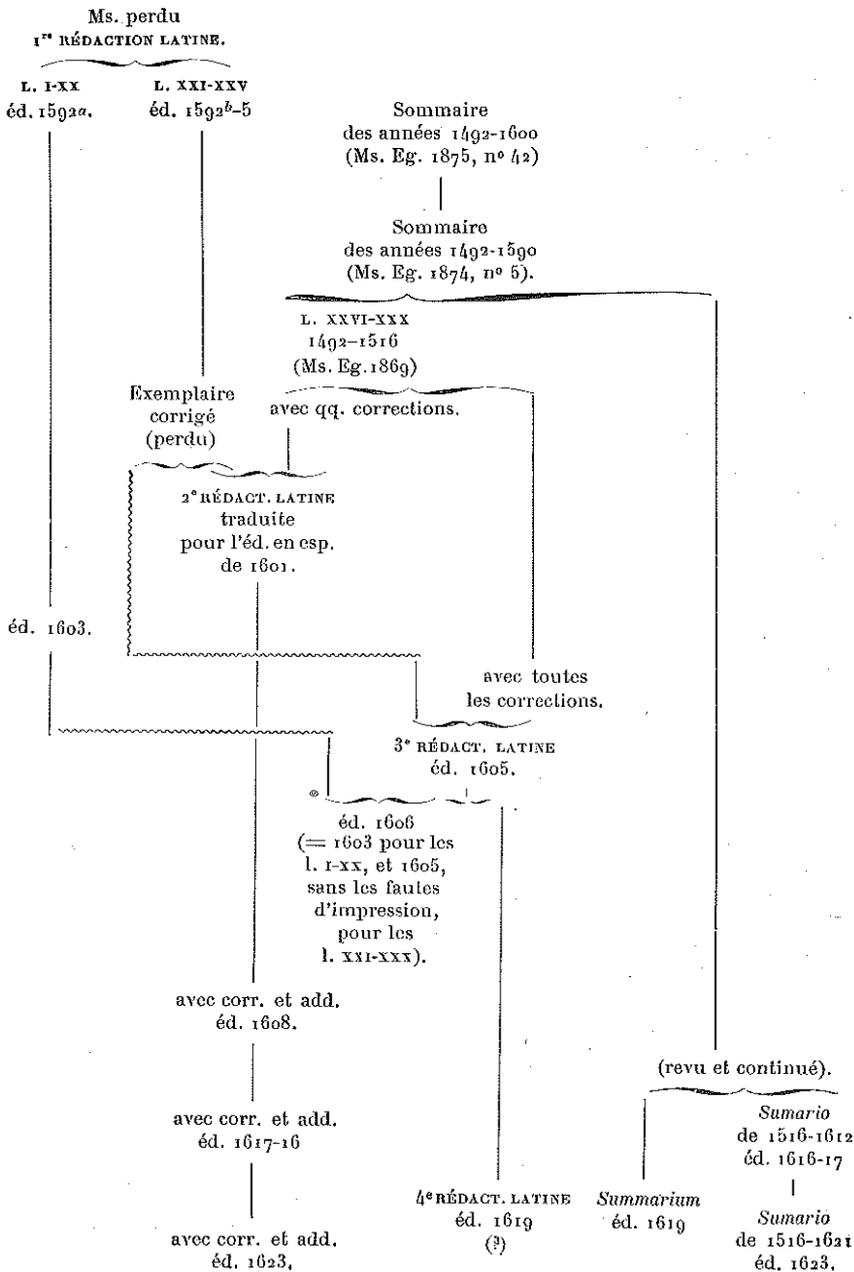
Dans une lettre datée du 4 juin 1616<sup>2</sup>, Mariana confirmait à Morlanes une nouvelle dont celui-ci avait eu connaissance. Il pense, en effet, dit-il, réimprimer chez Plantin son Histoire latine, « qu'il a beaucoup améliorée et augmentée. » Or la Bibliothèque de S. Isidro, à Madrid, possède un exemplaire que personne n'a signalé jusqu'ici, et qui est constitué par un exemplaire de 1605, mais avec un titre qui porte la date de 1619 et (au verso) une approbation de l'archiprêtre de la cathédrale d'Anvers, datée précisément du 4 juin 1616. Comment expliquer le fait? Faut-il croire qu'il a existé une édition qui représenterait une quatrième rédaction du texte latin, et que le titre, arraché à l'un des exemplaires, a été mis en tête d'un exemplaire de 1605? ou que ce titre n'est qu'une supercherie des éditeurs, Daniel et David Aubry et Clément Schleichius, qui auraient cherché à écouler des exemplaires de 1605, provenant de chez Lippius, au lieu de faire réimprimer un nouveau texte (si toutefois c'est à eux que Mariana s'adressa en définitive), ou pour faire une concurrence malhonnête à Plantin, dont ils avaient pu connaître les projets? De toutes façons, notons que les mêmes

1. En voici un exemple. Il disait en 1592 : «... vsque eo vt ne Eginardus quidem, qui Carolo Magno a secretis fuit, in eius vita vllam de hac pugna mentionem faciat». En 1605 il écrit : «vsque eo vt Gallici quidam historici nullam de hac pugna mentionem faciant» (VII, 11). Or, dans l'édition de 1601, on trouve l'équivalent de cette dernière phrase (voir plus loin, p. 214, n. 6). On verra aussi que certaines corrections inspirées par Ferrer ont été faites dans le texte de 1601 et celui de 1605.

2. Voir l'appendice IV, 4.

éditeurs, la même année, publiaient le *Summarium* latin, que suivent, dans certains exemplaires, des *Castigationes editionis Moguntinæ* in 4<sup>1</sup>.

1. Voici, tel que je me le représente, le schéma des rédactions et éditions de l'Histoire d'Espagne, y compris les Sommaires :



Jusqu'à ce que l'on retrouve le texte de cette quatrième rédaction « muy mejorada y añadida », comme écrit l'auteur à Morlanes, « ab auctore recensita, » comme annonce le titre daté de 1619, nous devons considérer l'édition de 1605, une fois corrigée de ses innombrables fautes d'impression<sup>1</sup>, comme la meilleure du texte latin, car celle de Francfort 1606 n'est qu'un tiré à part des livres I-XX publiés par A. Schott dans le tome II de l'*Hispania illustrata* en 1603, et des livres XXI-XXX parus en 1606 et rattachés à la même collection : pour les livres I-XX c'est le texte de 1592-95 qui a été reproduit<sup>2</sup>, et l'on verra que celui de 1605 présente d'assez nombreuses modifications ; c'est seulement pour les dix derniers livres que cette édition de l'*Hispania illustrata* est préférable, parce que les *errata* de 1605 y sont corrigés.

A s'en tenir aux déclarations que Mariana a mises en tête de sa traduction, on pourrait croire que celle-ci diffère grandement, quant au fond, de l'Histoire latine. Il nous prévient, en effet, qu'il ne s'est pas fait scrupule de modifier ce qu'il avait mis d'abord : « il y a des choses qui conviennent pour les savants, et d'autres pour le vulgaire<sup>3</sup>. » En réalité, ainsi que l'a fait observer, sans doute à bon escient, l'auteur de l'*Historia de los Falsos Cronicones*, Godoy Alcántara<sup>4</sup>, malgré la distinction que Mariana établit si peu aimablement entre le public auquel est destinée la traduction castillane et celui auquel s'adressait le texte latin, on ne trouve pas entre ces deux versions une différence proportionnée à celle qu'on peut mettre entre ces deux publics<sup>5</sup>. Il a omis de reproduire dans son texte espagnol l'inscription de Sertorius, qu'il avait empruntée sans grande confiance à Morales, et la lettre de Vespasien trouvée à Cañete ; pour cette dernière il renvoie à son latin quiconque « gustare destas antiguallas »<sup>6</sup>. Mais les différences paraissent surtout tenir, en général, à ce fait que le texte espagnol dépend en somme, nous venons de le voir, d'une rédaction

1. Comme dans l'exemplaire du British Museum dont il est question à l'appendice IX.

2. Ainsi, par exemple, le texte de l'*Hisp. ill.* est conforme à celui de 1592 dans le texte indiqué p. 151, n. 1. De même pour les passages qu'on trouvera en note p. 160-4.

3. « Cosas son a proposito para la gente docta, otras para la vulgar. » (Prol. de l'éd. 1601.)

4. « Aunque Mariana entendía que de diferente manera hay que escribir la historia para los doctos y para el vulgo, y así se propuso hacerlo, sistema que se pudiera añadir á los varios que se citan de escribir la historia, entre las versiones de la suya no hay la diferencia que tan opuestos fines llevan á suponer. » (P. 255.)

5. Seule la comparaison ligne à ligne de toutes les éditions parues du vivant de Mariana pourrait nous permettre ici une affirmation sans réserves. On va voir que le travail a été fait pour les éditions de 1608 et 1623 par rapport au texte latin de 1605. Je n'ai rien trouvé qui allât contre ce qu'avance Godoy : il y a des différences de fond, mais aucune ne m'a paru de nature à faire penser que le texte latin soit plus « savant » que le texte espagnol.

6. III, 4, et IV, 4.

latine intermédiaire, et que, dans les éditions postérieures du même texte, l'auteur n'a pas cherché à le mettre partout d'accord avec sa troisième rédaction latine, c'est-à-dire avec le texte de l'édition de Mayence. Il lui aurait fallu pour cela opérer un remaniement considérable dans sa traduction, et cette besogne lui a paru sans doute ingrate et inutile, les doctes ayant la ressource de consulter cette édition. Certaines corrections apportées au texte espagnol dans les éditions postérieures rendent par contre celles-ci préférables. La difficulté sera de distinguer, parmi ces corrections, celles qu'on peut raisonnablement attribuer à notre auteur.

### III

On aurait tort de croire que Mariana ne tolérait point les critiques, et par conséquent ne se corrigeait point. Cela dépendait d'où venaient ces critiques, et aussi de leur valeur intrinsèque. Un des recueils de Londres<sup>1</sup>, qui contient exclusivement, transcrites par un patient et consciencieux marianiste, les variantes des éditions espagnoles de 1608 et de 1623 par rapport au texte latin de 1605, constitue de ce fait un volume de cent cinquante-six folios écrits au verso comme au recto, soit deux cent quarante-deux pages pour les trente livres, sans compter ce qui est consacré aux tables et aux sommaires, et cela pour trois éditions seulement. Il y a là une preuve palpable du souci avec lequel Mariana poursuit le perfectionnement de son œuvre. A la vérité, un certain nombre des additions que présente le texte de 1623, et par conséquent le texte dans son entier, sont l'objet d'une suspicion, que, du reste, la collation en question semble avoir été destinée à rendre légitime.

Cette collation, c'est peut-être Mayans qui l'a inspirée, car, dans sa *Prefacion aux Advertencias* de Mondéjar, il dit qu'il souhaiterait posséder, pour en faire un « diligente cotejo », les deux premières éditions en latin et les quatre premières en espagnol<sup>2</sup>. Pour lui, il s'est contenté, au moins dans la préface indiquée, de marquer la référence des passages incriminés de 1623, ainsi qu'une variante de 1608 sur laquelle nous aurons à revenir; sur deux différences qu'il signale entre le texte latin et celui des éditions espagnoles, il n'y en a qu'une réelle, car, pour l'autre, le texte de 1601 est conforme au texte latin<sup>3</sup>. Il en note deux autres ailleurs, sans plus

1. Voir l'appendice VII.

2. P. VIII.

3. La première consiste dans la suppression du texte de l'inscription de Sertorius; la seconde est une correction sur laquelle voir p. 187, n. 2.

d'exactitude<sup>1</sup>. Le travail de comparaison entre les éditions latines et l'édition de 1601, d'une part, entre cette dernière et les éditions de 1608 et 1617, d'autre part, est encore à faire. Faute de pouvoir assumer une tâche aussi énorme, et, somme toute, d'une utilité secondaire, nous aurons ici la ressource, quand nous étudierons un passage de l'Histoire d'Espagne, de conférer toutes les éditions parues du vivant de l'auteur<sup>2</sup>.

En tout cas, si nous voulons savoir dans quelle mesure Mariana a fait droit aux observations qui lui furent adressées, le plus court est de comparer les différentes éditions aux endroits visés par ces observations. C'est la méthode que nous adopterons parce qu'elle aura l'avantage de nous faire connaître ces observations elles-mêmes, le cas que Mariana a pu en faire, et de suivre l'ordre chronologique dans lequel elles se placent par rapport aux éditions elles-mêmes.

Les premières, qui, semble-t-il, lui furent faites, le furent, et de façon la plus courtoise, la plus confraternelle, par le P. Pablo Ferrer, dans sa lettre du 26 mai 1596, déjà citée. L'aimable jésuite débute par des éloges un peu vagues, d'accent sincère néanmoins. Il loue le style, « qui tient le milieu entre celui de Salluste et celui de Tite-Live, comme paraît l'avoir tenu celui de Tacite ». De plus, il se réjouit de voir une histoire moralisante « à la façon du *De rebus Alexandri* d'Arrien, auquel celle-ci, du reste, est bien supérieure en coloris ». C'est ici qu'il demande à l'auteur de pousser le récit jusqu'à la mort de Ferdinand,

1. Il les signale dans sa préface à l'édition latine de 1733. L'une est une correction : *Ricardo*, à la place de *Henricus Angliae Rex* (XI, 21), qu'on lit du reste non seulement dans l'édition de Tolède, mais aussi dans celles de *Hispania illustrata* et de Mayence; il y a *Enrique* dans celles de 1601 et 1608; l'autre consiste en un passage que Mayans croit à tort supprimé dans le texte espagnol (XXVI, 3), alors qu'il se trouve dans les éditions de 1601-8-16-23. Comme sur bien d'autres points, l'érudit valencien s'était ici assez mal renseigné. Voici, en regard, le texte de 1605 et 1606 et celui de 1601 (= 1623); ce passage, d'ailleurs, se trouve intégralement dans le texte du ms. Egerton 1869 :

« Post littora omnia ad mare nostrum decursa Vascus Nunnus Balboa Pacis Augustae civis magnorum spirituum vir apprime pugnax, constans aduersus metus Isthmum, qui castigatis immensum ab vtraque parte littoribus à portu nominis Dei ad Panamam pertinet, primus nostrorum aperuit: mareque antarcticum inuenit anno 1513 magna nostrae gentis gloria fructuque. »

« Despues de corridas casi todas las riberas hazia nuestro mar del norte con diuersas nauegaciones que se emprendieron por personas diferentes, entre ellas Vasco Nuñez Balboa, natural de Badajoz, varó de gran coraçon, fue el primero que descubrio el estrecho que ay de tierra, a causa de aquella ensenada que haze el mar, desde el puerto de Nombre de Dios, hasta Panama, y hallo el mar del Sur, el año de mil y quinientos y treze, para grande honra y prouecho de nuestra España. »

2. Pour tous les passages que j'ai étudiés au point de vue du fond, j'ai opéré cette confrontation, mais seulement entre les éditions latines de 1592 et 1605, et les espagnoles de 1623 et de Valence (laquelle reproduit celle de 1608 et donne en bas de pages les variantes et additions de 1617-16 et de 1623), les seules dont je possède un exemplaire. Néanmoins, pour les passages que je cite en note, j'ai comparé, autant que cela a été nécessaire, toutes les éditions parues du vivant de Mariana.

et lui trace un programme que notre auteur devait, en effet, remplir fidèlement. Puis il en vient aux critiques, formulant d'abord celles que lui avait communiquées l'historien portugais Duarte Nunes de Leão.

Ce que celui-ci reprochait, en gros, à l'historien castillan, c'était d'avoir suivi Garibay pour l'histoire du Portugal. Quant au détail, il l'avait consigné sur une demi-feuille de papier que Ferrer envoyait à Mariana dans sa lettre, mais qui n'a pas été conservée. Il s'agissait en grande partie, dit Ferrer, d'erreurs touchant des noms de personnes ou de lieux. Pour son propre compte l'hôte de la maison de São Roque énonce un grief qu'il a entendu exprimer autour de lui; il s'agit de l'épithète de bacchanales que Mariana applique aux fêtes qui avaient lieu jadis à Lisbonne en souvenir de la bataille d'Aljubarrota. Il a, lui aussi, trouvé des fautes concernant la géographie et les a relevées sur un papier qui était joint à la lettre et qui se trouve à la suite de celle-ci dans le recueil de Londres.

A cette lettre aimable, Mariana répondit, un mois plus tard, par des remerciements, ainsi qu'il convenait, pour les corrections proposées. Beaucoup de personnes, déclare-t-il, avaient vu l'ouvrage en manuscrit, mais aucune n'en avait indiqué d'aussi fondées. Il amendera les endroits signalés, car il est plus disposé à suivre l'avis d'autrui que le sien propre. Toutefois il se défend d'avoir voulu faire autre chose que de mettre en bon style les matériaux réunis par d'autres; il n'a pas cherché à vérifier tous les détails, ce dont il n'eût jamais vu la fin. Du reste il a suivi de bons auteurs, et on ne peut rien lui demander de plus. Pour le *fretum Gaditanum* (dont Ferrer contestait les dimensions) et le promontoire *Artabrum*, sans ignorer ce que dit Strabon de ce promontoire, il s'en est rapporté à Solin. Le témoignage de Ptolémée lui permet de mettre Augustobriga in *Pelendonibus*; celui de Juan León, d'identifier *Tharsis* et Tunis; celui de Paul Émile de dire que Mahomet mourut au delà du Taurus; celui de Masson et autres écrivains français, d'employer la forme *Turonum* sur le modèle de *Pictaviium*, *Andegauum*. Il a, d'après Florian, identifié le *Belon* et le Guadalete, Tariffa et *Tartessus*, Rodes et *Rhodope*. Zurita lui a fourni l'étymologie de Grenade. Quant à l'orthographe de *Turinso* et de *Calicia*, les auteurs ne sont pas d'accord. En ce qui concerne la nationalité des fondateurs du royaume du Portugal, qu'ils aient été lorrains, comme dit Damien de Goes, ou bourguignons, comme veut Duarte Nunes (Ferrer lui avait opposé ces deux autorités), ce n'en étaient pas moins des Français. Ferrer avait contesté que le portugais fût un mélange d'espagnol et de français, et y voyait un galicien mêlé de bourguignon et d'espagnol: là-dessus Mariana ne répond rien, non plus que sur le reproche qu'on lui faisait d'avoir traité de bacchanales une fête patriotique. Pour

1. Les trois principales observations sont les trois qui viennent en tête. Je les ai reproduites à la suite de la lettre, à l'appendice V, 1.

l'histoire même de ce pays, il regrette de n'avoir eu d'autres sources que Garibay, et de s'être exposé par là à des méprises; mais si le *caballero* dont Ferrer lui a parlé (Duarte Nunes) veut bien lui communiquer ses observations, il en sera très heureux. Il se défie des modernes, qui veulent toujours tout changer et se trompent sans doute parfois, par exemple sur la différence de sens qu'ils voient dans le mot *Imperator* suivant qu'il précède ou suit le nom. Enfin, en ce qui concerne l'orthographe (des noms géographiques probablement), il cherche à se conformer aux usages anciens. En résumé, Mariana accepte en principe qu'on lui fasse des critiques; mais celles que lui adresse Ferrer, s'il ne les rejette pas toutes, il les écarte en se retranchant derrière ses autorités.

Aussi n'est-ce pas sans finesse ni sans à propos que dans sa deuxième lettre, en date du 4 octobre 1596, Ferrer renouvelle le conseil, déjà donné par lui, de consulter non seulement de bons auteurs, mais tous les auteurs ou le plus grand nombre, et de choisir le plus sûr ou le plus probable, « sans quoi l'on ne peut faire une œuvre parfaite ni satisfaisante ». Sauf du reste ce qui concerne *Augustobriga*, au sujet de laquelle il confesse s'être trompé en reprenant Mariana (et il s'en excuse sur ses soixante-sept ans), ayant confondu *Augustobriga in Pelendonibus* et *Augustobriga in Lusitania*, il n'abandonne rien de ses précédentes critiques. Malgré l'autorité de Juan León<sup>2</sup>, mauvais géographe pour l'antiquité, *Tharsis* désigne Carthage, comme le dit S<sup>t</sup> Jérôme, et non Tunis. Si les Maures donnent à cette dernière ville le nom de *Tharsis*, c'est à cause de la proximité de Carthage, d'ailleurs en ruines. Il n'admet pas l'analogie de la forme *Turonum* et de celles de *Pictaviium* et *Andegavium*: autrement, pourquoi ne pas tirer *Parisium*, *Remum*, *Venetum*, de *Parisii*, *Remi*, *Venetes*, comme *Turonum* le serait de *Turones*. *Pictaviium* et *Andegavium* sont des corruptions de *Pictones* et *Andes*. (Ferrer veut dire sans doute que le rapport *Pictones*: *Pictaviium* n'est pas le même que le rapport *Turones*: *Turonum*.<sup>3</sup>) Il rappelle avec raison la règle *nomina populorum tribuuntur præcipuis eorum urbibus, maxime quando non constat de propriis eorum nominibus*. Il n'admet pas que les Bourguignons soient Français; quant aux Lorrains, ce sont des Allemands *de ambos a dos*, bien qu'ils habitent l'ancienne Gaule. Il tient à ce que *Imperator* titre du général auquel est accordé le triomphe aille après le nom, et *Imperator*, titre des empereurs romains, avant le nom.

Tels étaient, pour l'instant, les *desiderata* de Ferrer. On aimerait à

1. Ferrer ne pose-t-il pas déjà le principe qui ressort des observations présentées p. 167-9 de l'*Introduction aux études historiques* de MM. Langlois et Seignobos?

2. Voir la notice sur cet auteur dans la *Bibl. h. n.*

3. Il aurait pu faire observer que *Pictaviium* et *Andegavium* désignent des pays et non des villes.

savoir quels étaient ceux de Duarte Nunes de Leão, puisque Mariana l'avait invité à les exprimer. Malheureusement, on l'a vu, l'érudite portugaise, qui n'avait pas d'argent pour faire imprimer son « *Historia portuguesa* », c'est-à-dire sans doute sa *Primeira parte das Chronicas dos Reis de Portugal reformadas* <sup>1</sup>, non plus que sa « *cuarta decada de cosas de India* » <sup>2</sup>, n'en avait pas non plus assez pour acheter près de douze cents pages d'imprimé à quatre maravedis le *pliego* <sup>3</sup>. De sorte qu'au lieu d'envoyer des notes (qu'il n'avait pas eu le temps de prendre avant de rendre l'exemplaire emprunté au libraire), il fit à l'auteur du coûteux in-folio l'hommage d'un exemplaire de son « *Compendio de las cosas de Portugal* », c'est-à-dire de son *De vera Regum Portugaliae genealogia*, paru, ainsi que sa *Censura in libellum de Regum Portugalensium origine*, en 1585 <sup>4</sup>, ou peut-être de sa *Genealogia verdadera de los Reyes de Portugal con sus elogios y sumario de sus vidas*, parue en 1590 <sup>5</sup>.

1. Elle parut en 1600. Voir la *Bibliographia historica portugueza* de Jorge Cesar da Figaniere, n° 21, et le *Catálogo Salvá*, n° 2901. La Biblioteca nacional possède deux exemplaires d'une « *Chronica de los Reyes de Portugal, D. Juan I, D. Duarte y D. Fernando V* » mise sous le nom de Nuñez de Leon (cf. l'*Indice* de Gallardo, à ce nom), bien que les *Chroniques* des deux premiers de ces rois et d'Alphonse V, parues en 1643, sous le titre de *Cronicas del Rey Dõ Ioam de gloriosa memoria o I. deste nome, e dos Reis de Portugal o X. e as dos Reis D. Duarte, e D. Affonso o V*, sans nom d'auteur (n° 2902 de Salvá et 21 de Figaniere) ne soient pas considérées comme son œuvre. Nicolas Antonio (*Bib. h. n.*, *Eduardus Nuñez de Leon*), qui croyait ces trois dernières chroniques inédites quand il publia sa *Bibliotheca hispana nova*, en 1572, mais qui les connaissait néanmoins, les met d'ailleurs sous son nom. On les considère en tout cas comme faisant suite à la *Primeira parte*. Dans celle-ci, du reste, comme l'indique dans le titre le mot « *reformadas* », tout n'est pas de Nunes : seules seraient de lui les *Chroniques* d'Affonso Henriques et d'Alphonse III ; les autres, qui concernent le comte Henri et les rois ses successeurs jusqu'à Ferdinand I compris, aurait été seulement revues par lui ; mais je m'en rapporte ici à ce que dit Salvá. Antonio, faisant allusion à toutes ces chroniques, tant de la première que de la seconde Partie, dit : « *Necnon et manuscripta adhuc Ferdinando Lupi et quibusdam aliis aucloribus, veterum Regum usque ad Alphonsum V cognomento Africanum chronica...*, in compendium justii corporis, vere pulchrum ac luculentum, rededit. » ; les deux parties seraient donc l'une comme l'autre passées par les mains de Nunes.

2. De cet ouvrage, commandé, nous dit Ferrer, par le roi lui-même, il n'est question ni dans Nic. Antonio, ni dans Figaniere, ni dans Gallardo, ni dans Salvá.

3. V. plus haut, p. 140-1.

4. Cf. le n° 3085 de Salvá. Ces deux ouvrages furent réédités dans le tome II de l'*Hispania illustrata* (1603), où se trouvent aussi, rencontre curieuse, les vingt premiers livres de l'*Historia de rebus Hispaniae* de Mariana. La *Censura* est une réponse à l'œuvre d'un partisan du Prieur de Crato, parue en 1582, sous le titre de *De Portugalliae ortu, regni initiis, denique de rebus a Regibus, universoque regno praeclare gestis compendium*, et où l'on soutenait que la royauté était élective en Portugal, et que par conséquent la proclamation de D. Antonio était valable. Le dominicain José de Texeira, à qui Nunes attribuait ce factum, se défendit auprès de celui-ci d'en être l'auteur et en rejeta la paternité sur un de ses confrères. (Cf. Nic. Antonio, *Bib. h. n.*, *Eduardus Nuñez de Leon* et *Josephus de Texeira*.)

5. N° 3086 de Salvá. Le même auteur avait publié en 1576, une *Orthographia da lingua portuguesa* (n° 2359 de Salvá), et en 1606, devenu « *desembargador da casa da supplicação* », il devait donner son *Origem da lingua Portuguesa* (n° 3246 de Gallardo). Nic. Antonio signale encore un ouvrage posthume, *Descripção do Reino de Portugal* (n° 736 de Figaniere).

Quant à Ferrer, il maintenait donc, à une exception près, ses critiques antérieures. Mariana dut répondre à cette deuxième lettre, puisque dans une autre de Ferrer, en date du 17 juin 1598<sup>1</sup>, celui-ci fait allusion à une précédente lettre écrite par lui en réponse à une question posée par Mariana. Il s'agit de la raison pour laquelle D. Manuel, plutôt que l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, monta sur le trône de Portugal, point que n'avait pas éclairci Zurita. Or cette question n'est pas posée dans la lettre de Mariana que nous venons d'analyser. Elle le fut donc dans une suivante, à laquelle Ferrer répondit. Mais la réponse de celui-ci se croisa avec une nouvelle lettre, la troisième par conséquent, de son confrère tolédan. D'après ce que dit Ferrer, Mariana lui envoyait cette fois « el capitulo XX de la nauegacion que se hace de Portugal a la India oriental », ce qui correspond bien au titre du chapitre XX du livre XXVI « de la nauegacion que hoy se hace a la India oriental » ou en latin « Nauigatio qua hodie in Orientalem Indiam itur ». Il demandait en même temps des renseignements sur le sujet qu'il y traitait, c'est-à-dire qu'il soumettait son chapitre à son correspondant de Lisbonne et sollicitait des corrections et additions.

Cette fois Ferrer mit de longs mois à répondre. Il avait, dans l'intervalle, relevé dans l'*Historia de rebus Hispaniae* d'autres détails sur lesquels il n'était pas d'accord avec l'auteur, et, ayant appris que celui-ci songeait à publier en espagnol son ouvrage, il les signale à son attention, en indiquant généralement la page de son exemplaire (édition de 1592 ou 1595), où se trouve l'endroit incriminé.

A cette lettre, Ferrer joignait une relation de la « nauegacion de la India », qui se trouve en effet dans le même recueil de Londres<sup>3</sup>. Il indiquait sur la question quelques sources, Juan de Barros, Castañeda, Damian de Goes et Osorio, les routiers du vice-roi D. Juan de Castro<sup>4</sup>.

Quel cas Mariana a-t-il fait de toutes les remarques de Ferrer? A défaut de sa réponse, nous pouvons en juger par la confrontation des textes des différentes éditions<sup>5</sup>. Ainsi en ce qui concerne la géographie sur laquelle son collègue lui dit nettement qu'il voudrait le voir plus attentif, nous voyons que pour les dimensions du détroit de Gibraltar il a indiqué dans l'espagnol les mesures fournies par Ferrer, tout en signalant sa source (Solin) pour celles qu'il avait précédemment marquées. Dans l'édition de 1605, qui a pu être préparée sans que l'auteur

1. Elle est dans le ms. Egerton 1875, n° 20; Noguera l'a publiée, p. XLIV.

2. Petit-fils, par sa mère l'impératrice Léonore, d'Edouard I de Portugal.

3. Ms. Egerton 1875, n° 20, f° 42.

4. Voir la 3<sup>e</sup> partie, c. I, § IV.

5. J'ai mis en italique les additions faites pour satisfaire aux critiques de P. Ferrer. Les deux textes de 1592-5 (avec les variantes de 1605) et de 1601 (avec les rares variantes de 1623) sont en regard. Je ne reproduis pas les abréviations du latin. L'édition de 1603 a été faite sur celle de 1592, et celle de 1605 présente un texte corrigé, dans lequel Mariana a tenu compte de quelques-unes des observations de Ferrer, mais qui n'est pas toujours dépendant du texte espagnol de 1601.

se reportât sans cesse à celle de 1601, on ne trouve que les mesures de Solin, avec cette seule phrase ajoutée au texte de 1592-1603 « sic certe Solinus ait »<sup>1</sup>. Dans l'espagnol comme dans l'édition latine de 1605 il a mis, conformément à une correction proposée par Ferrer dans sa dernière lettre, *Castulo* chez les Orétains, et non plus dans la Bétique<sup>2</sup>; Malaga, sur la mer méditerranée, et non plus sur le *mare inferum*<sup>3</sup>. Quant au reste, il n'a rien corrigé, ni pour l'*Vlyseea* de Strabon, qu'il persiste à confondre avec *Olisipo Lusitaniae*, au lieu de la placer dans la Bétique<sup>4</sup>; ni pour *Pax Augusta*, qu'il identifie toujours avec Badajoz, et non avec Beja<sup>5</sup>; ni pour le fleuve *Belon*, qu'il continue à reconnaître dans le Guadalete<sup>6</sup>: trois points sur lesquels Ferrer, dans sa dernière lettre, se montrait en désaccord avec lui. *Tartessus* reste Tarifa, et Carthage-*Tharsis* ne se distingue pas de Tunis<sup>7</sup>. Il a

1. I, 2: « Herculeum fretum vocitatum est, quòd Hercules suscepta expeditione in Hispaniam, ...exaggerans eas maris angustias arctasse obturareque voluisse dicalur: quarum longitudo quindecim millia passuum efficit, latitudo, qua breuissimum traiectus est, vix septem\*. Idem Gaditanum fretum à Gadibus vocatum est... »

a) 1605: « Sic certe Solinus ait ».

2. I, 12: « Milici nepotes non procul Batiæ Castulonem condiderunt in Bætiæ agro\* vrhem quondam inter primas nobilem. »

a) 1605: *in Oretanis* au lieu de *in Bætiæ agro*.

3. VI, 21: « Malacæ, quæ vrbs infero mari\* alluitur. »

a) 1605: *mediterraneo mari* au lieu de *infero mari*.

4. I, 12: « Vlysses tandem venisse in Hispaniam, atque in Lusitaniæ littore vrhem Vlysiponem condidisse Strabo Solinusque ipsoque ex nomine ducta coniectura confirmant. Refellunt quidam tum nominis argumento, nam Olisipo ex antiquis monumentis\*, & lapidum inscriptionibus nominari scribique debet... »

a) 1605 intercale « ære prisco. »

5. III, 25: « Præterea Pax Augusta in extrema Lusitania, quam hodie vrhem corrupta voce Badajòz\* vulgus nuncupat, ad fines Portugalie... »

a) 1605: Badajoz.

6. I, 12: « ... qua parte Belon, qui Guadaletes est, in mare influit... »

7. I, 2: « Mox Tartessus, nostris Tariffa, vnde totum fretum Tartessiacum

« El mismo estrecho se llamó Herculeo, a causa de Hercules, el qual venido en España, ...se dize quiso cerrar y cegar aquellas estrechuras, cuya longitud es de quinze millas, la anchura por donde mas se estrecha el mar a penas es de siete, conforme a lo que Solino escriue, dado que oy mas de doze millas tiene de anchura por la parte mas estrecha, la longitud passa de treinta. El mismo estrecho se llamó Gadilano, de Cadiz... »

« ...dizon... que los descendientes deste Milico, no lexos de donde al presente esta Bacça, fundaron a Castulon en los Oretanos, ciudad... que antiguamente se contó entre las mas nobles de España. »

« En la ciudad de Malaga, que esta a las riberas del mar Mediterraneo. »

« Por conclusion Estrabon y Solino testifican que Vlysses entre los demas vino a España, y que en la Lusitania o Portugal fundò la ciudad de Lisboa: cosa de que el mismo nombre de aquella ciudad da testimonio, que segun algunos en Latin se escriue Vlysipò. »

« Demas desto, a los linderos de la Lusitania fundaron otra ciudad que se llamó Pax Augusta, y oy, corrompido el nombre, se llama Badajoz, puesta en la frontera de Portugal, de la parte de Estremadura. »

« ... a la boca del rio Belon, que oy es Guadaletes, por donde desemboca en la mar... »

« Luego se sigue Tartessus, o como vulgarmente la llamamos Tariffa, de

laissé le promontoire *Artabrum* là où il l'avait mis avec Solin<sup>1</sup>. Roses est toujours l'ancienne *Rhodope* ou *Roda*, comme voulait Florian<sup>2</sup>. Pour les noms géographiques latins, il a bien corrigé, en 1605, quelques formes signalées en dernier lieu par Ferrer, mais autrement que celui-ci ne voulait : il transforme *Myro* en *Mero*, et non en *Myris*; *Lybius* en *Lybicus* et non en *Lybs*<sup>3</sup>.

Dans sa dernière lettre, Ferrer avait aussi noté plusieurs points d'histoire assez importants sur lesquels il aurait voulu des modifications. Au folio 21 (édition de 1592-5), Gargoris est dit avoir régné en Espagne, alors qu'au folio 19 on le compte parmi les rois fabuleux. Le Nabuchodonosor qui prit Jérusalem et celui qui conquiert l'Espagne ne font qu'un, selon Josèphe : Mariana les distingue sans donner de preuves. L'apôtre Jacques fut martyrisé au mois d'avril et non au mois de mars. Pierre, son disciple, fut évêque de Bracara, et non d'Evora, dont le premier évêque passe pour avoir été Mantius. D'autre part Ferrer aurait voulu qu'un historiographe espagnol eût tiré parti du texte d'Abdias : *Transmigratio Hierusalem quae est in Bosphoro possidebit ciuitates austri*, « à propos duquel, ajoute-t-il en latin, on aurait pu dire de bien jolies choses sur Sepharad, c'est-à-dire l'Espagne<sup>4</sup>, sur les découvertes de ses navigateurs, et sur la conversion des peuples du

dictum est : & forlassis vtrumque nomen à Tharsis hoc est Carthagine vel Tunelo manauit, ob frequens quondam Pœnorum iis in locis commercium nouis, vt fit, appellationibus factis. »

1, 18 : « Obtinebant ea tempestate Carthaginenses maris imperium numerosis classibus, siue commercio seruiantes, quo nomine per hæc tempora, vti ex diuinis libris intelligitur, naues Tharsis celebres erant... »

1, 2 : « ... vrbs Olisipo... : propeque Artabrum promontorium... »

1, 3 : « ... ad oppidum Sintram demum Tagro monti viginti octo millibus passuum ad septentrionem ab Ollisipone vrbe impositum, occidentum Oceanum attingunt, desinuntque promontorio in mari constituto, cui Artabro apud Solinum quidem certè nomen est. »

2, 1, 14 : « ... ad Pyrenæi montis radices Rhodope constituta ad idoneam maris stationem. quae vrbs \* à nostris Roses vocatur... »

a) 1605, intercale « à Liuius Rhoda. »

3, 1, 8,

4. Ferrer voulait probablement parler de la théorie d'Arias Montano, pour qui le radical Ἐσπερίδ est une transcription de Sepharad (cf. *Les prédécesseurs de Mariana*).

donde todo el estrecho antiguamente se llamó Tartessiaco : Si ya los nombres de Tartesso, y Tartessiaco, no se deriuau y tomaron de Tharsis, que assi se dixo antiguamente Carthago o Tunez, y pudo ser que se mudassen los nombres a estos lugares por el mucho trato que aquella gente de Africa tuuo en aquellas partes. »

« Eran en aquel tiempo señores del mar los Carthaginenses : tenían en el gruesas armadas, quier por la contratación, que es el título con que por estos tiempos las naues de Tharsis, o Carthago se celebran en los diuinis libros... »

« ... la ciudad de Lisboa... Esta cerca de Lisboa el promontorio Artabro... »

« Ultimamente se rematan en el lugar llamado Sintra, que esta puesto sobre el monte Tagro, siete leguas de Lisboa, hazia septentrion, donde dexan formado en el mar Oceano, el promontorio, o cabo, que por lo menos solino le llamo Artabro. »

« Particularmente a las haldas de los Pyreneos fundaron a Rhodope o Rhoda, que oy es Roses... »

Nouveau Monde et des Indes, opérée par les descendants de l'Apôtre Jacques<sup>1</sup>. » On aurait pu le combiner avec le texte d'Isaïe : *Vae terrae cymbalo alarum*, « ce qui, déclare-t-il encore en latin, concerne très probablement les Espagnols et les Portugais<sup>2</sup>. » Pourquoi Mariana ne dit-il rien sur l'émigration des Juifs en Espagne sous Hadrien, de laquelle parle saint Jérôme *in Abdiam*, et qui est bien connue parmi les Juifs et parmi les Espagnols? Enfin, c'est à tort qu'il dit qu'Antonin le Pieux ne persécuta pas les chrétiens. Les Histoires ecclésiastiques témoignent du contraire.

Sur tout cela, Mariana s'en est généralement tenu à ce qu'il avait dit. Pour Gargoris Mellicola, le dernier roi de la série d'Annius, il n'avait pas à l'écart<sup>3</sup>, puisque Justin le nomme et que c'est par lui que cette série d'Annius rejoint la série anciennement connue, historique ou légendaire, des rois espagnols. Ce sont la plupart de ses prédécesseurs, et non précisément lui-même, qui, aux yeux de Mariana, sont une pure invention. A propos de Nabuchodonosor, une demi-satisfaction est accordée à Ferrer dans le texte espagnol, où il n'est plus question d'un Nabuchodonosor fils; mais le texte latin reste ce qu'il était<sup>4</sup>. Mariana persiste à mettre en mars le martyr de saint Jacques; il renforce son assertion, dans le texte espagnol comme dans le latin de 1605, d'une considération tirée du cycle hébraïque, et, dans le latin de 1605 seulement, d'un texte de saint Jérôme<sup>5</sup>. Il fait toujours de Pierre, disciple de saint Jacques, l'évêque

1. « Vbi de Sepharad, id est Hispania, eiusque nauigationibus, et conuersione gentium Noui orbis et Indiae a posteris Iacobi Apostoli nostro tempore facta, breuiter quaedam exquisita et plausibilia dici potuissent. » (Deuxième lettre.)

2. « Quod totum ad Hispanos et Lusitanos pertinere valde probabile videtur. » (*Ibid.*)

3. I, 11 : « Mellicola alio nomine Gargoris, de quo Iustinus meminit... neque verum ea probare, quæ ad anicularum fabulas ableganda potius esse, præiudicatum habebamus. »

I, 12 : « Gargoris in Hispania regnavit, mellis colligendi inuenta arte vsuque nobilis, vnde Mellicolæ cognomen<sup>a</sup> affluendi occasio. »

a) 1605 intercale « ipsi ».

4. I, 17 : « In extrema Hispania ad Pyrenæi radices exposito milite, reliquam Hispaniam Gadeis vsque peruagatus victoriis est. (Iosephus in Antiquitatibus a Nabuchdonosore affirmat, huius Nabuchdonosoris filio, Hispaniam subiugatum, Tyrum obsessam.) »

5. IV, 2 : « ...interfectus est, anno salutis quadragesimo secundo, octauo kalendas Aprilis, quando per eos dies Iudæi

« El postrero en el cuento destes Reyes, es Mellicola; el qual<sup>b</sup> por otro nombre se llamo Gargoris: mas deste en particular haze mencion el historiador Iustino... ni tampoco era justo aprouar lo que siempre hemos puesto en cuento de habilllas y consejas. »

« Reynò en España Gargoris el qual fue<sup>c</sup> famoso por la invencion que hallò de coger la miel, por donde assi mismo le llamaron Mellicola. »

b) 1623: que.

c) 1623 supprime « el qual fue ».

« Desembarcò con su gente en lo postero de España, a las vertientes de los Pyreneos: desde alli sin contraste discurrio por las domas riberas y puertos, sin parar hasta llegar a Cadiz. Iosepho en las Antiquedades dize que *Nabucodonosor* se apoderò de España. »

« ... fue martyrizado en los dias de los Azymos, a veynte y cinco de Março ... sobre el año en que padecio, ay alguna

d'Evora en Portugal<sup>1</sup>, ce qui ne s'accorde pas avec ce qu'il dit plus loin de Mantius, qu'il fait premier évêque de la même ville<sup>2</sup>, et cela dès sa première édition. A la vérité, il ne dit pas que le premier évêque fut Pierre : celui-ci a pu venir après Mantius, disciple direct du Christ; et, d'ailleurs, il ne prend pas pour son propre compte toutes ces assertions. Il délaisse le beau développement à tirer des textes d'Abdias et d'Isaïe, reste muet sur la migration des Juifs en Espagne au temps d'Hadrien<sup>3</sup>, et semble se refuser à voir dans Antonin le Pieux un persécuteur<sup>4</sup>.

Voici maintenant pour ce qui touchait de plus près l'histoire du Portugal. Lorrain par sa famille (ce qui concorde avec la thèse de Damian de Goes), mais Bourguignon par sa ville natale, Besançon (ce qu'ajoute le texte espagnol, d'après Ferrer et Duarte Nunes), le comte Henri, fondateur de ce royaume, n'en reste pas moins pour Mariana un Français<sup>5</sup>; et la langue portugaise demeure un mélange de castillan et de français<sup>6</sup>. Quant au titre porté par Affonso Henriques avant son couronnement, infant, prince ou duc, rien n'est décidé, malgré Ferrer qui, dans sa dernière lettre, demandait *infans inelytus*<sup>7</sup>. Mais, sur les fêtes anniversaires d'Aljubarrota, une demi-satisfaction est encore donnée au collègue de Portugal (il était revenu à la charge), par la suppression de l'épithète de *bacchanales* et l'introduction d'un

Azyma celebrarunt<sup>a</sup>, tempus à Luca Iacobi cædi designatum<sup>b</sup>. Corpus à discipulis sublatum... nam mense martio, quo tempore occisus est... »

a) 1605 intercale *viti ex cyclo Hebraico perspicitur, idque.*

b) 1605 : « designatur. Hieronymus quoque die secundo Paschatis occisum ait. Corpus... »

1. IV, 2 : « ... Petrum Eboræ in Lusitania Episcopum, pro quo nonnulli Thesiphontem substituunt Præsulem Bergitanum... »

2. IV, 5 : « Mantius Eboræ in Lusitania primus Episcopus... »

3. On ne trouve rien sur cette migration dans aucune édition.

4. IV, 6 : « In Christianam religionem nihil movit. »

5. I, 4 : « Portugalix gentem, nomen, regnum, & linguam primi condiderunt Galli Henrico Lotarino duce. »

6. I, 5 : « Extremis Lusitanis peculiaris lingua est ex Gallico sermone & Hispanico temperata atque confusa, eoque elegans audituque grata. »

7. X, 17 : « Alphonsus Portugalix Comes... »

a) 1605 supprime « Comes ».

G. CIROT.

*diversidad; mas del cyclo Hebreo se saca, que el año quarenta y dos de Christo, los Iudeos celebraron su pascua sabado, a veynte y quatro de Março, y començaron los dias de los azymos o pan cenceño; en los quales dize san Lucas en los actos, que le dieron la muerte. Su cuerpo fue tomado por sus discipulos... pero en el mes de Março quando fue muerto... »*

« ... Pedro obispo de Eborá en Portugal, en cuyo lugar otros ponen a Thesiphonte obispo Bergitano... »

« Entre los demas fue martyrizado Mancio, primero obispo de Eborá... »

« No persiguió a los Chistianos como lo hizieron los Emperadores passados. »

« El reyno de Portugal y su gente, tiene por fundadores a los Franceses, con su caudillo don Enrique, que fue del linage de los Principes de Lorena, *dado que nacio en Besançon, ciudad de Borgoña.* »

« Los Portugueses tienen su particular lengua, mezclada de la Francesa y Castellana, gustosa para el oydoy elegante. »

« Don Alonso, quien dize *infante* o principe, quien duque de Portugal... »

« con mucha razon », qui, à son tour, risquait de déplaire en Castille<sup>1</sup>. L'argument de Ferrer avait porté : « pro bono pacis, et unionis christianæ inter has duas nationes iam pridem dissidentes<sup>2</sup>. » Mariana fit preuve de bon vouloir, en sacrifiant son appréciation, la vérité historique n'étant pas en jeu, « salua veritate, quæ est præcipua laus historiae, » comme disait encore Ferrer<sup>3</sup>. Il n'était pas très habile, en effet, de dire du mal des Portugais dans une Histoire générale d'Espagne, une douzaine d'années après la réunion de leur pays à la Castille, dont moins de cinquante ans plus tard une révolution devait les séparer pour toujours. Même de Castille, Ferrer avait reçu des plaintes à ce sujet; et lui-même, membre d'une université fondée par le cardinal D. Henri, comprenant l'intérêt qu'il y avait, pour les jésuites, à ne pas mécontenter les hôtes qui les avaient si bien accueillis, il avait cru devoir, par deux fois, prévenir son confrère castillan du mauvais effet produit. Malgré tout, le texte latin de 1592 se retrouve dans l'édition de 1605, comme dans celle de l'*Hispania illustrata*. L'auteur oublia-t-il de faire passer la correction de son édition de 1601 dans celle de 1605? Peut-être pensa-t-il que c'était assez d'avoir adouci son jugement dans le texte espagnol. Ferrer avait aussi reproché à l'historien d'avoir employé les termes « stulte et inaniter » en parlant des armes de Portugal, et de n'avoir pas rapporté, ne fût-ce qu'en la présentant comme une tradition, l'apparition du Christ en croix à D. Alphonse. Cette tradition, Mariana n'a pas cru pourtant devoir la mentionner; quant au « stulte et inaniter », il l'a laissé dans le latin, mais remplacé dans l'espagnol par « no se si con fundamento bastante », ce qui est une atténuation sensible<sup>4</sup>.

1. XVIII, 9 : « Victoriæ memoriam gens Lusitana anniuersariis sacris Olisipone instaurat, sed peruigiliis, & Bacchanalibus magis, quam Christianæ disciplinæ simili lælitiâ. Orator è suggestu declamantis in morem, in Castellæ ignauiam inuehitur. Lusitanorum virtutem effert, præclaraque facta; ac ne à verborum obscenitate nonnunquam abstinet. Consequitur magnus astantium visus, plaususque, turpe dictu : sed danda venia ob partam retentamque, eius prælii euentu, patriæ libertatem. »

a) 1623 : celebrauan.

b) 1623 : encarecia.

2. Dernière lettre.

3. Première lettre.

4. X, 17 : « Ex eo Regum Lusitanie insignia in clypeo cœruleo, quinque alia scuta minora esse cœperunt. alias alii significationes captant : & quinque Christi Dei vulnera significari contendunt, stultè scilicet & inaniter. » (Cf. la dernière lettre de Ferrer.)

« Los Portugueses cada vn año celebran con fiesta particular la memoria deste dia, con mucha razon. El predicador desde el pulpito encarcce<sup>b</sup> la afrenta y la couardia de los Castellanos : por el contrario el valor y las proezas de su nacion, con palabras a las vezes no muy decentes a aquel lugar. acude<sup>c</sup> el pueblo con grande risa y aplauso : regozijo y fiesta, mas para theatro y plaça, que para Yglesia : exceso en que todavia merecen perdon, por la libertad de la patria que ganaron, y conseruaron con aquella victoria. »

c) 1623 : acudia.

« Principio y ocasion de las armas de que vsaron en adelâte los reyes de Portugal, en escudo, y campo azul, cinco menores escudos. Otros dan diuersa interpretacion, y pretenden que significan las cinco plagas de Christo, hijo de Dios : pero no se si con fundamento bastante. »

## CHAPITRE II

---

- I. La polémique avec les Argensola.
- II. Premières attaques du connétable de Castille D. Juan Fernández de Velasco et de Pedro Mantuano.
- III. L'édition de 1608.

### I

Une des grandes occupations des érudits espagnols, dès le temps de Mariana, a été l'identification des villes modernes et des villes hispano-romaines. C'était l'occasion de discussions sans fin, et peu désintéressées, car chaque savant local prenait naturellement parti pour sa cité, qu'il voulait voir figurer sous un nom antique dans les tables de Ptolémée ou dans les géographes soit grecs, soit latins : ce sont de ces titres auxquels on tient en Espagne plus qu'ailleurs peut-être. Onze ans après la mort de Mariana, en 1635, Tamayo de Vargas, contre la propre autorité du faux Luitprand, dont il donnait, avec une confiance quelque peu atténuée, la première édition, déclarait que l'antique *Complutum* était bien, comme on avait cru jusqu'alors, Alcalá, et non Guadalajara. Cette dernière ville trouvait un défenseur dans la personne d'un de ses historiens, qui, naturellement, soutenait que le Luitprand était authentique d'un bout à l'autre<sup>1</sup>. Mariana lui-même avait appuyé de son autorité l'identification de sa ville natale avec *Elbora*, contre ceux qui, comme Resende, reconnaissaient celle-ci dans l'Evora de Portugal. Il ne put donc s'étonner de voir d'autres érudits revendiquer en faveur de leur patrie la gloire d'avoir eu pour enfant un homme illustre de l'antiquité.

Tel fut le cas des deux frères Lupercio et Bartolomé Leonardo de Argensola, célèbres tous deux dans les annales de la poésie comme aussi dans celles de l'historiographie. Mariana déclarait dans son Histoire que Prudence était de Calahorra<sup>2</sup>. C'était enlever une gloire trop précieuse à Saragosse, qui pouvait se prévaloir de deux vers où le poète, en parlant d'elle, dit *nostra*. Le 15 août 1602 (*l'Historia general* avait paru l'année précédente), Lupercio écrivait, de cette

1. Ms. VII-F-4 de la Bibl. real.

2. IV, 17.

## CHAPITRE II

---

- I. La polémique avec les Argensola.
- II. Premières attaques du connétable de Castille D. Juan Fernández de Velasco et de Pedro Mantuano.
- III. L'édition de 1608.

### I

Une des grandes occupations des érudits espagnols, dès le temps de Mariana, a été l'identification des villes modernes et des villes hispano-romaines. C'était l'occasion de discussions sans fin, et peu désintéressées, car chaque savant local prenait naturellement parti pour sa cité, qu'il voulait voir figurer sous un nom antique dans les tables de Ptolémée ou dans les géographes soit grecs, soit latins : ce sont de ces titres auxquels on tient en Espagne plus qu'ailleurs peut-être. Onze ans après la mort de Mariana, en 1635, Tamayo de Vargas, contre la propre autorité du faux Luitprand, dont il donnait, avec une confiance quelque peu atténuée, la première édition, déclarait que l'antique *Complutum* était bien, comme on avait cru jusqu'alors, Alcalá, et non Guadalajara. Cette dernière ville trouvait un défenseur dans la personne d'un de ses historiens, qui, naturellement, soutenait que le Luitprand était authentique d'un bout à l'autre<sup>1</sup>. Mariana lui-même avait appuyé de son autorité l'identification de sa ville natale avec *Elbora*, contre ceux qui, comme Resende, reconnaissaient celle-ci dans l'Evora de Portugal. Il ne put donc s'étonner de voir d'autres érudits revendiquer en faveur de leur patrie la gloire d'avoir eu pour enfant un homme illustre de l'antiquité.

Tel fut le cas des deux frères Lupercio et Bartolomé Leonardo de Argensola, célèbres tous deux dans les annales de la poésie comme aussi dans celles de l'historiographie. Mariana déclarait dans son Histoire que Prudence était de Calahorra<sup>2</sup>. C'était enlever une gloire trop précieuse à Saragosse, qui pouvait se prévaloir de deux vers où le poète, en parlant d'elle, dit *nostra*. Le 15 août 1602 (*l'Historia general* avait paru l'année précédente), Lupercio écrivait, de cette

1. Ms. VII-F-4 de la Bibl. real.

2. IV, 17.

ville, à l'auteur. Il exposait les raisons qui appuyaient la thèse de ses concitoyens. Le 23 août, Mariana répondait. Après des compliments non dénués d'une certaine ironie sur l'érudition et l'ardeur combattive de son correspondant, il commence par reconnaître la valeur du grand argument présenté, puis, avec une jolie aisance, il le retourne, faisant observer que si Prudence appelle deux fois *nostra* la cité de César Auguste, il dit aussi deux fois *nostra* en parlant de *Calagurris*. Est-il vraisemblable, ajoute-t-il, qu'un habitant de *Caesaraugusta* ait dit « notre *Calagurris* », sous prétexte que cette dernière ville appartenait au *conventus* de Saragosse? et n'est-il pas plus légitime de supposer qu'un habitant de *Calagurris* ait pu dire « notre *Caesaraugusta* »? Un Talavéran dirait « notre Tolède »; un Tolédan ne dirait pas « notre Talavera ». D'autre part, le vers *Nos Vasco Iberus diuidit*, par lequel le poète exprime que l'Èbre (c'est-à-dire aussi les Pyrénées et les Alpes) sépare ses compatriotes de la région où repose S. Laurent (c'est-à-dire Rome), s'explique fort bien si l'on entend par *nos* les Calahorrans, qui sont au sud de l'Èbre, tandis que Saragosse est au nord.

Cette réponse, bien que l'auteur n'eût pas la prétention d'imposer son opinion<sup>1</sup>, en suscita deux autres, l'une de Bartolomé, qui, intervenant dans la polémique en l'absence de son frère, adressait à un personnage dont on ignore le nom une lettre datée du dernier jour d'août; et Lupercio lui-même en rédigeait une autre à une date qui n'est pas indiquée. Cette correspondance, que Pellicer y Saforcada a publiée en 1778, parmi les *Noticias literarias para la vida de Lupercio Leonardo de Argensola*, annexées à son *Ensayo de una Biblioteca de traductores españoles*<sup>2</sup>, ne paraît avoir convaincu aucune des parties. Si en effet, pour ce qui concerne Mariana, l'on trouve, dans l'édition de l'*Historia general* qui parut en 1623, un passage qui semble donner raison aux Argensola, nous verrons qu'il y a des raisons sérieuses pour en suspecter l'intercalation.

## II

Le P. Ferrer avait eu la charité, et les Argensola le bon goût, de garder leurs remarques pour eux, leur entourage et Mariana. Tel ne fut point le cas de Pedro Mantuano, qui publia, du vivant de Mariana, un livre de critiques, d'*advertencias*, comme on disait alors, contre l'Histoire d'Espagne. Ce personnage est assez intéressant

1. « Quien juzgare otra cosa podra seguir su parecer, que cada qual en semejantes materias tiene libertad de seguir lo que le pareciere mas probable, y aun todos debemos pensar que nos podemos engañar en nuestras opiniones... »

2. P. 50-74.

comme type de cette race de gens qui se font des réputations en écrivant contre les ouvrages des autres.

On n'a guère connu, jusqu'à présent, la genèse de ses *Aduertencias a la Historia del Padre Iuan de Mariana* que par ce que nous raconte son adversaire, le défenseur de l'historien, Tomás Tamayo de Vargas, dans la *Raçon de la Historia del P. D. Iuan de Mariana*. D'autres pièces nous permettront de mieux connaître l'homme et les circonstances de son œuvre.

Depuis 1601, nous dit Tamayo, Pedro Mantuano était quelque chose comme bibliothécaire chez le connétable de Castille, D. Juan Fernández de Velasco. Il est vrai que Tamayo désigne ces fonctions peu nettement et d'une façon assez dépréciatrice<sup>1</sup>, comme si elles consistaient dans le maniement du plumeau. De son côté, Pedro, en 1611, se donne le titre de secrétaire du même connétable; mais il avait pu débiter plus modestement. Au commencement de décembre 1607, il publiait, sans mention de lieu, d'auteur ni d'imprimeur, six « pliegos » (feuilles) qui, nous dit Tamayo, contenaient un certain nombre de critiques touchant l'Histoire d'Espagne du P. Mariana.

Ce n'était pas de la veille qu'elles étaient rédigées. Une lettre, adressée par Mantuano, le 17 avril 1614, à un ami de Mariana, Alvaro de Piña y Rojas, et reproduite par Tamayo<sup>2</sup>, nous apprend qu'en 1603 Mantuano faisait déjà courir sous le manteau un « quadernillo ». La lettre citée ne précise pas l'objet de ce libelle; cependant le contexte indique bien qu'il s'agit d'une première ébauche des *Aduertencias*. C'est bien l'avis de Mayans et de Noguera. Toutefois Mayans y voit un écrit différent des « seis pliegos » dont parle Tamayo, tandis que Noguera incline à y reconnaître le manuscrit des « seis pliegos »,

1. « ...auia entrado a tener cuenta con el asseo de la libreria insigne del Hercules de las letras (que este nombre merecio en Italia) Iuan Fernandez de Velasco... » (p. 11 de la *Raçon*).

2. Il ne sera pas inutile d'en reproduire ceci : « Mandarme escribir las aduertencias despues el quadernillo que v. md. vio el año de 603 no fue seueridad del Condestable mi señor, sino solamente el deseo que tenia de que se emendasse la Historia de España, i aunque me aconsejaron amigos que las advertencias fuessen sobre todos los Chronistas, nombrandolos, no lo hice, pareciendome que escribiendo io sobre la historia del P. Iuan de Mariana (principe de los historiadores de Castilla, sin competencia con ellos por no admitir igualdad con ninguno ni con todos juntos) que aduirtiendo a su historia lo escrito per mi, los demas auian de pasar la misma censura... No me costaron tanto trabajo como a v. md. le parece, porque el día que me puse a hacerlas pudiera de memoria, sin tomar libro en la mano, escribir otra historia como la del P. I. de Mariana, con auctores que lo dicen, i otras aduertencias sobre ella, i fuera Dios seruido, en que quando las hiciera de memoria no me errara trocando las auctoridades; asi que aun no tardè en escribirlas seis meses, i que fue el tiempo en que dos escribientos me escribian a vna, i el seruicio del Condestable mi señor, i los entretenimientos de vn hombre moço, i en medio de la corte dieron tiempo bastante a poderlos hacer. » (P. XII de la *Raçon*.)

et c'est ce qui paraît le plus probable. Mais de 1603 à 1607, le « quadernillo » eut le temps de grossir. Mayans déclare, sans qu'on voie d'où il tire ce renseignement, que le « quadernillo » fut envoyé à Mariana, et il suppose que celui-ci répondit « avec la modestie qui lui convenait, et avec les égards dus au connétable ». En fait, on peut aussi bien croire que le premier et le seul croisement de fer entre le vieil historien et le jeune bibliothécaire eut lieu en 1607, lors de la publication du « quadernillo » devenu les « seis pliegos ». D'autre part, les « advertencias » dont parle Mantuano dans la même lettre ne peuvent être que l'ouvrage édité par lui à Milan en 1611, puis à Madrid en 1613, et non les « seis pliegos », car il ne se vanterait pas, comme il fait, de les avoir écrits en moins de six mois, si elles avaient tenu en six feuilles. L'ordre chronologique paraît donc bien être : 1° le « quadernillo » vers 1603 ; 2° les « seis pliegos » qui, imprimés en 1607, provoquèrent, ainsi qu'on verra, une réponse de Mariana, et furent suivis d'une *Antirespuesta* imprimée ; 3° les *Advertencias*, imprimées en 1611 et 1613, entre lesquelles, ou avant lesquelles, doivent se placer certaines *Animaduersiones*, qui sont restées manuscrites et dont il sera question plus loin.

Mayans et Noguera attribuent la publication des *Advertencias* à un motif peu élevé, au ressentiment qu'éprouva D. Juan Fernández de Velasco à la suite de la critique dont les deux *Discursos*, écrits par lui sur la venue de saint Jacques en Espagne<sup>1</sup>, avaient été l'objet de la part de Mariana. Tamayo, cela se comprend, ne dit et n'eût osé dire rien de tel. Il donne seulement à entendre que la protection du connétable n'avait pas été inutile à Mantuano en cette affaire<sup>2</sup>. Mais le fait allégué est bien certain. On se rappelle la lettre que Mariana avait écrite en 1605, relativement aux *Dos discursos*<sup>3</sup>. Le ton sur lequel l'historien énonce ses critiques est non pas agressif, mais assez dédaigneux pour qu'un connétable de Castille, et même un auteur qui n'eût pas été connétable, s'en trouvât offensé. Or, c'est bien ce papier qui fut communiqué à Velasco ; car, dans ses *Advertencias*, Mantuano a inséré une réponse à des *dificultades* qu'il dit avoir été formulées contre les *Discursos* en question : le fond et même le texte en sont conformes à ce qu'on lit dans la lettre de Mariana. Le nom du destinataire n'est pas marqué sur la lettre ; mais Mantuano lui-même, et Tamayo, qui lui reproche de s'être attaqué à une lettre adressée par Mariana à un tiers, non publiée ni destinée à l'être, nous apprennent que ce correspondant du jésuite était un de ses amis, curé

1. Mayans, *Prefacion aux Advert.* de Mondéjar ; Noguera, p. L.

2. C'est lorsqu'il parle des difficultés qu'éprouva l'auteur des *Advertencias* pour obtenir la *licencia* en Espagne : « Sin duda experimentara la diferencia que de el solo, o con aquel arrimo, cuia falta lloira tan justamente España, se dexa entender que ai » (p. v de la *Raçon*).

3. Cf. plus haut, p. 66.

de Bayona<sup>1</sup>. En fait, l'auteur du *De adventu Iacobi apostoli Maioris in Hispaniam* n'avait pas, touchant l'évangélisation de l'Espagne par l'apôtre saint Jacques, une autre opinion que l'auteur des *Discursos*. Ce n'était donc point la foi ni le patriotisme, mais les prétentions et le pédantisme, que le jésuite avait froissées chez D. Juan Fernández de Velasco, sixième connétable de Castille, qu'une importante ambassade à Londres venait de mettre au premier rang des hommes d'Etat.

D. Juan avait un second grief. S'en rapportant à Garibay, Mariana déclarait, dans son Histoire, que la concession des « diezmos de la mar » à D. Pedro Fernández de Velasco par Henri IV n'était attestée par aucun document. Mantuano, dans ses *Advertencias*, exhibe le texte d'une charte de ce roi, avec l'analyse de plusieurs autres, et fait

1. « Con la misma clausula \* ay otro codice en la Yglesia de Toledo de Antiguiedad de mas de trezientos y cinquenta años. De esto sacò vn traslado el mismo Cura de Bayona, amigo del Padre Iuan de Mariana, hombre docto, y virtuoso, y con el tuuo<sup>b</sup> alguna porfia despues, sobre que aquelta clausula era añadida, sin ser de Braulio, por no auerle topado en otro, de que tenia el copia, y en esta obstinacion perseuera todauia, pues en la carta de la censura muestra sospechar, que el cura aya sido causa de la citacion della » (*Advertencias* de Mantuano, p. 110). « Vengamos ahora a la respuesta que da Mantuano a la carta que el Padre Doctor Iuan de Mariana escribio familiarmente a vn su amigo Cura de Baiona, diciendole quan bien le auian parecido los *Discursos* que andan en nombre del señor Condestable que estè en gloria; Mantuano no la da nombre de carta en su inscripcion, porque no parzca que escribe contra lo no impresso, sino habla della con tanta confussion, que nadie creera por sus palabras, que el P. Mariana no à echo tratado particular contra lo que el defiende. » (P. 128 de la *Historia defendida*.) Il est évident que la ville de Bayona, dont le correspondant de Mariana était curé, n'est pas notre Bayonne. Il y a plusieurs Bayona en Espagne : une en Gallice, au nord de Miño, une près d'Aranjuez et une près de Ciempozuelos, non loin de Madrid. Morales parle de la deuxième dans ses *Opusculos* (t. II, p. 256) et de la troisième dans ses *Antigüedades* (t. IX, p. 370 de l'éd. Cano). Ce doit être l'une des deux dernières.

2. Une relation de son voyage a été publiée en 1879 dans le t. LXXI de la *Colección de doc. inéd.*, p. 465-94, d'après un ms. de la Bibliothèque du marquis de la Fuensanta del Valle. Ce n'est là qu'une reproduction, moins les discours, de la « RELACION | DE LA IORNADA DEL | EXCELENTISSIMO CONDES | TABLE DE CASTILLA, | A LAS PAZES ENTRE | ESPAÑA, Y INGLATERRA, QUE | SE CONCLUYERON Y IVRARON | EN LONDRES POR EL MES DE AGOSTO | año MDCHIII | (écusson) | EN VALLADOLID | Por los herederos de Iuan Yñiguez | MDCIII. » (Grand in-4° de 15 folios. Brit. Mus.) La même relation, avec le même titre, fut publiée « En Milan, por Pandolfo, y Marco Tulio Malateste, Impressores Regios Camerales, 1605 » (46 p.; Brit. Mus.). Également à Milan, en 1604, et chez les mêmes imprimeurs, parut une relation du retour de Velasco par la France, sous le titre de « RELACION | DE LA BUERTA | DEL EXCELENTISSIMO | CONDESTABLE DE CASTILLA | De las pazes entre Hespaña y Inglaterra, | y concordia de los placartos entre Hespaña y Francia. | Año MDCIV » (112 folios in-4°). Enfin la première de ces deux relations fut mise en latin : « Legatio illa celeberrima | *Summæ grauitatis & prudentiæ plena*, | qua | Illustris.<sup>mus</sup> & Excellentiss.<sup>mus</sup> | IOANNES FERNANDVS | VELASCVS, | Comestabilis Castellæ & Legionis, Dux Frias, &c | *Supremi Italiæ Consilii præses*, &c | Potentiss. & opt. Regis seu Philippi III. | nomine | Cum Sereniss. IACOBO Britanniæ Rege | Pacem conciliauit, & fœderis leges sanciuuit. | *Londini Mense Augusti MDCIII.* | Hispano sermone descripta, & in Latinum conuersa. MEDIOLENSI, | Apud hæ. Pacifici Pontij, & Io. Baptistam Piccaleum. | MDCVI. » On voit que l'ambassadeur savait faire sa réclame.

a) Il s'agit de la phrase relative à S. Jacques et que Mariana nie être dans la Vie de saint Isidore par Braulion.

b) Mariana est évidemment le sujet de cette phrase peu claire.

allusion à un procès que le connétable soutenait en ce moment contre le *fiscal de su Magestad* au sujet de ces *diezmos*. Il y allait du droit de percevoir une dîme sur le commerce maritime du royaume de Castille : ce n'était donc pas un intérêt mesquin qui était en jeu.

Au reste, Mantuano dit parfaitement, dans sa lettre à Alvaro de Piña, que c'est sur l'ordre du connétable, son maître, qu'il a écrit les *Advertencias*. Il ajoute, à la vérité, que le mobile de celui-ci ne fut pas la « *seueridad* » (traduisons « le ressentiment »), mais « le désir de corriger l'Histoire d'Espagne ». Quelle Histoire d'Espagne ? Il semble vouloir dire l'Histoire en général, telle qu'elle est racontée par les historiens, l'Histoire traditionnelle. Toujours est-il que des amis conseillèrent à ce redresseur d'erreurs de faire porter ses *advertencias* sur tous les historiens en les prenant chacun à partie. Il trouva plus expéditif et plus glorieux de s'en tenir au seul Mariana, qu'il proclame « le Prince des historiens castillans, sans rivalité possible de leur part, puisqu'il n'admet l'égalité ni avec un seul ni avec tous réunis » : éloge assez inattendu, après onze ou douze ans de tracasseries, s'il n'était certainement ironique ; car, bien que ni Tamayo, ni Noguera, ni enfin le P. Garzón, dernier panégyriste de Mariana<sup>2</sup> ne s'en soient aperçus, Mantuano parodie tout simplement ici un passage de la préface espagnole où Mariana dit : « Con algunos de nuestros Coronistas ni en la traza ni en el lenguaje no deseo me compare nadie ; » ce qui ne signifie nullement qu'il n'admettait pas qu'on lui égalât, ni même qu'on lui comparât qui que ce fût : il demandait seulement en grâce de n'être pas l'objet de comparaisons, toujours oiseuses et blessantes soit pour les uns, soit pour les autres.

Mantuano s'attacha donc à Mariana. Il avait là une trop belle occasion d'assouvir sa soif de célébrité et les rancunes de son maître. Car, quoi qu'il en dise, la chose est trop claire, ce fut bien au dépit du connétable qu'il dut l'ordre de rédiger les *Advertencias*. A part le ressentiment que le défenseur de l'Apôtre dut concevoir du peu d'estime qu'on manifestait pour son argumentation, et du peu de cas que l'on faisait de ses droits sur les dîmes, on ne voit point par ailleurs ce qui le désignait pour entreprendre ou faire entreprendre l'amendement de l'Histoire d'Espagne.

1. L'impôt sur les marchandises à l'entrée ou à la sortie du royaume était perçu dans les *puertos secos* (frontières d'Aragon, de Navarre et de Portugal) et dans les *puertos mojados* ou *de la mar*, qui n'étaient pas forcément des ports de mer : Pancorbo et Vitoria sont classés comme *puertos de la mar* par les Cortes de Valladolid en 1351 (Cf. Cedillo, *Contribuciones é impuestos en León y Castilla durante la Edad Media*, p. 283, 486). Par un document publié par Mod. Lafuente (*Hist. gen. de Esp.*, app. de la 3<sup>e</sup> partie, l. II), on voit le produit de ces *diezmos* évalué, pour les trois derniers mois de l'année 1560, à dix-huit mille ducats. Voir plus loin, p. 212, n. 2.

2. *El Padre Juan de Mariana*, p. 498.

On a supposé que le connétable était l'auteur des *Advertencias*<sup>1</sup>, ou tout au moins qu'il n'était pas étranger à leur rédaction. Cette dernière opinion est celle de Mayans. Il est vraisemblable, en effet, que Velasco ne se désintéressa pas de la besogne qu'il avait commandée, et qu'il dut y concourir en annotant l'ouvrage de Mariana. Cela s'entend assez à lire la lettre du 20 décembre 1612, où le jésuite, parlant de « el de Milan » (c'est-à-dire Mantuano qui venait de publier ses *Advertencias* à Milan l'année précédente) fait allusion au « patron que le haze espaldas »<sup>2</sup>. En tout cas, Pedro Mantuano n'est pas un mythe. Tamayo l'a connu et a eu des relations avec lui<sup>3</sup>. D'autre part, une supplique, par lui adressée au roi à une époque qui sera déterminée plus loin, se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Academia de la Historia<sup>4</sup>. Elle nous apprend qu'avant d'aller à Milan comme secrétaire de D. Juan Fernández, il avait été employé

1. Gaspar Escolano, dans son *Historia de... Valencia* (Valencia, 1610-11, n° 2929 de Salvá), l. VI, c. 23, cité par Mayans dans sa préface aux *Advertencias* de Mondéjar.

2. Voir plus haut, p. 118, et l'appendice IV, 3.

3. « Algunos dicen, y aun del oi io varias veces » (p. III de la *Raçón*); « Io dexé á Mantuano en Madrid esti del todo desconfiado del despacho bueno de su libro » (p. VI).

4. Fonds Salazar Est. 7°, gr. 2°, n° 60; papier in-4°; f° 151 :

« Señor

Pedro Mantuano natural de Malaga Dice que el a servido a V. Mg<sup>a</sup> escriuendo la jornada felicissima de los casamientos de los hijos de V. M. con las cosas tocantes a la Raçon destado dellos y dio a V. M. el discurso contra los casamientos de Ynglaterra en que no debian hacerse\* y a enmendado la Historia despaña que de 400 años a esta parte han errado nros coronistas como consta por sus adbrtencias a la Historia del padre Mariana ynpressas en ytalia y en spaña. y hauiendo el padre Mariana Garibay y otros modernos escrito como V. M. no era Rei de Castilla segun derecho de las leyes y gentes sino el Rei de francia que oy es por ser sucesor de dona Blanca Hija mayor del Rei don Alonso el bueno y madre de san Luis Rei de francia. V. M. de dona berenguela Hija segunda del dho Rei y madre de don fernando el sancto y que por materia destado quitaron el Reino a la sucessora del contra el derecho de las leyes y gentes por dar lo a quien no tocaba la sucesion. el dho Pedro Mantuano en sus adbrtencias desde el f. 238 hasta el 244 Prueba con ebidencia no solo que dona blanca no fue Hija mayor mas que fue la terçera hauiendo despues de dona Berenguela dona Urraca Reina de portugal y esto ynporta tanto a la corona de V. M. que catarina Medicis Reina de francia pidio el Reino de portugal por el dr<sup>o</sup> de matilde condessa de boloña, que murio mas a de 350 años dando a todos los Reyes de portugal hasta oy por bastardos, como sucesores de beatriz hija del Rei Alfonso el sabio y segunda muger de Alfonso de portugal Rei prim<sup>o</sup> del algarue como lo dice el conestaxio en su historia y pierres Matheu en la vida del padre de V. M. y despues saliendo otro libro con la misma opinion del padre Mariana hizo vn discurso que dio al consejo destado en que probo lo que importaua con los exemplos de los danos de otras monarquias el Recogello y el consejo mobido de sus Raçones lo consulto a V. M. y con su orden lo recogio<sup>b</sup> (.) y enmendo. Por mandado del consejo de ytalia. Los discursos que se imprimieron de la monarquia de cicilia y respondio en ellos a las Raçones que el cardenal Baronio probaba la pos<sup>o</sup>n jurídica del pontifice en la Isla. Hasta el no respondidas de nadie. Por el qual seruicio le Hizo V. M. mrd de 300

a) Note marginale, autre main : « por el qual por cumplir con el rey de inglaterra vmd le a desterrado en lugar de premialle el auerlo escrito ».

b) C'est évidemment une autre phrase qui commence ici : la ponctuation de ce document est des plus défectueuses. Dans la phrase qui précède, Mantuano fait allusion à l'*Historia... defendida* de Tamayo de Vargas et au mémoire que l'on trouuera reproduit au c. II, § III.

par la « Junta general del Catalogo » de l'Inquisition : celle-ci lui avait confié la censure de plusieurs ouvrages, le *De Bello Gallico* de Richard Dinot<sup>1</sup>, la *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* de Jean Bodin<sup>2</sup>, les neuf parties de l'*America*<sup>3</sup>, les « seis cuerpos de los escritores de Germania »<sup>4</sup>. Plus tard, sans doute, quand il fut en Italie, il fut chargé par le Conseil d'Italie de corriger « les discours qui parurent sur la monarchie de Sicile », et y attaqua les arguments par lesquels Baronius soutenait la « posesion juridica » de l'île par le Saint-Siège<sup>5</sup>. Ce dernier service lui valut du roi trois cents ducats. Il rappelle dans la même supplique la relation qu'il publia en 1618 sur le double mariage de Louis XIII avec Doña Ana et du prince des Asturies avec Isabelle de Bourbon<sup>6</sup>, et les *Advertencias* qu'il adressa, peu après, sans doute,

du<sup>o</sup> de ayuda de costa, y la junta g<sup>l</sup> del catalogo de la ynquisition le tenia ocupado en la censura de los libros antes que fuese a milan y ansí a censurado a Ricardo Dinot<sup>o</sup>. de Vello Gallico. el metodo de la Historia de Juan Bodino las nueve partes de la america los seis cuerpos de los escritores de germania como se vera por los papeles que tiene de la ynquisition en que le da las gracias por ello. Despues fue a Milan sirviendo al condestable de secretario. Hasta que murio (.) por los quales seruios supp<sup>o</sup> a V. M. le haga m<sup>d</sup> de darle vna pension<sup>a</sup> con que se pueda sustentar y se anime de acabar de escriuir la Relacion del estado de la Europa desde el año de 585 hasta el de 95. que ha escriuiendo donde se ueran los secretos destado de todos los principes de europa y el odio y amor que tienen a n<sup>ra</sup> monarquia, cossa no escrita de nadie de dentro ni fuera del Reino y necesarisima. Para ser sabida de los que asisten Al Gobierno de los Reinos que dios a dado a V. Mag<sup>o</sup>.

1. Paru à Bâle en 1582.

2. Parue en 1566.

3. Je suppose qu'il s'agit de l'*Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas i tierra firme del Mar Oceano* d'Antonio de Herrera, parue, d'après Salvá (n<sup>o</sup> 3340), en deux fois, en 1601, puis en 1615, mais qu'Antonio dit avoir été publiée tout entière, d'abord en 1601, ensuite en 1615. Elle est composée de huit décades et d'une *Descripcion de las Indias occidentales*.

4. Peut-être s'agit-il des trois tomes des *Rerum Germanicarum Scriptores* publiés par Pistorius à Francfort de 1583 à 1607, et des trois tomes publiés sous le même titre par Freher, également à Francfort, de 1600 à 1611. Cependant Mantuano dit qu'il fut chargé de la censure de ces « seis cuerpos » avant d'aller à Milan; or, en 1611, il devait être à Milan déjà, puisque c'est cette année-là qu'il y publia sa première édition des *Advertencias*.

5. La *De monarchia Siciliae Dissertatio* de Baronius, insérée au tome XI des éditions de Rome et de Cologne des *Annales ecclesiastici* mais supprimée dans les éditions d'Anvers, a été tirée à part en 1649, à Paris (34 pages in-folio). On l'avait aussi éditée en 1609 sous le titre de *Cesaris cardinalis Baronii Tractatus de monarchia Siciliae* (239 pages, petit in-8<sup>o</sup>), avec *Ascanii Cardinalis Columnae de eo tractatu iudicium*, une réponse de Baronius, et une lettre adressée par lui à Philippe III. Le ms. Add. 28463 (cf. Gayangos, t. IV, p. 42) contient une « Carta de Varonio [Cesare Baronio] para Su Mag<sup>o</sup> en disculpa de lo que escriuio [sobre la monarquia de Sicilia] », datée de Tuscolo, 13 juin 1605. C'est la lettre qui se trouve dans l'imprimé de 1609. Elle n'empêcha pas l'interdiction du *Tractatus* par Philippe III, en 1610. Cf. Nicéron, t. XXVII, p. 303.

6. *Casamientos de España y Francia, y Viage del Duque de Lerma*, Madrid, Tomas Junti, 1618 (n<sup>o</sup> 3,012 de Salvá). Cf. la *Nueva biografia de Lope de Vega* par La Barrera, qui en donne le titre et un fragment (p. 228-31). Mantuano avait fait partie de la suite qui accompagna la nouvelle reine de France jusqu'à Béthobie. Le ms. Add. 28708 (cf. Gayangos, t. III, p. 327, n<sup>o</sup> 16) contient une critique de cet ouvrage. Je ne l'ai pas examinée.

a) Note en bas du papier, autre main; « en el Argoispado de Sevilla que esta uaco pues vm<sup>o</sup> le tiene dado orden que se lo acuerde quando uacare. »

à Philippe III contre les projets d'union alors ébauchés entre l'infante Doña María et le prince de Galles, le futur Charles I<sup>er</sup>. Mais s'il était permis de s'enthousiasmer officiellement pour les mariages français et la « *jornada felicissima* » qui se termina le 9 novembre 1615 par l'échange de deux futures reines sur les bords de la Bidassoa, il était interdit de dire tout haut la répugnance du peuple espagnol et du roi lui-même pour le mariage anglais et hérétique. Mantuano s'attendait à une récompense; il fut puni de l'exil. C'est à quoi il est fait allusion dans une note marginale de la même supplique.

Ce document, qui paraît être un brouillon de la lettre envoyée au roi, n'est point daté. C'est bien à Philippe III que s'adresse « Pedro Mantuano natural de Malaga »<sup>1</sup>, puisque, rappelant sa relation des *Casamientos de España y Francia*, il dit « los casamientos de los hijos de V. M. ». Ce qu'il demande, c'est une pension qui lui permette de vivre et de terminer une « *Relacion del estado de Europa desde el año de 1585 hasta el de 95* », où il promet de dévoiler les secrets d'État de tous les princes d'Europe, chose, ajoute-t-il, qui n'a jamais été écrite par personne<sup>2</sup>. Une addition faite au bas de la lettre suggère au roi de prélever cette pension sur l'archevêché de Séville, qui est vacant, S. M. ayant donné l'ordre (à Mantuano, semble-t-il) de lui rappeler sa promesse quand cette vacance se produirait. Cette addition, qui n'est pas de la même main que le texte, n'a pu être mise avant le 20 décembre 1623, date de la mort de l'ancien archevêque de Grenade, D. Pedro Vaca de Castro y Quiñones, qui siégeait à Séville depuis 1610. On peut donc supposer avec vraisemblance que cette supplique, rédigée avant la mort de Philippe III, c'est-à-dire avant le 31 mars 1621, ne fut adressée à son successeur, si elle le fut, qu'entre le 20 décembre 1623 et le 5 juillet 1624, date où le siège de Séville fut pourvu par la nomination de D. Luís Fernández de Córdoba.

Or déjà, du vivant de Philippe III, Pedro avait obtenu son pardon et la permission de rentrer en Espagne, sauf pourtant à Madrid. C'est ce que nous apprend un second document, compris dans le même recueil manuscrit<sup>4</sup> : un certificat en date du 18 mars 1621, délivré par

1. C'est, sans doute, le n° 26 du ms. Egerton 339 (cf. Gayangos, t. II, p. 12).

2. Nic. Antonio supposait qu'il était né à Madrid, dont le nom ancien, selon les érudits du temps, était *Mantua Carpetanorum* : le nom *Mantuano* n'aurait donc été, selon lui, qu'un pseudonyme. Néanmoins, Antonio savait que Tamayo de Vargas, « in *Collectione librorum hispanorum*, » c'est-à-dire dans l'*Historia literaria o junta de libros* dont il sera question plus loin, dit que Mantuano était de Málaga. Tamayo était bien renseigné, on le voit.

3. L'Academia de la Historia possède une *Relacion del estado universal de Europa en 1595* (12-7-2) que je regrette de n'avoir pas examinée, et qui est, sans doute, le travail auquel fait allusion Mantuano.

4. F° 155. « Yo Jaçaro de Rios Angulo escriuano de camara de su magestad de los que en su consejo presiden certifico y doi fe que su mag<sup>d</sup> por consulta del su consejo destado de siete de Henero de este año ha resuello que se permita a pedro mantuano el entrar en las partes que le estauan prohibidas como no sea en esta Corte la qual

l'entremise d'un chapelain du roi, le *maestro* Pedro Arias de la Hoz, et attestant que cette grâce avait été accordée le 7 janvier dernier. Philippe III étant mort le 31 mars, le 12 avril, Galcerán Albanell, nommé archevêque de Grenade le 8 février précédent, demandait à son ancien élève Philippe IV la grâce du même Pedro. Cette requête, dont le texte a été publié depuis peu<sup>2</sup>, a dû être écrite à un moment où Galcerán ignorait que son protégé avait déjà reçu l'autorisation qu'on vient de voir; ou bien l'archevêque entendait que l'interdiction de séjourner à Madrid fût levée pour que l'exil cessât complètement: en tout cas, il déclare que « lo tienen desterrado ». Il demande, en outre, que l'auteur des *Advertencias* adressées à Philippe III sur le mariage anglais soit restitué « con mucha honra », pourvu de bonnes pensions et de rentes ecclésiastiques, afin qu'il vive tranquille et, ajoute pompeusement le prélat, que tout le monde voie que S. M. défend la gloire de Dieu, et foule aux pieds, et met en déroute ses ennemis. C'est sans doute cette recommandation de l'ancien précepteur royal qui valut à Mantuano la promesse d'un bénéfice à laquelle fait allusion la note additionnelle que nous avons relevée au bas du premier document. Il faut nous résigner à ignorer ce qu'il en advint. La manie des *Advertencias* avait fini par coûter cher au pauvre secrétaire. On ne voit pas qu'il soit question de lui désormais.

Il mourut en 1656, dit Antonio. Trois ans auparavant, il avait, par testament, désigné comme légataires universels les jésuites de la Pro-

horden se yuuo firmada del secretario Iu<sup>o</sup> [...]. a su ss<sup>ta</sup> III<sup>ta</sup> del señor don fernando de acebedo, arcobispo de burgos presidente de Castilla para que se siruiese dar en lo suso dicho la horden que conuiniese. = y hauiendose uisto por los señores del consejo oy dia de la fecha deste, se mando guardar y cumplir la dicha Horden de su mag<sup>d</sup> y se diese testimonio al dcho p<sup>o</sup> mantuano dello para que conste de lo suso dcho de pedim<sup>o</sup> del maestro pedro arias de la oz Capellan de su mag<sup>d</sup> en nombre del dho Pedro Mantuano doi esta fee. en madrid a diez y ocho dias del mes de março de mill y seiscientos y beynte y un años = y los decretos que dan originales en mi poder. Lazaro de Rios. »

2. « A Pedro Mantuano que lo tienen desterrado porque hizo unas advertencias a su Mag<sup>d</sup>. que esta en gloria sobre el casamiento de la S<sup>ta</sup> Infanta Doña Maria con el Principe de Inglaterra mostrado que grave mal hera tratar desto y con muchos exemplos. La mande V. Magestad restituir con mucha honra y le haga merced de buenas pensiones y renta eclesiastica la que pudiere tener con que vino muy descansado y vea todo el mundo que V. Magestad buelue por la honra de Dios y pisa y desase sus enemigos. » Cette lettre a été publiée dans la *Revista crítica* (1900, p. 149) par M. Elías de Molins. Il y a des fautes de copie : la pour le, vino pour viva.

Peut-être Galcerán connaissait-il Mantuano; en tout cas, il n'avait pas besoin de le connaître pour s'intéresser à lui, car sa haine de l'Anglais hérétique était assez forte pour lui dicter cette demande au roi en faveur d'un *fiscal* qui avait refusé de signer un document désignant le roi d'Angleterre sous le titre de Défenseur de l'Église, et qui avait préféré démissionner : « Dele (la V. Magestad) mi Arsobispado que yo le renunciare en favor suyo por cosa tan exemplar » (*ib.*); or, ce *fiscal* héroïque, il déclare ne pas le connaître. On comprend que dans ces conditions il ait considéré comme un homme des plus méritants l'auteur des *Advertencias* contre le mariage anglais.

vince de Tolède<sup>1</sup>. Voilà un épilogue assez inattendu de ses démêlés avec le plus célèbre et le plus respecté d'entre eux.

Si nous rappelons que le même Pedro Mantuano édita en 1611, à Milan, le *Seguro de Tordesillas* du « buen conde de Haro », D. Pedro Fernández de Velasco, ouvrage oublié jusqu'alors dans la bibliothèque des Velasco<sup>2</sup>, nous aurons dit ce que fut la carrière littéraire de ce personnage assez énigmatique, qui ne paraît pas avoir occupé les soixante-dix ou soixante-quinze années de sa vie<sup>3</sup> comme aurait pu le faire espérer le zèle bruyant et hâbleur de ses débuts. Dans la lettre à Alvaro de Piña, malicieusement reproduite par Tamayo, il déclarait que le jour où il s'était mis à rédiger ses *Advertencias*, il aurait pu écrire une histoire comme celle de Mariana sans le secours d'aucun livre, et de mémoire, tout en citant (et sans se tromper) ses autorités; et même, il aurait pu trouver à rédiger sur son propre travail d'autres « advertencias » : à la fois Mariana et Mantuano ! Et il avait alors vingt-six ans ! On serait tenté de supposer que cette lettre n'est qu'une invention plaisante de Tamayo, si celui-ci ne nommait le destinataire.

Hélas ! l'*Historia general de España* de Pedro Mantuano est restée à l'état de rêve. Nous n'avons que les *Advertencias*, et encore ne pouvons-nous jouir de celles-ci dans leur première fleur, c'est-à-dire ni dans le « quadernillo » manuscrit de 1603, ni dans les « seis pliegos » de 1607. Mayans et Noguera n'ont pas été plus heureux, car ils ne parlent, semble-t-il, de ceux-ci comme de celui-là que d'après Tamayo. En tout cas, Tamayo cite<sup>4</sup> une des critiques contenues soit dans le « quadernillo », soit plutôt dans les « seis pliegos » (car bien qu'il parle ici du « primer quaderno », il ne semble pas avoir vu le « quadernillo » auquel fait allusion la lettre à Alvaro de Piña, et le mot « quaderno » peut bien désigner les « seis pliegos »). Cette critique, que Mantuano a renouvelée dans les *Advertencias* de Milan et qu'on ne trouve point dans celles de Madrid, avait trait au reproche d'in-

1. Bibl. de l'Academia de la Historia, Fonds Salazar, Est 14, gr. 4°, n° 4, fol. 347-351 :

« Fundaciones, legados, mandas, y rentas, que se han dexado en uarias partes para la misiones en esta Prov<sup>a</sup> de Toledo.

» A la prov<sup>a</sup> don Pedro Mantuano secretario que fue de el Exss<sup>o</sup> S<sup>r</sup>. Conde estable de Castilla, en su ultimo testamento otorgado en Madrid ante Mathias serrano escrivano publico de la dicha villa, en 7 de Abril de 1653 años, a el fin de el tienc una clausula de el tenor siguiente.

» Y despues de cumplido, y pogado este mi testamento, mandas, y legados, de el, en el remanente que quedare de todos mis bienes, derechos, y acciones habidos, y por aber, deio instituyo, y nombro por mi heredero universal de todos ellos à la dicha provincia de Toledo para que se gasten, y distribuyan en las misiones q. hacen de una parte, y otra en servicio de Dios N<sup>o</sup> S<sup>r</sup>, etc. »

2. Publié à nouveau par Flores, en 1783-1784 (n° 2900 de Salvá). Voir Amador de los Ríos, *Hist. crit. de la lit. española*, t. VI, p. 236-239.

3. Voir plus loin, p. 195.

4. P. 340 de la *Historia ... defendida*.

conduite que Mariana adresse à la reine D<sup>e</sup> María, mère de Henri IV<sup>1</sup>. C'est encore seulement d'après Tamayo que Mayans parle de la réponse de Mariana, publiée<sup>2</sup>, mais seulement en partie, par Noguera.

Tamayo nous dit en effet que Mantuano, qui n'avait pas mis son nom sur ses « seis pliegos », s'en révéla comme l'auteur en les adressant au P. Mariana. Il relève dans la préface une phrase d'une modestie cauteleuse, qui présentait comme une œuvre de charité ces critiques parues sous l'anonymat. « Sachant que le P. Mariana voulait réimprimer son Histoire, l'on croyait bien faire de lui indiquer quelques points à revoir, rien de plus<sup>3</sup>. »

Les « seis pliegos » avaient paru au début de décembre 1607, et la réponse de Mariana est du 19 septembre 1608. Dans une réplique dont il sera question tout à l'heure, Mantuano plaisante Mariana sur le temps que celui-ci mit à répondre. Mais peut-être ne lui avait-il pas envoyé tout de suite son chef-d'œuvre orné de sa dédicace, et ne le fit-il qu'au bout d'un certain temps, après avoir attendu vainement la riposte publique sur laquelle il comptait pour la réclame tant souhaitée. Peut-être aussi Mariana ne se décida-t-il à répondre que pressé par ses amis, ou agacé, à la longue, de voir circuler un pamphlet contre lui. Selon Tamayo, la réponse fut faite en marge du texte de Mantuano. C'est évidemment celle que Noguera a publiée (bien qu'il ne dise point si elle était marginale ou non), car elle porte la date du 19 septembre indiquée par Tamayo : elle fut, selon son expression, « acre y llena de agua fuerte ».

Elle commence par neuf hexamètres latins, qui forment un apologue des moins aimables pour le destinataire. Les personnages sont un sanglier (tel est le représentant peu sociable que Mariana se choisit dans le monde de la fable) et un âne (l'homme aux *Advertencias*, évidemment). L'âne se permet de plaisanter le sanglier, qui lui répond par le mépris le plus outrageant : « Ta lâcheté te protège, car tu auras beau me harceler, je ne m'abaisserai pas à souiller de ton sang vil ma dent généreuse, ni à enlever les immondices que tu as vomies de ta bouche impure. » Au surplus, la portée de l'apologue est soulignée par cette note : « Entienda bien estos versos que son

1. XXII, 2.

2. P. XCH-XCIV.

3. « Pasaron por suyas sobre su palabra, porque las diligencias que para encubrir el nombre de quien las auia escrito manifestaban ellas no teniendo alguno, fueron iguales a las que en decir el suio, i darse por su autor hizo, no encubriendole del mismo P. Mariana, a quien se las embio. Su Paternidad agradecido al zelo que aquellas palabras de su prefacion mostraban. Notanse algunos puntos de la Historia del P. Mariana, i sabiendo que trata de voluella a imprimir à parecido conueniente advertirselo ; officio es de caridad, i en qualquier caso util &c. dio respuesta breue i facil a todas, i desengañò a su Censor del error en que pensando que lo era el mismo acierto, auia incurrido, embiando su respuesta marginal a XIX de septiembre de MDCVIII. » (P. II de la Raçon.)

muy al proposito. » Puis une réponse dédaigneuse en plusieurs points : 1° L'auteur n'est ni historien ni humaniste, mais seulement théologien ; il a écrit l'histoire pour son plaisir, « y a falta de hombres buenos », c'est-à-dire, sans doute, faute de voir personne capable de mieux faire ; 2° c'est la main forcée qu'il a traduit son ouvrage ; il ne voulait pas avoir affaire avec les « romancistas », qui moins ils savent, plus ils trouvent à critiquer ; 3° il n'a voulu que mettre en ordre et en bon style les matériaux amassés par d'autres : s'il s'est trompé, c'est aux auteurs suivis par lui qu'il faut s'en prendre ; 4° la loi de l'Histoire est de dire non seulement la vérité, mais aussi le mal comme le bien : l'infamie éternelle dont elle marque les mauvais princes est le seul châtiment qui puisse les atteindre ; 5° il n'y a aucun inconvénient à donner à un personnage, dont on parle incidemment, un titre qu'il n'eut que dans la suite, à dire, par exemple : l'empereur Charles-Quint naquit à Gand, ou le roi Alphonse le Sage conquit le royaume de Murcie. Noguera n'a reproduit que ces cinq points avec la conclusion : « Toutes ces critiques ne sont que de la bourre mise là pour gonfler le paquet et je n'ai pas le temps de m'y amuser : on peut voir par cet échantillon le zèle, l'érudition et le talent du Censeur, « en cuya buena gracia y de los consortes me encomiendo. » L'allusion peu révérencieuse aux « consortes » doit viser l'inspirateur de Mantuano, le connétable lui-même. Mariana n'était pas dupe. Il savait d'où lui venait le coup : « Tira la piedra y esconde la mano, » put-il se dire en recevant les « seis pliegos ».

Il eut pourtant bien tort de se fâcher. Ou les critiques étaient misérables, il fallait alors les mépriser *in petto* et ne pas les honorer d'une réponse ; ou elles étaient, en partie au moins, raisonnables, même seulement spécieuses : si une défense semblait indispensable, elle devait être rédigée non seulement avec cette modestie de convention qui sied toujours aux auteurs, mais avec politesse, et, autant que possible, sans apologue désobligeant. Mariana se fit modeste ; mais ses coups de boutoir de sanglier irascible ne pouvaient qu'irriter l'âne qu'il voyait dans la personne de son censeur : car, tout en affectant de ne pas vouloir en prendre la peine, il se mit bien en devoir de le découdre. L'apologue était spirituel, sans doute, mais injurieux en même temps. Au reste, n'eût-il été que spirituel, il ne suffit pas d'avoir de l'esprit pour se débarrasser d'un Mantuano. On voulait une réponse, on l'avait : vite une réplique, et l'on irait comme cela indéfiniment. Au lieu de comparer son critique à un âne, Mariana aurait été mieux inspiré en le traitant comme un de ces chiens hargneux qui vous aboient aux chausses, et qu'il faut bien se garder de menacer du pied ou du bâton.

La réplique vint. C'est celle qui est reproduite, mais en partie seulement, à la suite de la réponse de Mariana, dans l'édition de Valence.

Tamayo, qui avait bien entendu parler de cette réplique, mais ne l'avait pas vue, doutait de son existence<sup>1</sup>. Elle existait si bien que Noguera en posséda un exemplaire imprimé, incomplet d'ailleurs, car, d'après ce qu'il dit lui-même, la réponse de Mariana, dont il vient d'être question et qui avait été mise en tête, ne s'y trouvait pas, et il dut avoir connaissance de cette réponse par un autre exemplaire ou par une copie, ou encore par l'original lui-même; quant à la réplique de Mantuano, il dut la posséder dans sa teneur primitive, aussi bien que dans le texte imprimé, puisqu'il note que celui-ci est plus étendu et comprend, en outre, des vers qui forment la repartie de l'apologue de Mariana. Juan de Santander, de son côté, a eu en mains l'imprimé et en a noté le titre : *Antirespuesta a lo que escribio Juan de Mariana contra las Advertencias que salieron a su Historia* 2.

L'auteur de la réplique est censé être un Juan de Aragon, esclave du connétable et balayeur de son cabinet de travail<sup>3</sup>. En remplissant ses fonctions, il a remarqué que Pedro Mantuano lisait en se gaussant certain papier; un ami étant survenu, Mantuano a échangé avec lui des réflexions injurieuses et méprisantes pour l'auteur; eux partis, le Juan a lu le papier, qui n'était autre que la lettre du P. Mariana; comme il se confesse aux jésuites et qu'il trouve là une bonne occasion de se venger des coups de fouet que lui fit donner Mantuano, il veut prévenir le Père. Suivent les réflexions qu'il a entendues formuler en réponse aux observations de Mariana : « 1° S'il n'était pas historien, pourquoi s'était-il mêlé d'écrire l'Histoire? pour se récréer? mais on ne travaille pas d'ordinaire si longtemps pour son plaisir<sup>4</sup>; 2° son latin ne valait pas mieux que son espagnol : il n'avait fait que coudre des phrases collectionnées dans ses cartons, et qu'embrouiller l'histoire de l'Espagne; 3° ses prologues étaient loin d'affecter tant de modestie : il y déclarait qu'il ne voulait être comparé à personne, sans vouloir reconnaître les droits de la critique; 4° personne ne contestait que l'histoire dût raconter le mal comme le bien, mais l'auteur avait manqué de respect envers des personnages de haut rang; 5° la phrase « l'empereur Charles-Quint naquit à Gand » est un exemple mal choisi; de plus, un annaliste relatant les faits année par année est tenu de donner aux personnes les titres et qualités qu'elles ont aux époques dont il parle ». Après d'autres ripostes, que ne reproduit pas l'édition de Valence, vient cette conclusion : « Pour de la bourre, vous en trouverez, sans aller bien loin, dans vos propres ouvrages; car il n'en manque pas dans vos discours affectés, volés du reste à d'autres écri-

1. P. III de la *Raçon*.

2. « Consta de cinco pliegos en fol. sin nombre... de autor, de lugar de impresion y de impressor, y año... » (Ms. X 230).

3. « Esclavo del condestable y barrendero de su estudio. »

4. « Que para recreacion no se suele trabajar. »

vains, ni surtout dans la lettre de la Cava à son père, tirée sans doute du livre fabuleux de la destruction de l'Espagne, que son auteur a fabriqué pour se moquer des ignorants et des gens crédules 1. » L'épilogue était formé de neuf trimètres iambiques, qui n'ont pas le mordant des hexamètres de Mariana : « Hippocrate ayant manqué une opération, le confessa ingénument. C'est là le fait d'un grand esprit. Les petits esprits, qui n'ont rien à eux, ne veulent rien perdre. » Ils sont aussi moins injurieux, et si la leçon se fût bornée là, si, surtout, celui qui se chargeait de la donner avait eu le droit de la donner, Mariana, qui, en traitant d'âne son interlocuteur, avait mis quelque peu les torts de son côté, l'eût, convenons-en, presque méritée.

Seulement, on remarquera que Mariana n'avait pas publié sa réponse, non plus que sa lettre au curé de Bayona, et que l'on répliquait par la voie de la presse. Ce qu'on voulait était donc bien une querelle publique.

### III

La meilleure réponse aux critiques n'était-elle pas d'en tenir compte, s'il y avait lieu, et de publier à nouveau son œuvre en l'améliorant par tous les moyens ? C'est ce que Mariana avait fait en 1601, puisque, tout en ayant l'air de ne point céder, il avait donné satisfaction à Ferrer sur un certain nombre de points. Agit-il de même avec Mantuano en 1608, pour la seconde édition de son texte espagnol ? Il faut noter un fait bizarre. Si Mantuano, en rédigeant ses *Advertencias* de 1611 et de 1613, avait eu la curiosité et l'honnêteté de comparer ce texte de 1608 à celui de 1601, il aurait constaté que bon nombre de ses observations devenaient inutiles, les endroits visés se trouvant corrigés. Faut-il donc admettre que ces observations étaient déjà formulées dans les « seis pliegos », et que le jésuite en avait fait son profit, malgré le peu de cas qu'il semblait en faire ? D'après un document dont il sera question tout à l'heure, à savoir le traité passé entre le représentant de Mariana et l'imprimeur Luís Sánchez, celui-ci s'engageait à finir l'impression de cette seconde édition le 1<sup>er</sup> juillet 1608. Le traité datant du 30 mai 1607, et Sánchez ayant intérêt à se presser, puisque Mariana s'engageait de son côté à lui avancer cent ducats à chaque livraison de cent feuilles en quatre-vingts exemplaires, il est probable qu'une certaine quantité de feuilles était ainsi composée et livrée quand Mantuano fit paraître ses « seis pliegos » en décembre 1607, et à plus forte raison quand Mariana en eut connaissance. Or, les corrections qu'on peut croire ainsi inspirées par Mantuano ne se ren-

1. Allusion à *La verdadera hystoria del Rey don Rodrigo* (cf. p. 46).

contrent qu'à partir du livre XII. La première nous arrêtera tout à l'heure assez longuement; elle a trait à Blanche et Bérengère, filles d'Alphonse VIII « el de las Navas ». Les autres, qui seront examinées plus loin, se trouvent dans les livres XVI-XXIII. Il y en a en tout une dizaine. On avouera que la coïncidence est étrange, et que le rapprochement des dates avait encore ici son intérêt.

Notre conclusion sur ce point ne peut être absolument catégorique, puisque nous ne connaissons pas la teneur des « seis pliegos ». Mais il est assez probable que les passages corrigés de la sorte en 1608 y étaient déjà visés. Ils le sont dans les *Advertencias* de 1611; et s'ils le sont encore, ce n'est pas que Mantuano ignorât la nouvelle édition, c'est qu'il ne voulait pas laisser perdre des critiques déjà rédigées. Il ne se serait sans doute pas avisé de les rédiger alors qu'il savait qu'elles n'avaient plus de raison d'être.

Une dizaine de corrections, tel serait donc le résultat obtenu par lui. En tout cas, on ne lui donna pas raison sur tous les points : la lettre de la Cava, dont il se moque dans son *Antirespuesta*, ne fut supprimée ni en 1608 ni plus tard; et la reine Doña María, mère de Henri IV, et sa sœur Doña Leonor, reine de Portugal, restèrent sous l'accusation contre laquelle Tamayo nous dit que le « primer quaderno », c'est-à-dire sans doute les « seis pliegos », avait déjà protesté<sup>1</sup>, et à laquelle fait allusion le quatrième point de la réponse de Mariana et de la réplique de Mantuano.

Ce texte de 1608, avons-nous dit, présente une correction importante. Mayans la croit inspirée par les « seis pliegos » de 1607<sup>2</sup> : il est vrai qu'il ne paraît pas avoir vu ces « seis pliegos »; mais elle porte sur un point que Mantuano, on le verra, considérait comme des plus graves, et l'on peut en induire qu'il fut un des premiers relevés. Dans ses éditions antérieures, Mariana affirmait de la façon la plus formelle que Blanche de Castille, mère de saint Louis, était plus âgée que sa sœur, Bérengère. Dans celle de 1608, tout en reproduisant la même assertion, il y apporte un correctif qui équivaut à une rétractation. Ce n'est du reste qu'au prix d'une contradiction flagrante. En effet, après avoir avancé que Blanche était l'aînée des deux sœurs, et que c'est elle qui aurait hérité de leur frère Henri I<sup>er</sup> « si le droit de succession au trône était régi par les lois et les ouvrages des juristes et non par la volonté du peuple, la force, l'activité et le bonheur des prétendants »; après avoir expliqué comment on passa outre aux droits de Blanche, afin d'éviter dans l'avenir une réunion de la Cas-

1. XXII, 2 : « Auxit vulgi opinio-nem, quod haud satis honeste pudici-tiam habuisse, frequenti rumore iacta-batur » (éd. 1605).

2. Préf. de l'éd. de 1733.

«... comunmente se dezia dellas que no biñian muy honestamente » (éd. 1608; 1623 est conforme; 1601 a della et biñia).

telle à la France et le gouvernement des étrangers, il concluait, dans son texte latin de 1592-1595 et de 1605, en disant que l'affirmation de Rodrigue de Tolède, qui fait de Bérengère l'aînée, était plutôt fondée sur la politique que sur la vérité, et, dans son espagnol de 1601, en déclarant simplement que l'on ne tient pas pour vraie cette affirmation. En 1608, il conclut au contraire, d'une façon bien inattendue, qu'il la tient pour plus vraisemblable, bien que d'autres auteurs (celui de la *Valeriana* et Garibay, cités en marge) soient d'un autre avis<sup>1</sup>.

Ni Mantuano, qui, dans ses *Advertencias*, citant le texte latin de Mariana, y oppose l'autorité de Luc de Tuy, de Rodrigue, etc., sans paraître savoir que le texte de 1608 lui donnait raison; ni Tamayo, qui, lui, allègue triomphalement ce même texte de 1608; ni Mayans, ni Vicente Noguera, ne paraissent frappés de cette contradiction. Les trois derniers y voient, en bons Espagnols, une heureuse correction dont ils se félicitent pleinement. Nous qui n'avons pas les mêmes

1. Édition 1592-95, XII, 7 (p. 579) : « Blancam ætatis prerogativa subleuabat, vt fraterni imperii heres esset, legesque Hispaniæ : si iura regnandi leguleiorum modo tabulis cõtinerentur, & non polius studiis populi, & Principum dexteritate, virtute, festinatione, felicitate. quod in presenti accidit. Nam maturatis comitiis Blanca prætermissa, procerum & populi consensu Berengariæ regnum delatum est. externum imperium exhorrebant : & nouorum motuum materiem, si Gallia Hispaniæ cõmissa esset, subtrahendam iudicabant. paulò illa ante regnum delatum... — (P. 580)... Vallisoletum Reges abierunt, municipium in Vaccaeis amplum & validum, in eo ex vniuersa ditone cõuentus generalis agitati sunt : omniumq; ordinum consensu & sententia pronunciatum, Berongariam regni Castellæ a morte fratris iustissimam hæredem esse : quod patre superstite semel & iterum fuerat declaratum, vt Rodericus Præsul est auctor, nam quod addit inter sorores primogenitam fuisse, magis ex partium studio, quàm ex fide positum arbitramur, tametsi Roderici opinioni plures alii suffragantur. » 1605 est conforme.

Édit. 1601, t. I, p. 771 : « Doña Blanca se auentajaua en la edad, ca era mayor que su hermana : y parecia justo sucediese en el reyno de su hermano difunto. Si el derecho de reynar se gouernara por las leyes y por los libros de Iuristas, y no mas ayna por la voluntad del pueblo, por las fuerças, diligencia, y felicidad de los pretensores, como sucedio en este caso. Iuntaronse muchos donde la reyna estaua, con toda breuedad, para consultar este punto. Salio por resolucion, de comun acuerdo, sin hacer mencion de doña Blanca, que el reyno y la corona se diessen a su hermana doña Berenguela. Aborrecian, como es ordinario, el gouerno de estrangeros, y recelauanse, que si Castilla se juntaua con Francia, podrian dello resultar alteraciones y daños... Los reyes passaron a Valladolid, pueblo grande, y abundante, en tierra de Campos \*. Iuntaronse en aquella villa (p. 773) cortes generales del reyno : en las quales<sup>b</sup> por voto de todos los que en ellas se hallaron, se decreto que la reyna doña Berenguela, era la legitima heredera de los reynos de su hermano, segun que por dos vezes estaua<sup>c</sup> ya determinado en vida del rey su padre. Assi lo refiere el arçobispo don Rodrigo : *verdad es que no se tiene por verdad lo que<sup>d</sup> añade luego, que era la mayor de sus hermanas<sup>e</sup>, si bien algunos otros autores son deste mismo<sup>f</sup> parecer... »*

otro. 1608, en regard de la dernière phrase et en marge : « Lib. 9, c. 5 (pour Rodrigue). Garibay lib. 12 ca. 14 » (1617-23 ajoutent : *La Valeriana, l. 4, tit 5, c. 5.*) 1623 écrit *sucediesse, sucedio, recelauanse.*

a) A la place de ce qui est en italique : *en Castilla* (1608-17-23).

b) A la place de ce qui est en italique : *en que* (1608-17-23).

c) 1617-23 : a *lo tenian* au lieu de *estaua*.

d) Ce qui est en italique est supprimé en 1608-17-23.

e) 1608-17-23 ajoutent : *que lo tengo por mas verisimil, y.*

f) Au lieu de *deste mismo*, 1608-17-23 : *de*

raisons de nous féliciter, nous trouvons là plutôt de quoi nous inquiéter.

Il ne peut être question d'une faute d'impression (*mas* pour *menos verisimil*), puisque les auteurs cités en marge comme ayant une opinion contraire à celle de Rodrigue, contraire aussi à celle que Mariana adopte en fin de compte, sont bien en effet favorables à Blanche.

Ce qui prouve la manière hâtive et inconsidérée dont la retouche a été faite, c'est en premier lieu que dans ce même texte de 1608, quelques pages plus haut, dans un passage où il y a plusieurs corrections (*que* pour *el qual*, trois fois, *juntamente* supprimé), on lit que Doña Blanca « como fue la mayor, asi bien fue la mas dichosa »<sup>1</sup>; c'est en second lieu, que la table, qui du reste reproduit page à page et ligne à ligne celle de 1601 (sauf en ce qui concerne les chiffres qui renvoient au texte), nous présente, ainsi que cette dernière, Bérengère comme la cadette, et Blanche comme l'aînée<sup>2</sup>.

Qu'on se rappelle maintenant l'exigence méticuleuse que Mariana

1. Edit. 1592 (1605 est absolument identique), XI, 17 « ... Alfonsus Castellæ Rex prole, quàm cæteri multo felicior fuit, ex vnis nuptiis undecim filiis procreatis. In eo numero Blanca ut reliquos ætate superauit, sic etiam felicior extitit, Ludouico Regi Gallie eius nominis octauo, viro suo enixa felici partu Ludouicum eum, cui spectata vitæ probitas, & multis testimoniis comprobata pietas, Sancti cognomen peperit. Blancam sequebantur Berengaria, Sanctius, Yrraca, Ferdinandus, quem anno millesimo centesimo octogesimo nono, ad tertium Kalend. Decembris, Mercurii die, natum constat. consecuta sunt Malfada, Constantia: atque his proximè duæ aliæ sorores, quarum nomina ignorantur. præterea Eleonora, & postremo partu Henricus, mira rerum varietate patris successor. »

a) 1604 : *loqual*.

b) 1604 n'a pas *juntamente*.

c) 1617-23 ont à la place des mots en italique : *entre los demas Doña Blanca fue la mas dichosa*.

d) 1604 : *qual*.

e) 1617-23 : *nombre*.

f) Le texte en 1617 et 1623 est ici resté tel quel.

Edit. 1608 : « En que<sup>a</sup> don Alonso Rey de Castilla, fue muy mas medido, y juntamente<sup>b</sup> dichoso en succession, porque de vn solo malrimonio tuvo onze hijos, entre los quales, doña Blanca<sup>c</sup>, como fue la mayor, asi bien fue la mas dichosa, porque casada con Luys, rey de Francia, octauo deste nombre, con dichoso parto dio al mundo vn hijo de el mismo nombre de su padre el que<sup>a</sup> por la conocida bondad de su vida, y por su piedad muy señalada, alcançó renombre<sup>e</sup> de Santo, y se llamó san Luys. Despues de doña Blanca, se siguieron doña Berengueta, don Sancho, doña Urraca, y don Fernando<sup>f</sup>, que<sup>a</sup> consta auer nacido el año mil y ciento y ochenta y nueue, a veynte y nueue de Nouiembre, dia miercoles. Despues del se siguieron doña Malfada, y doña Costança, y luego adelante dos o tres hermanas, cuyos nombres no se saben. Demas destes, doña Leonor, y el menor de todos don Enrique; que con maravillosa variedad de las cosas, vino a succeder en el reyno a su padre... »

g) 1604 : *del qual*.

2. *Tabla general* de l'édition 1608 : « Berengueta muger del empe. dō Alfonso a 498. 2. a. la madre de don Fernando el Santo, menor q̄ doña Blanca. a. 588. 3o. a... D. Blanca caso en Francia. a. 558. 7. b. mayor que doña Berengueta. a. 588. 3o. a. » La table de 1617 est identique, mais sans abréviations et sans les lettres a., b., qui suivent les chiffres.

*Tabla general* de 1623 : « Berengueta muger del Emperador don Alfonso, a. 489. 2. la madre de don Fernando el Santo, menor que doña Blanca, a. 58o; 2... »

Doña Blanca caso en Francia, a. 55o. 2. no mayor que doña Berengueta, a. 581. 2. »

montrait en matière d'impression, quand il s'agissait, une dizaine d'années auparavant, de l'édition d'Isidore de Séville. Ne disait-il pas en 1605 : « En libro que se imprime qualquier descuydo es culpable » ? On aura de la peine à admettre que le même auteur ait été si négligent dans la surveillance de ses propres œuvres. Le fait est qu'il avait pris ses précautions pour avoir une impression soignée et conforme à l'original. Deux documents nous apprennent dans quelles conditions fut publiée la seconde édition de l'*Historia General*. Mariana avait chargé un de ses confrères, un de ces coadjuteurs qui s'occupaient des affaires de la Compagnie, de le représenter vis-à-vis des imprimeurs, et cela, à partir du 15 mai 1607, date du premier document<sup>2</sup>, qui confère ces pouvoirs à l'*hermano* Cristóbal López<sup>3</sup>. Il y est question plus spécialement de Luís Sánchez, l'imprimeur madrilègne à qui est due l'édition de 1608; et c'est particulièrement en vue de cette édition que Mariana prenait ici ses mesures, puisque le trente du même mois, ledit *hermano* et ledit imprimeur signaient le traité qui la concerne, et qui est notre second document<sup>4</sup>; mais Mariana donnait

1. Dans la lettre au curé de Bayona.

2. « Sepan quantos esta carta de poder vieren como yo el padre Juan de Mariana de la casa profesa de la Compañia de Jesus desta ciudad de Toledo otorgo y conozco que doy y otorgo todo mi poder cumplido bastante el que de derecho se requiere al hermano Xpóval Lopez de la Compañia de Jesus residente en corte de su magestad especialmente para que en mi nombre y como yo mesmo representando mi propia persona... se pueda convenir y concertar con Luys Sanchez impressor de libros o con otro qualquier impressor en razon de qualesquier impresion que en mi nombre les encargue de las obras que yo he compuesto para que las impriman por el precio i de la forma que quisiere e obligarme a la paga de lo que montare la dicha impresion, que fue fecha y olorgada en la ciudad de Toledo a quince dias del mes de Mayo de mil y seis cientos y siete años. » (Archivo de protocolos de Toledo. Blas Hurtado, 1607.)

C'est à M. Cristóbal Pérez Pastor que je dois la communication de ce document et de celui qui suit.

3. Sur la qualité et le rôle de ces *hermanos*, voir Rib., *Vida del P. Ign.*, III, 21, et le *Discurso de las enferm.* (c. VII-IX, *De los Coadjutores temporales, De las haciendas temporales, De las grangerias*).

4. « En la villa de Madrid a treynta dias del mes de mayo de mil y seis cientos y siete años ante mi el escribano y testigos parecio presente de la una parte el hermano Cristobal Lopez de la Compañia de Jesus en nombre del padre Juan de Mariana de la dicha Compañia y por virtud de su poder que para lo aqui contenido y otros mas otorgó en la ciudad de Toledo ante Blas Hurtado... »

(Ici le texte du *poder* qui précède.)

Y en virtud del dicho poder suso incorporado y dél mando el dicho hermano Cristobal Lopez en el dicho nombre de la una parte y de la otra Luis Sanchez, impressor de libros y Ana de Carassa, su muger..., dixerón que estan convenidos y concertados acerca de la impresion que por una vez el dicho Luis Sanchez ha de hacer en esta villa del libro e ystoria de España que el dicho padre Juan de Mariana liene hecho en romance en la forma siguiente. Que el dicho hermano Cristobal Lopez en nombre del dicho padre Mariana se obliga le entregar al dicho Luis Sanchez impressor el libro original corregido para que por el se imprima sin mudar cosa alguna ni en las cosas ni en la ortografia porque quieren se guarde la que esta en la primera impresion que es la antigua.

Que para el dicho efeto el dicho padre Mariana ayudará para el gasto de la dicha impresion y dará al dicho Luys Sanchez quatro cientos y ochenta y dos rezmas de

ses pouvoirs d'une façon générale vis-à-vis de tout autre éditeur et pour toutes les œuvres qu'il avait composées.

Le traité passé entre Luis Sánchez et le représentant de Mariana porte, en ce qui touche l'impression même, que Cristóbal López, au nom du P. Mariana, s'engage à remettre à Sánchez « el libro original corregido », c'est-à-dire évidemment un exemplaire de l'édition de 1601 corrigé; que l'impression se fera sans aucun changement dans le texte (mais naturellement en tenant compte des corrections, cela va sans dire), ni dans l'orthographe, que l'on veut conserver, et « qui est l'ancienne ». Par orthographe, il faut entendre sans doute non seulement la manière d'écrire les mots, mais l'emploi des mots et des formes, et il s'agit en somme de défendre les archaïsmes qu'affecte l'auteur, contre le savoir grammatical des protes. Chaque semaine, Sánchez enverra une feuille de tout ce qui s'imprimera pour servir de « rexistro » : c'est-à-dire qu'il fera parvenir, non pas des épreuves, mais un exemplaire de chaque feuille au fur et à mesure du tirage. L'impression doit être « muy correta », et si une feuille ne l'est point, elle sera refaite « a voluntad y parescer del dicho padre (Mariana) ». Toutes les précautions étaient donc prises et toutes les garanties assurées pour mettre l'auteur à même de surveiller le travail, autre-

papel de corazon y catorze rezmas de papel de pesso, todo en valor de quinientos ducados, los quales el dicho Luys Sanchez ha de pagar al dicho padre Mariana en la forma que irá declarada.

Que para la seguridad que el dicho papel de corazon es conforme a la muestra con los demas requisitos necesarios el dicho padre Mariana entregará al dicho Luys Sanchez la cedula que tiene del corredor que lo vendió el dicho papel para que con ella pueda hacer se cumpla que todo sea conforme a la muestra sin que el dicho padre Mariana ha de quedar obligado a mas de entregar la dicha cedula para que con ella haga la dicha diligencia.

Que el dicho padre Mariana le haya de prestar y que prestará al dicho Luys Sanchez otros quinientos ducados en moneda en esta manera : luego le dará cient ducados y cada vez que tuviere impressos cient pliegos del dicho libro le irá dando y dará otros cient ducados hasta que sean cumplidos enteramente los dichos quinientos ducados en dinero y con ellos el dicho Luys Sanchez haya de acabar y fencer el dicho libro enteramente sin que haya de pedir ni pida mas al dicho padre Mariana para la dicha impresion.

El dicho Luys Sanchez y la dicha su muger debajo de la dicha mancomunidad acetaron lo susodicho y por lo que a ellos toca se obligaron de dar y que daran impresso el dicho libro dentro de un año primero siguiente que ha de correr y contarse desde primero de Julio primero que verná deste presente año de seis cientos y siete siendo la impresion muy correta, y si algun pliego no saliere tal le reharán a su costa y esto a voluntad y parescer del dicho padre y que la impresion del dicho libro será en letra llamada de atanassio nueva y en columna y con buenas marjenes de una parte y de otra.

Item que nos los dichos Luys Sanchez y Ana de Carassa su muger nos obligamos de dar y pagar y que daremos y pagaremos al dicho padre Mariana o a quien su poder hubiere los dichos mil ducados que el dicho padre Mariana nos presta en el dicho papel y quinientos en dinero dentro de tres años que han de empezar a correr y contarse el primero desde que la impresion se acabare que será para primero de Julio del año de mil y seis cientos y ocho y así sucesivamente cada un año su terzia parte hasta que sean cumplidos los dichos tres años, con que hayamos de pagallo cada un año por los tercios del, de quatro en quatro meses, y si para cada una de las

ment, il est vrai, qu'elles ne le sont généralement aujourd'hui. L'*hermano* ne paraît avoir été interposé que pour faciliter les pourparlers avec l'imprimeur madrilègne et défendre les intérêts pécuniaires de son confrère profès.

Faut-il croire que, malgré tout, la lutte était difficile pour défendre contre les imprimeurs espagnols la correction et l'intégrité des ouvrages qu'on leur confiait, et que Luís Sánchez, en 1608, ne donna pas plus de satisfaction que les autres ? L'année suivante, Mariana, répondant à l'évêque des Canaries, qui l'interrogeait dans sa cellule du couvent de S. Francisco, déclarait que, s'il avait fait imprimer ses Sept Traités à Cologne, c'était parce qu'il était fatigué des ennuis qu'il avait eus avec les imprimeurs espagnols. En dépit des stipulations sévères du traité conclu, l'*Historia general de España* sortie de chez Luís Sánchez n'aurait donc pas été beaucoup mieux soignée que le *Don Quixote* sorti trois ans plus tôt de chez Juan de la Cuesta, et sur lequel l'auteur avait perdu ses droits de surveillance par suite de la vente du manuscrit au libraire Francisco de Robles<sup>1</sup>.

Pourtant, il est possible que Mariana ait voulu effectivement corriger

dichas pagas no lo dieremos y pagaremos, pueda el dicho padre Mariana o quien su poder hubiere ynvíar una persona a la cobranza de cada una de las pagas do quiera que nos o nuestros bienes residieremos a la cobranza a la qual nos obligamos de pagar quinientos maravedis en cada un día de los que se ocupare en la cobranza contando a razon de a ocho leguas por día y la liquidacion de los días diferimos en el juramento de la tal persona sin otra probanza ni diligencia alguna, por los quales salarios hemos de poder ser executados como por el principal.

Item que sea obligado yo el dicho Luys Sanchez, como desde luego me obligo, de dar al dicho padre Mariana ochenta juegos de la ysloria a mi propia costa y los seis de ellos del papel de peso que el dicho padre me da y todas las tablas y principios de todos los dichos ochenta libros han de ser del dicho papel de peso los principios del un tomo y del otro y la tabla haré acomodar a los numeros de la nueva impresion de suerte que el dicho padre Mariana quede descuidado de todo lo susodicho.

Item que haya de ser obligado yo el dicho Luys Sanchez que luego como acabare de imprimir los primeros cient pliegos los ynvíaré todos los quadernos de los dichos ochenta juegos alzados y concertados, y lo mismo iré haziendo adelante en cada cient pliegos, y demas de lo susodicho cada semana he de ynvíar un pliego de todo lo que se imprimiere para que sirva de rexistro.

Item así mismo yo el dicho Luys Sanchez e yo la dicha Ana de Carassa, su muger, debajo de la dicha mancomunidad nos obligamos al dicho padre Juan de Mariana de lo pagar todo el porte del papel y todos los otros gastos que se ofrecieren en razon de lo susodicho sin que el dicho padre Juan de Mariana tenga obligacion a hacer ni cumplir de su parte mas de lo que está dicho y declarado.

Y si para la paga de los dichos mil ducados y cada una cosa y parte de lo referido fuere necesario ynvíar una persona a la cobranza, lo puedan hacer a la qual nos obligamos de pagar el dicho salario de quinientos maravedis cada día de los que se ocupare,.... siendo testigos Valentin de Herrera y Francisco Fernandez y Fernando Arroyo, estantes en esta villa y los dichos hermano Christobal Lopez y Luys Sanchez lo firmaron y por la dicha Ana de Carassa un testigo, que dixo no saber, a todos los quales doy fee que conozco. = Luys Sanchez. — X<sup>ual</sup> Lopez. — Testigo : Valentin de Herrera. — Ante mi Jhoan de Obregon. » (Protocolo de Juan de Obregon, 1607, tomo I., fol. 419 et ss.)

1. Voir la préface de MM. Fitzmaurice-Kelly et Ormsby à leur édition du *Don Quixote*.

sa première affirmation. Or, d'après le calcul que nous avons fait, l'imprimeur ne devait pas être bien loin du livre XII, il était peut-être sur le point de tirer la feuille qui contenait le passage relatif à Blanche et Bérengère, quand Mariana, faisant droit à l'observation de Mantuano, supposons-nous, s'avisait de mander une modification. Celle-ci ne pouvait porter que sur quelques mots, sous peine de bouleverser la composition. Il aurait donc simplement supprimé « *verdad es que no se tiene por verdad lo que* », ajouté « *que lo tengo por mas verisimil* », et remplacé « *deste mismo* » par « *de otro* ». Quant à la table, c'était l'imprimeur qui, en vue du traité, était chargé de la dresser conformément à celle de 1601, en changeant les chiffres. Mariana put oublier de lui rappeler le changement à faire au sujet de ce passage, et l'imprimeur n'aura pas songé à la faire concorder avec le texte. Il reste seulement à expliquer comment la correction n'a pas été plus complète dans les éditions suivantes : la chose n'est en effet explicable que si l'on admet, comme nous essaierons de le prouver, que ces éditions ont été faites sans que Mariana s'en soit occupé personnellement et d'une façon sérieuse ; mais cette conclusion s'imposera quelle que soit l'hypothèse admise ici.

Il est bien possible aussi que Mariana se soit un peu trop reposé sur le coadjuteur. Celui-ci n'a-t-il pu prendre sur lui d'apporter quelques corrections qui lui paraissaient s'imposer ? Or la thèse de son confrère touchant les droits de Doña Blanca avait déjà pu être attaquée par Mantuano ou émouvoir quelque autre érudit patriote : et l'*hermano*, ou même l'imprimeur, put trouver indispensable de la transformer en la thèse contraire, ce qui fut opéré tant bien que mal. Mantuano savait que Mariana préparait une réimpression de son Histoire, et, dit-il, c'est pour cela qu'il lui avait adressé une première série de remarques<sup>1</sup>. Il n'ignorait sans doute pas où se faisait cette nouvelle édition, et il avait bien pu y faire parvenir ses *desiderata*.

Enfin, il est encore possible que la correction ait été imposée. Dans ce cas, on comprendrait que Mariana n'ait pas cherché à la faire plus complète et plus nette.

Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses pour expliquer l'incohérence des passages qui nous occupent. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que pour une raison ou pour une autre, l'auteur s'est trouvé en défaut, et que l'édition de 1608 ne mérite pas tout à fait la faveur dont elle jouit.

Mayans est le premier qui ait indiqué l'édition de 1608 comme offrant, de toutes les éditions de Mariana, le meilleur texte. Ce qui a déterminé chez lui cette préférence, par rapport aux éditions latines et à l'édition espagnole de 1601, c'est ce que dit Mariana dans sa

1. Dans les préfaces de ses *Advertencias* et de ses *Animaduersiones* (V. plus loin, p. 191 et 197).

préface de 1608 : « En la traduccion no procedi como interprete, sino como autor, *hasta trocar algun apellido, y tal vez mudar opinion : que se tendra por la nuestra la que en esta impression se hallare*<sup>1</sup>. » L'auteur ne pouvait parler plus clairement. Nous n'en avons pas moins le droit, si nous la trouvons fautive, surtout si nous y rencontrons des absurdités, d'en préférer une autre. La même phrase se retrouve dans les éditions de 1617 et de 1623, ce qui n'a pas empêché Mayans, et après lui Noguera, de les considérer comme interpolées. Néanmoins, le texte de 1608 renferme trop d'additions et de corrections, par rapport tant au texte de 1605 qu'au texte de 1601, pour que nous puisions le rejeter<sup>2</sup>. Il n'est pas possible d'admettre qu'il n'ait pas été préparé par Mariana. Nous en avons la preuve dans l'acte passé entre le libraire et l'*hermano*. Tout ce qu'on peut dire, c'est que toute l'attention désirable n'a pas été apportée à la correction des épreuves, que Mariana n'a pas dû s'en charger exclusivement, et qu'il y a laissé un passage grandement suspect.

Quant aux raisons qui ont fait préférer à Mayans le texte de 1608 à ceux de 1617 et de 1623, elles ont consisté, en principe, tout simplement dans la croyance que l'édition de 1608 a servi de modèle, d'archétype, selon son expression, aux éditions postérieures<sup>3</sup>. Il n'indique pas, en effet, d'autre raison dans sa préface à l'édition latine de 1733. Il ne savait pas alors, sans doute, que le texte de 1617, et plus encore celui de 1623, diffère de celui de 1608. En tout cas, pour la bonne règle, il aurait dû conseiller, de préférence, la dernière édition parue du vivant de l'auteur. Au surplus, il s'est peut-être imaginé qu'en disant dans sa préface de 1608 « se tendra por la nuestra la

1. Ce qui est en italique n'est pas dans l'édition de 1601.

2. Cf. l'appendice VII, et plus loin, p. 211. Dans sa *Pref. aux Advert.* de Mondéjar, Mayans en signale une qui est typique, mais sans se douter que le texte de 1601 est équivalent au latin de 1592-1605.

VI, 1 : « ... a Gregorio Magno Romano pontifice, qui Pelagio II defuncto substitutus ad tertium Nonas septembris, salutis anno quingentesimo nonagesimo primo (errant qui priorem annum ponunt) nostra sacra cœpit gubernare. » (éd. 1592-1605).

« ... el qual por muerte de Pelagio segundo, succediera en aquella dignidad, a tres de setiembre, año del Señor de quinientos i nouenta < y vno (yerran los que ponen el año antes deste) > *al fin de la Indiccion octaua como del Registro de sus Epistolas se saca. En la Historia latina pusimos un año mas.* » (Texte de 1601. Les mots entre < > ont été supprimés, et les mots en italiques, ajoutés en 1608.)

3. « Quapropter prudentes cautique viri, qui Joannis Marianae Historiam latine scriptam allegare volent, non antea id debebunt facere, quam prius inspexerint, num in Historia Generali Hispaniae edita anno 1608, quam ut Archetypum posteriores sequuntur sunt, docuerit aliud. » (Préface de l'éd. latine de 1733.) Il ne craint pas de se répéter, car il a dit exactement la même chose un peu plus haut : « Quapropter quicumque voluerit allegare testimonium aliquod ex Historia latina Joannis Marianae, prae oculis semper habere debet illa eiusdem verba, eam ipsius habendam sententiam, quae in editione Hispana (anni 1608) inuenietur. » C'est ici qu'il relève les deux prétendues corrections dont il est parlé plus haut, p. 155, n. 1.

(opinion) que en esta impression se hallare », Mariana s'interdisait à l'avenir toute retouche.

Plus tard, Mayans se rendit compte ou, plus exactement, fut averti de certaines différences qu'il y avait entre l'édition de 1608 et les suivantes<sup>1</sup>. Mais il comprit mal l'indication que lui fournissait, dit-il, « un érudit ami ». Car, si les additions tirées des Fausses Chroniques se trouvent bien aux endroits indiqués par lui (d'après cet ami<sup>2</sup>) dans l'édition de 1623, elles ne se trouvent pas dans celle de 1617. C'est pourtant ce que s'est imaginé Mayans<sup>3</sup>. Il n'avait pu vérifier, sans doute, faute d'un exemplaire de 1617 : il dit, en effet, lui-même, on se le rappelle, qu'il voudrait avoir pour en faire un « diligente cotejo » les deux premières éditions latines et les quatre espagnoles; il avait probablement celles de 1601 et de 1608, mais non celle de 1617, sur laquelle il donne un renseignement invraisemblable<sup>4</sup>. Il n'est pas étonnant, après cela, que cet érudit conclue, en 1745 comme en 1733, en recommandant le texte de 1608 sans avoir égard à celui de 1617.

C'est le texte de 1608 que Benito Monfort, dans son *Plan* de l'édition de Valence (1783-96), promettait de donner. Or, comme une note du prologue de cette édition le confesse ingénument, il se trouva que feu D. Domingo Morico, qui avait assumé le soin du commentaire, et qui, sans doute, avait indiqué à Monfort le texte de 1608 comme étant celui qu'il fallait reproduire, n'avait pas eu d'autres raisons pour cela que ce qu'avait dit Mayans; puis, peu conséquent avec lui-même, pour la rédaction de ses notes, l'édition de la Bibliothèque royale ayant paru (1780), il en avait suivi le texte, qui n'était autre que celui de 1623.

D. Vicente Noguera Ramón et son fils, D. Vicente Joaquín, ayant recueilli la succession de cet éditeur quelque peu fantaisiste, n'en choisirent pas moins le texte de 1608. Étant donnée l'entière bonne foi avec laquelle ils avouent le fait de Morico, on ne peut croire que, s'ils adoptèrent ce texte, ce fut parce que le *Plan* l'avait promis, ni parce qu'en somme la raison d'être de l'édition préparée par Monfort était de donner ce texte de préférence à celui de 1623, suivi par les éditeurs de Madrid. Et nous verrons en effet que si les motifs qu'ils allèguent pour rejeter le texte de 1617 sont insuffisants, ceux qu'ils font valoir contre le texte de 1623 ne sont assurément pas négligeables.

1. *Prefacion aux Advertencias de Mondéjar.*

2. L. IV, c. 5, 13, 17; l. V, c. 14; l. VI, c. 10. Il y en a d'autres encore : cf. le ch. IV, § III.

3. « ... estas citas se hallan y empezaron a verse en el Tomo Primero de la tercera impression, hecha en Madrid en ausencia, i estando su Autor cerca de morir. »

4. Cf. l'appendice IX sur l'édition de 1617-1616.

## CHAPITRE III

---

- I. Le dominicain Urreta.
- II. Les *Advertencias* et les *Animadversiones* de Pedro Mantuano.
- III. L'*Historia... defendida* de Tomás Tamayo de Vargas.
- IV. Mauvaise foi de Mantuano.
- V. Autres apologies de Mariana.
- VI. L'édition de 1617-1616.

### I

En 1610, paraissait à Valence une *Historia ecclesiastica politica natural y moral de los grandes y remotos Reynos de la Etiopia*, etc.<sup>1</sup>. L'auteur, un dominicain, Fray Luis de Urreta, avait trouvé le moyen, à propos des missions éthiopiennes, d'attaquer Mariana, qui, certes, ne pouvait guère s'attendre à se voir combattre dans un pareil livre. Il lui reprochait de n'avoir cherché qu'à faire parade de son latin; d'avoir écrit beaucoup de choses fausses, parlé avec peu de révérence du martyr de saint Herménégild, un saint canonisé, raconté ce qui lui passait par l'esprit touchant la bataille de las Navas, et nié l'apparition de saint Georges aux Aragonais dans les batailles, etc.<sup>2</sup>. D'autre part, dans sa préface, faisant évidemment allusion à Mariana, il déclarait ne pas vouloir étaler la liste de ses autorités, que c'était là une vaine ostentation, peu habile et sans utilité<sup>3</sup>. Au fond, ce que voulait Urreta,

1. N° 3416 de Salvá. Cf. Tamayo de Vargas, *Raçon*, XLVI-LV.

2. P. 613, où il parle de « lo que escriuio en sus historias Indicas el padre Pedro Maffeo, a quien sigue Ribadeneira », Urreta ajoute en marge : « Fundose Maffeo en relaciones, y procuró poco aueriguar verdades, porque solo tenia la mira en que el mundo supiesse que era elegante en Latin. La misma censura se ha de dar a Mariana en las historias de España, pues solo procuró hazer alarde del Latin, escriuiendo muchas cosas falsas, y contra toda verdad : como podra ver el que le leyere. Y aun habla con poca reuerencia del glorioso martyr san Ermenegildo, siendo santo canonisado. De la batalla de las Nauas dize lo que le da gusto, y niega que S. Jorge no aparecio en las batallas de Aragon, y otras muchas faltas. »

3. « No hago aranzel y catalogo de los autores que se citan, porque me parece curiosidad (quando lo sea) de poca habilidad, y de ningun prouecho; antes es vna vana ostentacion, y ambicioso aparato, basta que se citan en las margenes... Va esta obra en la pobreza y cortedad de mi lenguaje, porque escriuiendo para todos, no era bien que escriuiera en Latin, que no todos le entienden, y pareciera querer enseñar a doctos, y no es razon que llegue tal disparate al pensamiento. » (*Prologo.*)

c'était rabaisser le mérite d'un jésuite. Notons seulement la coïncidence de cette attaque avec l'emprisonnement de Mariana. Les privilèges, censure et permissions des supérieurs et de l'évêque pour cette Histoire d'Éthiopie sont datés de novembre 1609; la *licencia* du provincial l'est du 30 septembre de la même année : à cette dernière date Mariana était en prison depuis quelques semaines. Le passage où il est pris à partie nommément étant glissé dans une note, il est probable que la note elle-même aura été glissée dans l'ouvrage quand on le savait hors d'état de se défendre. Cela donne une belle idée du courage de ce moine.

## II

Mariana n'en avait pas fini avec Mantuano. Nous pouvons supposer qu'il avait eu la sagesse de ne pas répondre à la réplique que lui avait valu sa première réponse. Mais Mantuano avait trouvé sa voie : la critique de l'histoire d'Espagne de Mariana. Il donna l'exemple aux Mantuanos de la postérité. Il prouva que rien ne vaut comme de s'acharner après un homme considérable et que, pour un sujet médiocre, c'est un bon moyen de survivre. Il continua.

En 1610, si nous nous en rapportons à Tamayo, Mayans et Noguera, en 1611 seulement suivant Agustín de Sales, auteur de la censure qui est en tête des *Advertencias* de Mondéjar éditées par Mayans, Mantuano publia à nouveau ses *Advertencias*, considérablement augmentées. Mayans dit que le lieu d'impression marqué était Valladolid; mais, probablement sur la foi de Tamayo, et comme Sales et Noguera, il admet que l'ouvrage fut imprimé à Milan<sup>1</sup>. Noguera ne paraît pas du reste avoir eu entre les mains cette édition. Quant à Sales, il n'insiste pas autrement. C'est pourtant lui qui a raison. Les exemplaires de l'édition signalée par lui ne sont pas rares. Mayans a-t-il été mal renseigné touchant la date et le lieu marqués? ou bien a-t-il vu un exemplaire de Valladolid 1610, qu'il aura cru, à cause de ce que dit Tamayo, imprimé en réalité à Milan? Tamayo aurait donc confondu deux éditions, et aurait retenu de l'une la date, de l'autre le lieu d'impression? Rien ne prouve, au surplus, qu'il ait connu par lui-même d'autre édition que celle de 1613; le contraire est plutôt probable, puisque, comme on va le voir, celle de Milan ne put pénétrer en Espagne. Et comme c'est à lui que paraissent empruntés les détails que nous fournissons, sur les avatars des *Advertencias*, Mayans, Sales et Noguera, il est prudent de n'accepter les indications de ces

1. Cf. la préface de Charenton, p. xix-xx.

2. « Alargó sus *Advertencias*, i las imprimió en Milan año 1610 aunque la impresión suena en Valladolid. » (P. 11 de la *Prefacion* aux *Advertencias* de Mondéjar.)

derniers que sous bénéfice d'inventaire. Nous nous en tenons donc à l'édition de Milan 1611. C'était une des misères qui attendaient Mariana à sa sortie de prison. A Morlanes, qui probablement lui avait dit son indignation, il avoue implicitement, dans sa lettre du 7 février 1612<sup>2</sup>, le dépit, ou peut-être plutôt le dégoût que lui causent ces attaques. Il en connaissait l'origine et l'inspiration : il savait que l'amour de la vérité n'avait pas seul fait prendre la plume au secrétaire, à « esc hombrecico », comme il l'appelle.

Peu modeste, et, du reste, sentant la lutte facile, l'« hombrecico » prévoyait déjà une nouvelle édition : il l'annonce au verso du titre.

1. « ADVERTENCIAS | A LA HISTORIA | de IVAN DE MARIANA | DE LA COMPAÑIA DE IESVS, | Impressa en Toledo en latin año 1692. y en | Romance el de 1601. | EN QUE SE ENMIENDA GRAN PARTE | de la Historia de España. | Por Pedro Mantuano, Secretario del Condestable de | Castilla y Leon, &c | CON PRIVILEGIO | (vignette) | EN MILAN, por Hieronimo Bordon, el año de MDCXI. | Con licencia de los Superiores. » In-4°.

Au verso « APPROBATIO. Imprimatur, Fr. Aloysius Bariola Augustinianus Consultor Sancti Officii, pro Reuerendiss. Inquisitor. Aloysius Bossius. Can. Ord. Theol. pro Illustrissimo Card. Archiepiscopo. Vidit Saccus pro Excellentiss. Senator. — Este libro esta lleno de erratas, por no entender la lengua el impressor, en la secunda impression se procurará la enmienda de todas. »

Au folio suivant : « Ivan Fernandez de Velasco, Contestabile di Castiglia &c ... In virtù della presente concediamo ampla licenza, e priuilegio à Gieronimo Bordon mi Bibliopola. — Dat. in Milano à 3o marzo 1611... »

Au folio suivant : « A Juan Fernandez de Velasco Condesable de Castilla y de Leon... Presidente de Italia... Governador del estado de Milan & c. Pedro Mantuano su Secretario. Adverti dias hà al Padre Iuan de Mariana algunos errores de su Historia para que en la misma impression, que trataua de hazer pudiese corregillos : mas hauendose hallado despues muchos, y muy notables, que entonces (porque las advertencias llegassen à su noticia antes que esta estampasse) no luue lugar de ajustar ; me mandò Vuestra Excell. que las sacasse à luz, juntamente con las primeras. Hè lo obedecido : y aunque es trabajo començado, y acabado en los veynte y seys años de mi edad, no quiero que me valga esto por excusa, si la verdad estuviere en algo por la parte contraria. »

La table des matières commence au verso et comprend six autres pages préliminaires. On y trouve trois titres qui ne sont pas dans celle de 1613 : *Caua como fue la destruccion de Hespaña* 98. 102... *Contradizion muy euidente del Mariana* 201 y otra 203 y otras 213... *Puerta de la Caua en Malega porque se llama* 103. Le premier et le troisième correspondent à une *advertencia* qui a été supprimée dans l'éd. de 1613, mais celle à laquelle renvoie la deuxième y a été conservée (p. 302-3). Le texte des *advertencias* va de la p. 1 à la p. 216. Leurs débuts respectifs ne sont pas toujours pareils dans les deux éditions. Dans celle de 1611, presque toutes commencent par : « Probarè como... » (la première, par exemple), formule qui a disparu en 1613. L'*advertencia* qui concerne Bernardo del Carpio a été supprimée dans l'édition de 1613, dans la table de laquelle on lit pourtant, exactement comme en 1611 : *Bernardo del Carpio no huuo. 108. y de donde tuieron origen tantas patrañas, que se inuentaron del. 112.* »

L'éd. de 1611 n'a pas la longue réponse au P. Pineda sur la « venida de Nabuchodonosor » qui occupe les pages 33-64 de l'éd. de 1613, ni la réponse à Mariana touchant les critiques contenues dans la lettre de celui-ci contre les *Discursos* du Connestable sur Saint Jacques (p. 108-143 de l'éd. de 1613). Les titres qui sont dans la table de 1613 et manquent dans celle de 1611 correspondent précisément à ces deux discussions insérées dans la deuxième édition, sauf les titres *Artabro*, *Don Henrique*, *Ebro nace* (la matière correspondante se trouve pourtant dans le texte de 1611 comme dans celui de 1613), et un autre, *Cartago no es Tarsis*, qui correspond à six pages ajoutées en 1613 à une *advertencia*.

2. Voir l'appendice V, 2.

Bien nécessaire la rendaient, par ailleurs, les fautes amoncelées par l'imprimeur italien. Mais une autre cause, inattendue probablement, l'obligea, pour se faire lire en Espagne, à se faire réimprimer. D'après ce que nous raconte Tamayo, Pedro, revenu à Madrid et ne pouvant faire passer en Castille un livre qui n'avait pas la permission pour ce royaume, présenta ses *Advertencias* au Conseil royal, qui le retint longtemps; D. Juan Fernández était mort sur ces entrefaites<sup>1</sup>, malheureusement pour son bibliothécaire, qui, fort perplexe, fut sur le point de retourner en Italie, sans doute pour y chercher un moyen de sortir d'embarras.

Mais Mantuano complète lui-même les renseignements fournis par Tamayo. La Bibliothèque de l'Academia de la Historia possède, on se le rappelle, un recueil comprenant, entre autres manuscrits de Mantuano, une requête adressée par celui-ci au roi; on en trouve une seconde, avec cette mention: « Mantuano, sobre la censura de P<sup>o</sup> de Valencia<sup>2</sup>. » Ce n'est que la minute, et il n'y a pas de signature, mais c'est bien Mantuano qui parle, et il s'agit de ses *Advertencias*.

1. Voir plus haut, p. 118.

2. Ms. de l'Acad. de la Hist. Fonds Salazar, Est. 7<sup>o</sup>, gr. 2<sup>a</sup>, n<sup>o</sup> 60, f<sup>o</sup> 108-17 (écriture du xvii<sup>e</sup> s.):

« Mui P<sup>o</sup> Señor ».

La persona a quien V. Mg<sup>a</sup> remitió mi libro de las advertencias a la historia de España Despues de hauer alauado el cuidado diligencia y erudicion del autor dellas. Dice en llegando a los lugares en que nuestro con evidencias que no ay caba ni Ber<sup>o</sup> que V. M.<sup>a</sup> los mande quitar por seruir de dechado a la gente Española de imitar al vno y de que en el otro se vea el castigo de Dios sobre el Rei Rodrigo por la fuerza de la caua siendo esto la caussa por la qual Dios [d]estruyo a España traiedo los Moros Don Julian su padre en Venganza de la afrenta de su hija. Pregunto a esta persona, parecele que por solo el peccado particular del rei hecho en la fuerza de la caua; peccado de Principe con solo vna muger siendole prometida en matrimonio en la materia que apenas se ha cometido quando el arrepentimiento esta dando aldaudas al alma: sin tener en el parte sus reinos y vassallos hauia de uenir luego el açotte de la mano de Dios a asolar los Reinos de España...

Veamos aora que exemplo sacaran los españoles (hauiendo Caua) para las costumbres como quiere esta persona. Lo primero las damas sabran vengar las fuerzas que los hicieron<sup>b</sup> los Principes en los palacios reales y se animaran con semejantes exemplos a destruir vna Prouincia y la Religion della satisfiando la Vengança de su afrenta y los Principes por cumplir sus apetitos a exemplo de Rodrigo auenturaran sus estados sin temer la destrucción dellos porque la voluntad cumpla sus gustos y los ss<sup>os</sup> de Castilla se moueran imitando a Julian aora gouiernen en Italia aora en flandes aora en Africa a Oran o las demas fuerzas y fronteras a acometer lo que el conde si tal agrauio (por desdicha) n<sup>os</sup> Reies les hizicsen, i admitiendo los françes (sic) o alemanes en flandes o Italia y a los moros en España siguiendo las pissadas de Julian. Que el mouerse vn rei moço guiado de la fuerza de amor a agrauiar vna dama, en su palacio R<sup>i</sup> puede subçeder al Principe que anda entre ellas, y como la nobleça de Castilla se cria en las cassas reales a qualquier Dama que el Principe llegare llegara el agrauio al padre o hermano que entonces por ventura puede estar vna de estas Plaças goueruando y la passion siguiendo el exemplo de Julian satisfara sus desseos. Estos son los viciens que españa tendra de que aia caua ynuencion hecha en odio de las mugeres contra raçon y justicia.

En quanto a lo de Bernardo diçe que quitarle es quitar a la Grecia vn Achilles y

a) Au verso du folio 117 et en travers: « Mantuano sobre la censura de P<sup>o</sup> de Valencia. »

b) Je corrige par le second texte (cf. la n. a de la p. 193): celui-ci a *hicieron*.

Le Pedro de Valencia à qui avait été confiée la censure des *Advertencias* avait joué un rôle honorable dans l'affaire des plombs de Grenade. Sur la demande de l'archevêque de Tolède, D. Bernardo de Rojas y Sandoval, il avait rédigé un mémoire, daté du 26 novembre 1607, où il démontrait, comme avaient fait Juan Bautista Pérez et le mystérieux *licenciado* Valcárcel, la fausseté et l'inanité de ces découvertes. A quel moment lui donna-t-on à examiner le travail de Mantuano? Ce fut sans doute quand l'auteur présenta son édition de Milan pour la faire admettre en Espagne. Il faut avouer que, de la part d'un homme de jugement et de bonne critique, d'un « libre pensador », comme Godoy appelle ce champion de la vérité historique, Mantuano pouvait attendre des objections moins frivoles. Le fait est que le censeur demanda la suppression des *advertencias* où Mantuano démontrait que ni la Cava, ni Bernardo del Carpio n'avaient jamais existé; et cela, attendu que l'histoire de ces deux personnages était un excellent

otros semejantes heroes, y que Bernardo sirue de exemplo a nros Españoles con que se animan a sus haçañas. No considera esta Persona la afrenta y desastre de la cassa R. la hermana del Rei cassandose con el vassallo de secreto, vltiraxando su honrra y fama, por venir en semejante matrimonio. Exemplo bueno a las hijas de los Principes las quales a imitacion de sus passados se entregaran a la deshonrra, a trueque de cumplir sus gustos sin reparar en la afrenta de los Palacios R<sup>tes</sup> pariendo hijos afrentosos, a los Reyes y Reinos en cuias cassas se engendraron. Pues que dire de Bernardo hombre que solo nació para correr las tierras de los christianos y los Reyes sus tios haciendo ligas con los moros con cuió fauor los Reyes de Leon padecieron tanto daño caussado por las rebeldes armas de Bernardo los Estandartes R<sup>tes</sup> tendidos en campaña contra vn vassallo cuias fuerças las mas veçes vencieron los exercitos del Rei. Este es buen exemplo de imitar para que los ss<sup>tes</sup> y grandes a imitacion sua hagan otro tanto contra la corona de Castilla, labren fortalezas y se junten con los enemigos de la fee, para ofender a los christianos sin culpa dellos sino solo ser vassallos de los Reyes catholicos contra los quales se enojaron. Mire ora esta persona que exemplo tan digno de imitar de vna nacion que desde que las armas Carthaginesas entraron en España ha hecho hazañas tan grandes que parecen impossibles dignas de imitarse y alabarse de las naciones del mundo. Vemos vna sagunto conuertirse en cenizas por guardar la fee a los romanos... D. Sancho de Velasco adelantado maior de Castilla muere sobre Gibraltar peleando...

D. Pedro Fernandez de Velasco llamado el buen conde de haro, que desde que nació asta que se recojio en la Cartuja de Medina nunca se quito las armas en defensa de sus Reyes... D. P<sup>o</sup> de Velasco, Condestable de Castilla defiende en la de Olmeda a Enrique 4<sup>o</sup>. Don Iñigo de Velasco vi rei de Castilla cuiá espada corta el cuello a los que contra su rei leuantaron estandarte...

Y si semejantes vanidades an de mouer los animos de los españoles a seguirlos como quiere esta persona. Lean de aqui adelante al cauallero de febo, amadis<sup>o</sup>, don Belianis el cau<sup>o</sup> de la ardiente espada, el de la cruz de Trapissonda, D. Policisne de Boecia, Girobante (?) de Dinamarca, Traquitantos (?) del Ponto, el Constantinopolitano rei de los Godos, D. floriponesio de Vngria (?), al gran almirante de la Valaquia, Don Rolando y si mas modernas haçañas quissieren ai esta D. Quixote que en la Mancha passa tantas auent<sup>as</sup> por defender la lei de cauall<sup>o</sup> como Achilles y Diomedes s<sup>o</sup> Troia y los demas, que las ocios<sup>as</sup> de los Griegos ã inuentado.

V. M. mire ora si es raçon que en nra España quede borrado el nombre de la caba y de Bernardo. »

1. P. 115.

a) Le même écrit se trouve, d'une autre main, du folio 118 au fol. 122, mais avec une fin différente et plus longue à partir du mot *amadis*. L'écriture est du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle.

enseignement pour les lecteurs. Bernardo était un modèle à imiter pour tout Espagnol; le châtement qui fondit sur l'Espagne et son roi, parce que celui-ci avait abusé de la fille d'un de ses comtes, était une belle leçon pour les débauchés.

Ces considérations jettent un certain jour sur la façon dont l'histoire était comprise au temps de Mariana, même par des hommes que l'on voyait si méfiants à l'égard des révélations récentes de l'épigraphie; mais devons-nous nous étonner si ceux qui avaient bonne vue pour certaines questions, étaient parfois aveugles pour d'autres? On pouvait percevoir à jour les supercheries de Grenade, et ne pas se douter que les histoires de la Cava et de Bernardo pouvaient n'être que des légendes. Le discernement entre la légende et l'histoire est précisément ce qu'il y a de plus difficile. Chose plus étrange, on ne se demandait point, on refusait de se demander si ces histoires étaient fondées sur des textes sérieux; elles paraissaient morales, ou moralisantes, donc il fallait que la critique les respectât.

Les choses ainsi envisagées, la discussion n'était plus en effet possible. C'est ce qu'aurait dû dire Mantuano. Nous voyons au contraire que, dans sa requête au roi, il suit son censeur sur le terrain de la morale, et s'efforce de démontrer qu'il est dangereux de laisser figurer dans les fastes espagnols les deux personnages en cause. Les dames qui seront violentées par les princes dans leurs demeures royales voudront imiter la fille du comte Julien, et la conduite de celui-ci pourra encourager un père ou un frère à livrer les places que le roi lui aura confiées, pour se venger d'une injure semblable: or, ajoute non sans ingénuité le secrétaire du connétable, le cas peut bien se produire, qu'un roi manque de respect à une dame du palais. Et quel exemple encore pour les filles de rois, que celui d'une princesse épousant secrètement un vassal? Quel exemple pour les grands, que celui d'un vassal sans cesse en lutte contre le roi? Ces arguments ne manquent pas de piquant: la conclusion en a davantage encore. « Et vraiment, si de pareilles vanités doivent être proposées aux Espagnols comme des modèles à suivre, qu'ils lisent alors le Chevalier de Phébus, Amadis, Don Bélianis, le Chevalier de l'Ardente Épée, celui de la Croix de Trébizonde, Don Policisme de Béotie, Cirobante de Danemark, Traquintanos du Pont, le Roi Constantinopolitain des Goths, Don Floriponesio de Hongrie, le Grand Amiral de Valachie, Roland, et s'ils veulent des exploits plus modernes, voilà Don Quichotte, qui dans la Manche a traversé autant d'aventures pour défendre la loi de chevalerie, qu'Achille, Diomède devant Troie, et que tous ceux qu'inventa la fantaisie des Grecs! » En somme, jolie page, dont la saveur, la verve, et la vérité nous réconcilieraient avec l'acharné censeur de Mariana, si nous n'avions au fond quelque plaisir à le voir censuré à son tour, même injustement. Notre Pedro avait compris la bonne leçon de bon

sens donnée par le *Don Quichotte*, et sa réponse s'en inspire ici très à propos<sup>1</sup>.

On donna tort à Mantuano pourtant. La licence vint enfin, le 15 juillet 1613 : mais il avait fallu faire les coupures indiquées par le censeur. Il est bon de noter qu'on ne peut soupçonner Mariana ni ses confrères d'avoir agi sur ce dernier. Pour tant faire, ils ne se seraient pas contentés de faire supprimer les critiques qui concernent la Cava et Bernardo : c'eût été une satisfaction trop insignifiante.

Pour « bourrer » le livre ainsi dégarni, le pauvre critique avait doublé d'une réfutation, en trente-deux pages, de ce qu'avait écrit le P. Juan de Pineda sur la venue de Nabuchodonosor en Espagne, l'*advertencia* qu'il avait consacrée aux assertions de Mariana sur le même sujet ; il y avait joint une réponse, en autant de pages, aux « *Difficultades puestas por el Padre Juan de Mariana, a los discursos sacados de la libreria del Condestable mi señor, sobre la venida de Santiago a España* »<sup>2</sup>. C'était une soixantaine de pages de supplément. Tel qu'il parut, malgré les retranchements, mais, il est vrai (pour reprendre une plaisanterie assez lourde de Tamayo), après une gestation de dix ans, le petit in-quarto avait encore trois cent vingt-deux pages, plus dix feuilles préliminaires, au lieu des deux cent seize pages et six feuilles de 1611. *Vires acquirit eundo*, aurait pu suggérer à l'auteur, comme épigraphe, son contradicteur Tamayo, qui, on le verra, en cette matière avait l'invention facile.

Dans la dédicace de son édition de Madrid, présentant à son maître « D. Bernardino Fernández de Velasco, septimo condestable de Castilla » les *Advertencias* commandées jadis par D. Juan Fernández, Mantuano prétend qu'il les a commencées et finies à l'âge de vingt-six ans. Il serait difficile de deviner de quelles *Advertencias* il parle, de celles de 1607, de 1611 ou de 1613, s'il n'était probable qu'il s'agit de celles qui avaient pris six mois à leur auteur, c'est-à-dire sans doute celles de 1611<sup>3</sup>.

Tamayo raconte que Mantuano lui avait, à lui-même comme à d'autres, exprimé l'intention de mettre dans cette édition une préface pleine d'éloges pour le P. Mariana. En fait d'éloges, on ne trouve que la phrase ironique que nous avons vue ; et, en fait de préface, il ne parut que la dédicace au fils de D. Juan Fernández, une « *Carta al condestable de Castilla del secretario Juan Baptista Sacco, que fue el*

1. Cette mention du *Don Quichotte* avant le 15 juillet 1613, date de la *Suma de la licencia* de la seconde édition des *Advertencias*, est par elle-même assez intéressante. Toutefois elle ne se trouve pas dans la rédaction plus longue dont il est question p. 193, n. a.

2. P. 108-143.

3. Dans ce cas, il serait donc né, au plus tard, en 1585, et il aurait écrit le « *quadernillo* » à dix-huit ans. Mort en 1656 (cf. p. 174), il devint donc plus que septuagénaire. S'il veut parler des « *scis pliegos* », la date de sa naissance se placerait en 1581.

« censor de estas advertencias, por mandado del Senado de Milan, quando se imprimieron en aquel Estado », et une « Carta de Henrique Puteano successor en la Catreda de Iusto Lipsio, en Louaina », adressée de Louvain « postridie non. Novemb. MDCIX » à Mantuano lui-même. Toutes deux sont naturellement des plus flatteuses pour le secrétaire des Velasco. Sacco, « à qui, pour sa grande érudition et ses connaissances variées, le sénat de Milan a confié la censure des livres qu'on imprime, » comme on a eu soin de dire en tête de son épître, nous dépeint l'extase dans laquelle lui et le moine augustin Aloysius Barriola, « consultor sancti Officii pro Reverendissimo Inquisitore, » furent plongés par la lecture des *Advertencias*. « Mais comment avez-vous trouvé le temps de lire, conférer et retenir tant d'auteurs ? » avait demandé Barriola à Mantuano, qui venait chercher son *imprimatur*, comme si remuer des in-folio semblait au délégué du Saint-Office chose surhumaine ; « si j'en juge par l'âge que vous avez, il faut que vous soyez né savant ! » L'excellent Barriola avait l'admiration facile pour les jeunes pédants, et la flatterie adroite pour les secrétaires de connétables. Quant à la lettre du successeur de Juste Lipse, elle est lyrique. Ce qui étonne, c'est l'animosité qu'elle décèle contre l'auteur de l'*Historia de España* : « Vous avez eu le courage d'attaquer l'orgueil et de dévoiler l'ignorance de ce nouvel historien. Allons ! ils verront à la longue leur erreur, honteuse et obstinée, ceux qui se targuent de tout savoir. Hommes qui ne sont pas des hommes ! Ils se croient infailibles, ils font parade de leurs talents, ils aiment mieux défendre leur ignorance que la corriger ! » C'est ainsi que Henry Dupuy déplore, en s'adressant à Mantuano, l'entêtement du « nouvel historien » à ne pas s'amender. Et il termine sa tirade en demandant au secrétaire de le recommander à son maître<sup>1</sup>.

Mariana avait écrit son Histoire en latin et en castillan : Mantuano s'était cru obligé de mettre aussi ses critiques en latin, afin que l'Europe érudite pût les apprécier. Dans son *Ensayo de una Biblioteca española* Gallardo fait connaître le titre et une partie de la dédicace d'une rédaction latine des *Advertencias*, qui a appartenu à la bibliothèque Villaumbrosa, et à laquelle sont adjoints d'autres papiers du même auteur<sup>2</sup>. Ce doit être ce manuscrit qui se trouve aujourd'hui à l'Academia de la Historia, ainsi qu'une quarantaine d'autres de la même provenance. En tout cas, c'est à la suite de cette rédaction que viennent les deux requêtes déjà signalées et une troisième dont il sera parlé plus tard.

1. « Il le croyoit (Mantuano) fort agréable à son maître et en état de lui rendre service dans le dessein qu'il avoit de se faire nommer professeur d'éloquence à Milan, où le Connétable pouvoit tout, » remarque le P. Charenton (préface, p. xxx), qui, ne trouvant pas dans le recueil que Dupuy a publié de ses lettres les expressions injurieuses de la lettre reproduite par Mantuano, en conclut « que *Puteanus*, qui avoue qu'il n'avoit pas encore lu Mariana, l'ayant lu depuis, se repentit... ».

2. N° 2899.

Le titre est bien celui que reproduit Gallardo : *Animaduersiones ad Historiam Patris Johannis Marianæ*, etc. <sup>1</sup>. C'est une mise au net, avec des corrections qui sont de la même main que la dédicace. On y trouve incorporés plusieurs folios de l'édition de Milan, qui contiennent les citations relatives à la Cava, à Rodolphe de Habsburg, et à la bataille de Gallipoli <sup>2</sup>; d'autre part, l'*animaduersio* à laquelle est relative cette dernière citation n'a pas été mise <sup>3</sup>. La constitution, sinon la rédaction, de ce manuscrit est donc postérieure à l'impression des *Advertencias* de 1611, dont nous avons là, soit une traduction latine incomplète, soit une ébauche en latin. Il est dédié à D. Juan Fernández de Velasco, auquel sont donnés les mêmes titres que dans la dédicace de 1611, entre autres celui de gouverneur du Milanais. Or Velasco eut cette fonction de 1592 à 1595, et de 1610 à 1612. C'est donc probablement entre 1610 et 1612 que ces *Animaduersiones* furent rédigées.

## III

Ici entre en scène un autre personnage dont nous avons souvent prononcé le nom, car c'est précisément lui qui nous a présenté Man-

1. Est. 7<sup>o</sup>, gr. 3<sup>o</sup>, n. 60. En voici le début complété : « Animaduersiones ad Historiam Iohannis Marianæ, societatis Iesu, quæ latino quidem idiomate prodiit Toleti anno Salutis nostræ millesimo quingentesimo secundo; hispanico vero, millesimo sexcentesimo decimo<sup>a</sup>. In quibus non exigua pars Hispaniæ Historiæ emendata est. Auctore P. Mantuano, Comitistabuli Regnorum Castellæ et Legionis a Secretis, ILL<sup>m</sup> et Excell<sup>m</sup> Principi Ioanni Fernando Velasco Comiti stabuli Regnorum Castellæ et Legionis... Supremi Concilii Italici in Hispania præsidi. In sanctiori Consessu Regi a Consiliis : Eiusdem... Summa cum potestate Insubrii Gubernatori ac Regis exercitus Imperatori. Petrus Mantuanus eidem a Secretis. — Jam pridem indicaueram Patri Ioanni Marianæ aliquot Historiæ suæ loca, in quibus non leuiter halucinatus est; ut ea in secunda editione, quæ in præcinctu erat, corrigeret ac emendaret. Postea autor his plura multo reperi, in quibus etiam grauius lapsus est : quæ quia adco expeditè in unum colligere, ipsique indicare non potui, antequam editio illa curaretur, injunxit mihi tua Ex<sup>a</sup>. cum prioribus eam proferrem in lucem. Ecce obtinero, et etiamsi auspicia hæc tantum sint, et quædam iuuentutis meæ primitiæ, ætatis quippe annorum viginæ sex<sup>b</sup>; nullum tamen indulgeri mihi ob hoc vel in patrocinio, si alicubi a recta via deflexisse reperiatur, cum ad hanc reducere illum conatus sum. » On voit que la dédicace dit en latin ce qui est dans celle de 1611.

Ces *Animaduersiones* tiennent, dans le ms., du f. 3 au f. 106. La première commence par ces mots : « Urbem Tariffam diuersam olim a Tartesso fuisse contra mentem Marianæ plurimorum Authorum testimonio probaturus sum ». La dernière finit par «... ubi agit de familia Henricorum, cui suffragatur Arbor Genealogica dictæ Borgiarum familiæ. »

2. Ce sont les pages 99-102, 107-170, 175-180 de l'édition de Milan; elles contiennent respectivement les passages tirés de la Chronique dite de Sebastián, de Fr. Guillenmann et de Jean Cantacuzène; dans l'édition de Madrid, on ne trouve que les deux derniers, p. 247-264, p. 268-276.

3. Par contre, les *animaduersiones* qui correspondent aux *advertencias* supprimées en 1613, sur la Cava et Bernardo del Carpio, y sont tout au long.

a) Lapsus évident pour « millesimo sexcentesimo primo »; dans les deux éditions des *Advertencias* on trouve à l'endroit correspondant « 1601 ».

b) En marge : « et eas auspiciatus sum, et absolui. »

tuano : le *doctor* D. Tomás Tamayo de Vargas. En 1616, à Tolède, chez Diego Rodríguez, qui devait imprimer le tome II de l'*Historia de España* en 1623, D. Tomás publiait trois ouvrages qu'on trouve d'ordinaire reliés ensemble et qui durent sortir des presses en même temps. Le premier était destiné à répondre aux critiques adressées par Mantuano à l'histoire d'Espagne de Mariana; le second, à expliquer pourquoi l'on se chargeait de cette réponse; et le troisième, à défendre la tradition qui faisait donner par la Vierge à saint Ildefonse une chasuble d'honneur.

L'auteur était présenté au monde érudit par deux parrains, Pisa, « Dean de la Facultad de Theologia i Doctor en ambos derechos, etc., Historiador de la Ciudad de Toledo, » et le « R. P. F. Lucas de Montoia Corrector del Conuento de N. Señora de la Victoria de Madrid, i Historiador de la Religion », lesquels rédigerent chacun une censure: deux historiens, comme il convenait, l'ouvrage étant destiné à défendre un historien.

La censure de Pisa complimente « D. Thomas Tamaio de Vargas, théologien, également versé dans la littérature sacrée et la profane, dans les langues latine, grecque et hébraïque », du zèle qui l'a incité à défendre contre les *Advertencias* de Pedro Mantuano la « famosa historia general de las cosas de España » du P. Mariana. A celui-ci est décerné au passage un éloge sans restriction pour sa rare érudition, sa prudence, sa modestie<sup>2</sup>; et la chose est méritoire, si Pisa connut les *Advertencias sobre dos capitulos del libro de la historia de Toledo*

1. HISTORIA | GENERAL | DE ESPAÑA | DEL P. D. Iuan de Mariana | DEFENDIDA | POR EL DOCTOR DON | THOMAS TAMAIO DE VARGAS | CONTRA LAS ADVERTENCIAS | de Pedro Mantuano. | *Al Illustriss. Don Bernardo de Sandoual i | Rojas Cardenal, Arçobispo de Toledo, | Primado de las Españas, Inquisidor | General, Chanciller maior | de Castilla, &c. | CON PRIVILEGIO | En Toledo, por Diego Rodriguez, | Año M. DCXVI.* » Ni l'exemplaire que je possède ni l'exemplaire de la Bibl. nat., ni celui de la Bibl. provinciale de Tolède décrit par M. Pérez Pastor (n° 487 de son *Imprenta en Toledo*), ne sont conformes au numéro 3195 de Salvá, puisqu'ils n'ont que quatre feuillets préliminaires et que l'ordre des trois écrits contenus dans le volume y est 1° *Historia general... defendida* (341 pages); 2° après une page et une feuille blanches, la RAÇON DE LA HISTORIA DEL P. D. Iuan de Mariana: de las Aduertencias de Pedro Mantuano contra ella: de la defensa | del Doctor Don Thomas | Tamaio de Vargas (LV p.); 3° DEFENSA | DE LA DESGEN | ION (sic) DE LA VIRGEN N. S. A | LA S. IGLESIA DE TOLEDO | A DAR LA CASVLLA A | SV B. CAPRELLAN S. | ILEPHONSO. | POR EL D. DON THOMAS | TAMAIO DE VARGAS | AL IL. S. CARDENAL ARÇO | BISPO DE TOLEDO, PRIMA | DO DE LAS ESPAÑAS. » (2 f. prélim. et 47 p.). La profession de foi qui suit est datée dans mon exemplaire « a XIV de Junio an. MDCXVI » et non MDCXV comme dit M. Pérez Pastor. Ni dans mon exemplaire, ni dans celui de la Bibl. nacional, ni dans celui que décrit M. Pérez Pastor, la Raçon n'a l'indication de lieu et de date que la *Bibliothèque des écriv. de la Comp. de Jésus*, ajoute au titre (Toledo, 1616). Le texte y commence au-dessous du titre. La table des matières qui, dans mon exemplaire, suit, et dans celui de la Bibl. nac. précède le troisième ouvrage, est commune aux trois ouvrages. Elle est intitulée « Summa de lo mas particular destas defensas ».

2. « ...para que la historia del P. Mariana sea mas conocida i estimada de todos, como merece, por sus grandes letras, i rara erudicion, con eminencia singular, prudencia, i religion, todo acompañado de vna sancta modestia. »

dues au même P. Mariana. Tamayo ne devait pas se montrer ingrat : c'était plaisir de l'obliger. En 1617, il éditait à nouveau la *Descripcion de la Imperial Ciudad de Toledo* du même Pisa : « nihil de suo adjungens, » observe Antonio ; il y ajouta pourtant, comme l'indique Salvá, le catalogue des œuvres et une biographie de l'auteur, décédé en 1616<sup>1</sup>.

Montoya renchérit sur les éloges décernés par Pisa à Tamayo. Il voudrait pouvoir transformer cette approbation, qu'il est chargé de décerner, en un éloge du jeune auteur, qu'il compare à Scot, à Pic de la Mirandole, à Juste Lipse<sup>2</sup>.

N'était-ce pas un bonheur en vérité pour un écrivain dont la vieillesse était harcelée par un Mantuano, de rencontrer un défenseur aussi remarquable ? Ce n'est donc pas sans quelque stupéfaction que l'on trouve dans l'une des lettres adressées à Bartolomé de Morlanes par le P. Mariana, des phrases qui témoignent d'assez peu de reconnaissance pour celui qui s'était constitué son champion : « C'est un garçon assez bien doué, aimant à honorer les autres, et à être payé de retour : agréable caractère ! Il entreprend beaucoup de choses. Il n'est pas encore fait, qu'il est déjà en fermentation. Cela lui passera avec l'âge... Si Morlanes désire un correspondant, en voilà un qui sera toujours bien renseigné, et qui ne chômera pas, même quand il s'agira de choses désagréables. C'est bien à son corps défendant que lui, Mariana, a laissé publier le livre écrit contre Mantuano ; il ne l'a, du reste, pas plus voulu lire qu'il n'a lu celui de Mantuano. Il n'a eu garde de se mêler de ces histoires<sup>3</sup>. »

On croirait malaisément que Mariana n'a lu ni le livre de Tamayo ni celui de Mantuano, si Tamayo n'attestait lui-même la chose. Quant aux *Advertencias*, il faut supposer que les prémices dont on lui avait fait hommage en 1607 lui avaient suffi, et qu'il ne désira pas les savourer dans leur maturité en 1611, non plus qu'en 1613. La réplique attirée par sa réponse fut une leçon. Il comprit qu'il valait mieux désormais opposer à son « censeur » le silence et le dédain, et qu'il y a des gens à qui on ne répond point<sup>4</sup>. Il comptait sans Tamayo, dont la bouillante et généreuse jeunesse était toute prête à se jeter chevaleresquement dans la mêlée pour défendre un grand homme et attirer les regards de la galerie.

On verra que l'homme aux *Advertencias* s'attira d'autres ripostes.

1. Cf. plus haut, p. 68. Antonio donne la date de 1618 pour cette édition, mais l'exemplaire de Salvá a la date de 1617, ainsi que celui du British Museum.

2. Sur Montoya voir la *Bibl. h. n.*, et l'*Ensayo* de Gallardo.

3. Voir l'appendice IV, 5.

4. Le P. Charenton (préface de sa traduction, p. xix), ainsi que le note la *Bibliothèque*, dit que Mariana, après avoir lu les *Advertencias*, mit les réponses à la marge et renvoya le tout à Mantuano qui eut beaucoup de chagrin de se voir ainsi méprisé. Le P. Charenton, qui suit évidemment le récit de Tamayo, l'a mal compris et a confondu les *Advertencias* de 1613 avec celles de 1607.

Mais un adversaire digne de lui, il ne pouvait le trouver que dans l'homme aux *Defensas*. Il prétendait n'avoir mis que six mois à coucher par écrit l'œuvre qui devait le rendre immortel, et ce, au milieu des « amusements ordinaires d'un jeune homme »<sup>1</sup>; l'autre eut assez de quinze jours pour le réfuter. Pedro avait, ou prétendait avoir vingt-six ans, quand il commença et finit son travail; Tomás en avait seulement vingt-quatre.

Et quel feu ! On sent que le jeune théologien est aussi plein de foi dans la justice de sa cause que d'érudition profane et sacrée. Il n'a pas assez d'épigraphes à mettre en tête et en queue de son livre, pour stigmatiser l'adversaire. Une en grec, pour commencer : trois vers de Synesios, qu'il a eu soin de traduire en latin : « Decertatum est pro Musis contra ineruditos, qui malitiose declinant crimen ruditatis & imperitiæ, dum confugiunt ad vituperia illorum, quæ ignorant. » Pour finir, une d'Esdras (III, 4) : « Veritas magna, et fortior præ omnibus, » et une autre tirée de saint Pierre (apud D. Clementem) : « Si quis a veritate vincatur, non ipse vincitur, sed ignorantia. » Si, après cela, Mantuano ne rendait pas les armes, c'est qu'il y mettait de l'obstination.

Né à Madrid à la fin de 1588 ou au début de 1589<sup>3</sup>, Tamayo avait commencé ses études à Pampelune, et les avait achevées à Tolède. Il compta peut-être parmi ses maîtres le jésuite Martín Antonio del Río, commentateur de Solin, de Claudien et de Sénèque le Tragique, auteur de travaux d'exégèse<sup>4</sup>; peut-être aussi Jerónimo Román de la Higuera<sup>5</sup>. Mantuano, dans un mémoire que nous examinerons, dit de lui qu'il avait été chez les jésuites<sup>6</sup>. Cela veut dire sans doute qu'il avait suivi leurs leçons dans leur collège de Tolède.

D. Tomás Tamayo de Vargas tient une place assez importante parmi les érudits espagnols du XVII<sup>e</sup> siècle, et il est bien connu à ce

1. Lettre à Alvaro de Piña y Rojas, cf. plus haut, p. 167, n. 2.

2. Nic. Antonio dit de Tamayo : « vicesimum tantum agens annum pro Ioannis Mariana nomine in certamen iam descendere scriptisque editis famam provocare ausus... » Il a peut-être bien arrondi le chiffre. C'est vingt-quatre ans que Tamayo avait en juin 1613 (cf. la note suivante, et p. 203). La censure de Montoya, datée du 16 janvier 1615, admire la science de ses vingt-quatre ans, ce qui s'accorde seulement par approximation avec l'âge qu'il se donne dans la *Razón*, p. 19 : « Los veinte i cinco años, en que entro, de mi edad. »

3. Dans sa *Nueva Biografía de Lope de Vega* (p. 179, note), La Barrera dit qu'il fut baptisé le 8 janvier 1589.

4. Cf. la *Bibl. h. n.* aux noms *Thomas Tamajus* et *Martinus Antonius Delrio*.

5. L'auteur d'une apologie de Higuera contre Tamayo, un jésuite qui était recteur du collège de Plasencia en 1635, écrit : « ... para que se vea quan mal habla Don Thomas de vna persona tan venerable que fue Maestro suyo, de quien aprendio todo lo que escribio en el libro de las Novedades antiguas de España, y Defensa de Lucio Flauio Dextro, y en las Notas que escribio sobre Luitprando. » (Ms. VII-F-4 de la *Bibl. real.*) Mais peut-être a-t-il simplement voulu dire que Tamayo était redevable à Higuera de connaître les Chroniques de Dexter et de Luitprand.

6. Voir p. 204, n. 1.

titre. Son nom revient souvent dans les ouvrages de bibliographie, car lui-même a été un bibliographe et un bibliophile. Il a laissé une *Historia literaria ó junta de libros la mayor que España ha visto, hasta el año 1624*, que l'on conserve à la Biblioteca nacional<sup>1</sup>, et *Doce tratados varios en que se disputan algunas cosas singulares de España*, que signale Antonio, sans compter d'autres ouvrages que nous ne citerons pas tous ici<sup>2</sup>, car nous ne nous proposons pas de faire entrer une étude sur lui dans celle que nous consacrons à Mariana. Quant aux éditions qu'il a données d'une partie des Fausses Chroniques, et auxquelles il doit une célébrité fâcheuse, nous n'aurons que trop l'occasion d'en reparler. Disons, toutefois, que D. Tomás avait de bonne heure donné la preuve de ses aptitudes. Dès 1612 il faisait approuver une *Cifra, contracifra, antigua, moderna*<sup>3</sup>. Cent dissertations, *schediasmata*, comme il les appelle, sur les sujets les plus divers, groupées en dix décades, telle fut, sans doute, sa seconde production; il l'appelle lui-même « puerilitæ opus ». Le manuscrit en est conservé à la Biblioteca real<sup>4</sup>. Il porte une dédicace à Philippe III. Chaque *schediasma* est

1. Ms. ff 23, 24 de la Bibl. nac.

2. Cf. la *Bibl. h. n.*, et l'*Indice* de Gallardo. Son nom revient souvent dans la Biographie de Lope de Vega par La Barrera. Lope lui dédia une comédie (*ibid.*, p. 115 et 323), et fut payé en éloges, en vers castillans et latins (p. 180, 304, 316).

3. Cf. le n° 4007 de l'*Ensayo* de Gallardo.

4. Ms. de la Bibl. real, VII-Y-1 : assez gros volume in-folio non paginé. Quatre *portadas* manuscrites, la première : « Dn Thomæ Tamaio de Vargas Philippi IV Hispaniarum Regis Catholici Historiographi Decadam verosimilium Pars prima hoc est subseciuarum Horarum ad Amicos, Doctos, nobiles Pensa Theosopha, Physiologa, Polyhistorica, Philologa, Política. Puerilitæ opus, nuper ex intervallo duodecim annorum repetitum. » La quatrième, en majuscules romaines : « Philippo III Ermenegildo Philippi Prudentis Caroli V Maximi etc. »

Il y a dix décades, comprenant chacune dix *schediasmata*, dont chacun est dédié à une célébrité : par exemple : « Sanctio Dauila Episcopo Saguntino, Jo. Marianæ, Franc. Gomez de Quevedo, And. Schotto, Fonseca de Figueroa, Lupo Felici de Vega Carpio, Auberto Miraco, Jo. Bapt. Sacco, Erycio Puteano, Ludou. de Gongora, Barthol. et Lupercio Leonardo de Argensola, Roberto Bellarmino cardinali, » etc. Il y a des noms biffés, par exemple : « Francisco de Medina, Joanni Meursio, » remplacés par « Ludovico Tribaldo, Federico Morello ».

Le *schediasma* II de la première décade, dédié « R. P. IOANNI MARIANA SOC. IESV viro Theosophiâ, Historiâ, Religione summo », est intitulé : « Celebrandorum natalium ritus sacris profanisque in hanc rem lux Hieronymi ac Bcdæ lapsus primo detectus, fortean et leuiter tectus. » Il commence ainsi :

« Cum illo, quisquis est, Vir  $\Sigma\Upsilon\text{M}\text{M}\text{E}$ ,

$\tau\omicron\iota\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \acute{\epsilon}\chi\theta\ \tau\omicron\iota\ \tau\alpha\upsilon\tau\alpha\ \mu\alpha\lambda'\ \acute{\alpha}\tau\rho\epsilon\chi\epsilon\iota\varsigma\ \acute{\alpha}\gamma\omicron\rho\epsilon\upsilon\sigma\omega$

non alia, nisi quæ

$\Sigma\Upsilon\text{M}\text{M}\text{A}$ , petit histor

instar fulminis, quod duriora transadagit; Tua omnia  $\Sigma\Upsilon\text{M}\text{M}\text{A}$ ; tu  $\Sigma\Upsilon\text{M}\text{M}\text{V}\text{S}$ ; quæ in multis singula, in te vno et admirari fas, et fateri necessum. Quid Theologiâ augustius? Quid exoticarum linguarum peritiâ difficilium? Quid Historiarum cognitione maius? Prudentiâ laudabilium? Philologiâ amœnium? Philosophiâ amabilius? Scientiâ dignius? Sapientiâ varius? Virtute diuinius? imo quis te his omnibus notior? uel à quo magis omnia hæc, quam à te, nosci tractarique auent?  $\text{\AA}$ ternum tibi  $\text{\textsc{TOLETVM}}$  debuit nascenti, Hispania debet inlustranti, orbis debebit docenti, sed

a) En marge, autre main : « Etiansi Elborensis seu Talabricsensis fuerit Toletum tamen Carpetaniæ ubi Elbora, caput est. »

dédié à une célébrité soit espagnole, soit étrangère. Le second l'est à Mariana. C'est à cet ensemble imposant qu'il fait allusion quand il dit, ainsi qu'on verra plus loin, qu'il était allé en 1613 à Tolède pour faire voir ses *Varias latinas* au grand historien<sup>1</sup>. Douze ans après, il l'avait repris pour le corriger ou l'allonger. On y constate sans peine un grand désir de faire connaître son savoir.

Ce savoir fut connu et apprécié. Reçu docteur de l'Université de Tolède, il y fut quelque temps professeur; en 1621, il suivit à Venise, en qualité de secrétaire, l'ambassadeur D. Fernando Alvarez de Toledo; il fut ensuite précepteur et secrétaire de D. Enrique de Guzmán (neveu du comte d'Olivares), *cronista* de Castille après Antonio de Herrera (mort en 1625), précepteur du comte de Melgar<sup>2</sup>, enfin *cronista* des Indes après Luís Tribaldos (mort en 1634). De cette dernière fonction, beaucoup mieux rétribuée, et plus honorée par conséquent (comme remarque l'auteur de la *Bibliotheca hispana nova*), il devait jouir bien peu de temps: il mourut en effet en

æternum a quo nisi a Æterno? Hic tibi, tu nobis æternum amicus, à Patriâ, doctriâ, constantiâ; nam

iustum et tenacem propositi virum  
non civium ardor prava iubentium

mente quatit solidâ.

Potius

duris vt illex tonsa bipennibus  
Nigri feraci frondis in algido  
per damna, per cœdes, ab ipso  
ducit opes, animumque ferro.

Tu haud secûs. mirum virtutis et sapientiæ specimen! illâ verbum illud, quo in sedandis discordiis ait Cicero vsam esse Atheniensium civitatem, non primoribus solum labris, verum imæ tui constantissimi animi (sic dicam) menti verè inscriptum infixumquè agnoscimus *μη μνησικακειν* (sic).

Quæ tam seposita est, quæ gens tam barbara, quæ te non vereatur, ac augustissimo nomini tuo lubens adsurgat? insurgunt alii fateor; sed qui illi, bone Deus? cum Lucillio dicam:

Baronum et rupicum squarrosa incondita rostra;

Quorum ego nescio audaciamnè mirer an τραυλόττητα invidiam. Tu ἀπαθής non pluris hos, quam caninos laterales luna: bene; quia verum illud sapientiæ ipsius pulchrum scitum

εἰ μὲν ἦν μαθεῖν, ἂ δὲ παθεῖν  
καὶ μὴ παθεῖν καλὸν ἦν το μαθεῖν  
εἰ δὲ δεῖ παθεῖν ἀδ' ἦν μαθεῖν  
τι δεῖ μαθεῖν; χρὴ γὰρ παθεῖν... » (sic).

L'un des derniers *schediasmata*, dédié à « Heriberto Rosweido » a pour titre « A. Prudentium Clementem V. C. Calagurri vere, veritati eius plures locos restituo ». Il y est question de « Petrus Mantuanus » et de sa thèse sur Salia. Ce doit être la première ébauche de la réponse à l'*advertencia* de Mantuano touchant cette question, et c'est à ce *schediasma* que Tamayo fait probablement allusion quand il dit, p. 231, de son *Historia defendida*: « Escrito este papel mucho antes que me determinara a responder a lo demas. »

1. P. VI de la *Raçõn*; cf. p. XXXII.

2. Fils de l'amiral de Castille, D. Juan Alonso Enríquez de Cabrera.

1641<sup>1</sup>. Il savait quels étaient les devoirs de sa charge, puisqu'il a laissé un mémoire inédit intitulé : *El coronista y su oficio, calidades y prerogativas*<sup>2</sup>. Que ne s'occupait-il davantage de l'histoire des Indes ou de l'Espagne de son temps, et un peu moins de Dexter et de Luitprand!

Laissons maintenant D. Tomás raconter la genèse de son *Historia defendida general de España del P. D. Juan de Mariana*. Il l'a fait dans une sorte d'historique de la cause, intitulé *Raçon de la Historia del P. D. Juan de Mariana: de las advertencias de Pedro Mantuano contra ella: de la defensa del Doctor Don Thomas Tamaio de Vargas*, et qui nous a déjà servi pour reconstituer, depuis leur éclosion jusqu'à leur plein épanouissement, la formation des *Advertencias*.

Au moment où Mantuano publiait son livre à Madrid, par conséquent en 1613, Tamayo partait pour Tolède afin de montrer à Mariana ses *Varias latinas* et obtenir de lui une « censure ». Il lit les *Advertencias*. Il les trouve d'abord très bien, puis s'aperçoit qu'il y a des erreurs, si bien qu'il se met dans l'esprit de répondre. Il comprenait que dans un pays de théologiens, si l'on veut arriver vite, le bon moyen n'est pas d'être théologien. Il avait vu que sa vocation était d'être historien. Il se recueille, s'éloigne des amis. C'était à la fin de mai. Le 14 juin, malgré le peu d'agrément du sujet, malgré même la chaleur de l'été castillan, il a terminé sa tâche; aussi est-il à bout de forces quand il court avec son brouillon chez Mariana. Il lui expose son dessein de répondre à Mantuano; le jésuite le prie de n'en rien faire. Il montre son papier; le Père s'étonne, remercie, mais ne veut rien lire. L'autre d'insister: qui sait si l'on n'aura pas la méchanceté d'attribuer au P. Mariana cette apologie? car qui croira qu'une piété toute désintéressée a pu induire à l'entreprendre un homme qui n'avait aucune raison d'intervenir? Cet argument n'a pas plus de succès. Voilà Tamayo bien déconcerté.

Il n'y avait qu'une ressource. C'était de publier quand même. Mais ce fut long. Pisa donne sa « censure » en date du 30 mai 1613 (ce qu'il faut corriger évidemment en 30 mai 1614, puisqu'à la fin de mai 1613 Tamayo ne faisait que de se mettre à la tâche et qu'il ne terminait qu'à la mi-juin<sup>3</sup>). C'est du 6 août 1614 qu'est datée la *licencia* du « *licenciado Iuan Delgado de Agüero prouisor i vicario general del Illustrissimo de Toledo* » par commission duquel Pisa avait été chargé de la censure. Du 16 janvier 1615 est la censure de Montoya « *por Commission del supremo consejo de Castilla* »; du 26 février la *Summa del privilegio*<sup>4</sup>.

1. Le 2 septembre (La Barrera, *ibid.*). Il n'atteignit donc pas cinquante-quatre ans, comme dit Antonio, ni même cinquante-trois probablement.

2. *Bibl. h. n.*

3. Il y a d'autres fautes d'impression dans la censure de Pisa.

4. L'année marquée est MDCV; mais il manque évidemment un X, comme le remarque M. Pérez Pastor.

Il ne fallait pas être pressé d'imprimer, et le bouillant apologiste dut quelque peu s'impatienter de voir que pendant ce temps l'erreur et l'injure triomphaient. Le petit in-quarto de Tamayo, qui, pour la taille, ressemble à celui de Mantuano, ne parut qu'en 1616. Au dernier moment, une excellente idée était venue à l'auteur, c'était de dédier son œuvre au cardinal D. Bernardo de Sandoval y Rojas, archevêque de Tolède, inquisiteur général et grand chancelier de Castille. La dédicace porte la date du 7 juillet 1616. Le 19 juillet, le livre ayant enfin paru, Mariana, qui n'avait pas voulu le regarder, écrivait la lettre qu'on a vue, et que D. Tomás, s'il l'avait connue, se serait probablement abstenu de publier.

L'auteur avait donc eu le temps de revoir le brouillon rédigé dans la fièvre de dévouement qui l'avait saisi en mai 1613. Dans l'intervalle quelqu'un avait essayé d'empêcher la publication; ce quelqu'un, nous le savons maintenant, n'était autre que Mantuano lui-même, qui, familier avec les enquêtes policières, avait éventé l'existence de quinze cents exemplaires du livre de Tamayo chez l'imprimeur de Tolède, Diego Rodríguez; on n'attendait que la *tasa* pour les faire paraître. Nouvelle supplique de Pedro à Sa Majesté: il demande qu'on opère une saisie sans tarder, ou l'État et la dynastie sont en péril. Ce papier, minute ou copie, se trouve dans le même recueil que ceux que nous avons examinés<sup>1</sup>. Mantuano y expose les motifs de ses craintes.

1. Ms. de l'Acad. de la Hist. Est. 7, gr. 2<sup>a</sup>, n<sup>o</sup> 60, F. 124 :

« Pedro Mantuano secretario del conde[stable de Castilla<sup>a</sup>] dize que escriuio vnas adbertencias sobre la Historia de España que compuso el P<sup>o</sup> Ju<sup>o</sup> de Mariana el qual auiendo dicho en la latina que doña Blanca Reyna de Francia Madre de S<sup>o</sup> Luis cuyo successor es el Rey de Francia que oy viuic por linea Reta de varon hera mayor en edad que doña Berenguela Madre del Rey don Fernando el santo y que muriendo el Rey don Enrique el prim<sup>o</sup> elixieron los castellanos a doña Berenguela su segunda hermana por Reyna de Castilla por razon de estado quitando estos Reynos a doña Blanca Reyna de Francia su hermana que hera sucessora dellos por derecho natural y de las gentes y que hauiendo esto llegado a su noticia y sabiendo que hera contrario a la verdad de lo que passaba y viendo que ponía mala voz a la sucesion que V. Mag<sup>a</sup> con tan justos titulos y meritos posehe mobido de celo de su Real serui<sup>o</sup> y descando como leal vassallo hazerle a esta Corona y que en ningun tiempo pareciesse que se hauia passado en silencio tal cosa probo lo contrario en sus adbertencias desde el fol<sup>o</sup> duzientos y treynla y nueue hasta el docientos y quarenta y quatro mostrando con el Arçobispo de Toledo don Rodrigo y don Lucas de Tuy que la conocieron y juraron como hija primoxenita de su P<sup>o</sup> por Reyna de Castilla... todos los autores que de ciento y cinq<sup>o</sup> años arriba han viuido en españa sin hauer alguno deste tiempo que se oponga a esta verdad, y hauendolo tratado solo de lo que a esto tocaba sin dezir mas de lo que la misma materia obligaua omifiendo artas cosas que pudiera decir a salido contra sus adbertencias vn don Thomas Tamayo de Vargas que ha estado en la compañía y en lugar de dexar de tratar mas de cosa tan odiosa a Impresso vn libro que aora sea suyo, o, del P<sup>o</sup> Mariana buelbe a defender la opinion de que doña Blanca Reyna de Francia Madre de S. Luys era mayor y primoxenita a su hermana doña Berenguela Reyna que fue de Castilla y trae en su defensa para contra los autores puestos por mi a Garibay y a Balerio Ilustrado que ambos ignoran lo passado y no son de la autoridad que conuiene respeto de los tiempos de que ablan y siendo contra tantos y tan graues autores como estan citados en sus adber-

a) Ces mots ont été mis postérieurement par une autre main. Il y avait « conde de L... »

L'auteur du livre qu'on veut publier contre ses *Advertencias*, « un don Thomas Tamayo de Vargas qui a été dans la Compagnie, » si tant est que ledit livre soit de lui et non du P. Mariana, a repris et défend, en effet, la thèse qu'on trouve dans l'*Historia general de España* sur

tencias y contra el preuilegio que esta en Burgos; le pudiera bastar al P<sup>o</sup> Mariana y a don Thomas que le defiende dexar de boluer a lo que hauian dho pues Garibay y Valerio Ilustrado son muy flacos fundamentos para tratar de materia tan grabe en la qual han escrito tantos y tan verdaderos y christianos autores y de tal calidad y en tal tiempo que no pudieron dexar de saber la verdad y no dar motibo a que extranxeros puecan poner dolo en la sucession tan justa que V. M<sup>te</sup> tiene en estos Reynos: viendo que vassallos de V. M<sup>te</sup> y naturales dellos le ponen, y esto no es de poca cons<sup>ta</sup> pues escriue Hier<sup>o</sup> Conestaxio Libro 3<sup>o</sup> de la Historia de Portugal que Catalina de Medecis Reyna de Francia pidio aquel Rey<sup>o</sup> por dezir que Matilde Condesa de Bolonia fue casada con Alfonso 3<sup>o</sup> de Portugal y que deste matrimonio quedo vn hijo llamado Roberto del qual ella sucedia y que el Rey don Alfonso se caso despues con Beatriz hija del Rey don Alfonso el Sauio de los quales nacio el Rey don Dionis y que segun esta sucession ella era Reyna legitima de Portugal y todos los Reyes hasta don Enrique Car<sup>o</sup> Intrusos y sin derecho y dize Agosto Thuano en la 4 parte de la Historia de Francia que por esta razon y este derecho hizo la Reyna Madre las armadas en fauor del Prior de Ocrato que se perdieron con su g<sup>o</sup> Phelippe Estroci y que con este titulo justifico la guerra que hazia al Rey N. s. que Dios tiene en su gloria fue menester reboluer los archiuos de Francia y Torre de O tonbo de Portugal para sauer si hauia quedado sucession de Alfonso y Matilde y hallaron que no. aora si el Rey de Francia con los varios sucessos de las Monarchias yntentase alguna cosa en estos Reynos y quisiesse justificar sus armas hallaria arto camino por el derecho que el P<sup>o</sup> Mariana y agora don Thomas le dan y estara capaz del sin rebolber los archiuos de francia y le hallara defendido por estas personas e Inpresso con licencia del sup<sup>o</sup> cons<sup>o</sup> de Justicia de V. M<sup>te</sup> que es calidad que requiere atencion pues no reprobo cosa a que parece se debiera atender como se vera desde fol. 284 hasta 88 y supp<sup>o</sup> a V. Mag<sup>te</sup> mande se considere que segun los exemplares que por lo passado se han visto no ay prescripcion en los reinos pues el s. Rey don fernando el Catholico de Aragon hauiendo conquistado a Nauarra el año de 1512 de don Juan de Labrit no la incorporo con la corona de Aragon siendo el Rey della y casado con Madama Germana y descando tener vn hijo que succediesse en los Reynos de Aragon y Napoles y hauiendo sido Nauarra del de Aragon en los tiempos de don Sancho don P<sup>o</sup> y don Alonso el de Fraga y siendo apartado de su corona por biolencia y considerando lo que dize el Principe don Carlos de Viana en su historia que quando murio el Rey don Enrique de Nauarra dexo vna hija llamada Joana a la qual llamaron La trocada por la fama de que no era su hija sino supuesta y el Rey don Alonso el decimo biendo esto y que la Nauarrerria que hera vn Barrio muy grande de Pamplona tenia su voz dando grita a los de la Ciudad llamandolos los de La Trocada entro con exercito a conquistar el Reyno que le tocava por sucession por venir de doña Blanca muger de don Sancho el deseado su antepassado hija de don Garcia Ramirez el Rey de Nauarra y que su Madre la Reyna doña Juana se passo con su hija en Francia y la caso con Phelippe el hermoso y acudio a la defensa del Reyno de Nauarra toda francia y echaron del a don Alonso el sauio y el S<sup>o</sup> Rey don fern<sup>o</sup> no ygnorando que no auia prescripcion en los Reynos y que el derecho era de su hija la S<sup>a</sup> Reyna doña Juana yncorporo a Nauarra con Castilla por este derecho y no con Aragon por el suyo.

Lo mesmo sucedio en francia en la guerras de Enrique 4<sup>o</sup> que de parte de los Duques de Guisa y Humena cabeças de la Liga se escriuio en las vniuersidades de Italia y Francia si por auerse alçado con el Reyno de francia hugo capelo por muerte de Ludouico hijo de Lotario ultimo de la sangre de Carlo Magno y con esto quitado el Reyno a Carlos Duque de Lorena hermano de Lotario P<sup>o</sup> de Ludouico si los Duques de Guisa y Humena successores de Carlos si podian con este derecho quedarse con el Reyno de Francia pues eran successores solos de Carlo Magno en lo qual huuo grandes pareceres y a lo ultimo la Mag<sup>te</sup> del Rey N. S. que Dios tiene propuso en las Cortes de francia el coronar por Rey al Duque de Guisa y no algun

Blanche et Bérengère, filles d'Alphonse VIII. Or, cette thèse, déclare Mantuano, n'a d'autres garants que Garibay et le *Valerio ilustrado*; Rodrigue de Tolède et Luc de Tuy, contemporains de ces reines, considèrent Bérengère comme l'aînée. A cette raison d'ordre critique,

principe de la sangre que fuesse chatolico pues la guerra se hacia por que el Rey de Nauarra no lo hera por este derecho de sucesor de Carlo Magno por Carlos Duque de Lorena hermano de Lotario padre de Ludouico ultimo Rey de francia de aquella sangre a quien quito el Reyno Hugo Capeto fundador de las casas de Valois y Borbon por que del Duque de Lorena aunque era cabeza de aquella casa mas por ser extranjero i no natural del reino lo excluian por las leies fundamentates de francia de que a de ser natural su rei<sup>a</sup> ansi V. Mag<sup>d</sup> podra mandar ver que no prescriben los derechos de los Reynos y mas quando las armas son vn poco poderosas y esto parece aora cosa de poca importancia mas con el tiempo podia ser se haga vn Monte tan grande que no se pueda deshazer con grandes exercitos y las Monarchias por estendidas que sean siempre que hallan camino para aunque sea con apariencias justifican las armas como lo yntento de hazer el Gran Turco Soliman que escriue Juan Tonso en la Historia del Duque de Sauoya Filiberto Emanuel auer embiado a pedir a su P<sup>r</sup> del Duque que oy viue Carlos Emanuel su derecho a la isla de Chipre para conquistarla a los benecianos por el del Duque sin quebrar las Pazcs juradas con ellos i el Duque no quiso darselo. y oy los Jinobeses tratan del final sin tener algun derecho mas del que se puede pensar de ver a V. Mag<sup>d</sup> embarcado en la guerra de Saboya y parecelles ser forzosso que V. Mag<sup>d</sup> tenga necesidad de ellos y si tuuieran vn derecho tan apoiado como este del P<sup>r</sup> Mariana que mas quisieran para justificar lo que pretenden tan fuera de tiempo y pone en cons<sup>a</sup> a V. M<sup>a</sup> que este derecho que da el P<sup>r</sup> Mariana a la corona de francia y lo desfiende don Thomas es mejor que el que la S<sup>a</sup> Reina Infante doña Ana le pudo lleuar y assi se hara poco caudal de la renunciacion que se hizo pues segun esta opinion es mexor el derecho que el que posche y en cosas tan grandes aun las pequeñas causas se han de escusar pues el Card<sup>e</sup> Baronio tuuo en su Martirologio que Santiago vino a españa y predico en ella hasta que Garcia de Loaysa publico los concilios y entre ellos vn papel hallado en el Archiuo de Toledo que es vn libro de cauallerias donde dize que Santiago no vino a España imprimiose y lleo a manos del car<sup>e</sup> Baronio y luego retrato la opinion tenida en el Martiroloxio y publico la contraria contra la qual tanto se ha escrito y tantas pesadumbres se han tenido y se huuieron escusado con no hauer dejado imprimir a Garcia de Loaisa aquellos papeles.

Dize tambien don Thomas que no es poner mala voz a los ss<sup>os</sup> Reyes progenitores de V. Mag<sup>d</sup> refiriendo que don Sancho Brabo fue hijo segundo y que don fernando su hijo no era de legitimo Matrimonio y que don Enrique segundo era bastardo. a esto respondo que es verdad y lo de doña Blanca no y que V. M<sup>a</sup> no posee los Reynos por ninguno destos tres derechos sino por doña Juana de la Cerda Nieta de don fernando de la Cerda Madre de don Juan prim<sup>o</sup> assi lo dize su coronica año 8 cap<sup>o</sup> nono biniendo el Duque de Lencastre a pedir los Reynos de Castilla por su muger doña Costanca hija mayor del Rey don Pedro. Le respondió el Rey don Juan prim<sup>o</sup> que el no posseya el Reyno por su Padre sino por su Madre doña Juana de la Cerda nieta del Infante don fernando de la Cerda. Tambien el P<sup>r</sup> Mariana dize de don Enrique 4 ablando del repudio que dio a Doña Blanca su muger. Rex alienae culpa pconas dirempto coniugio dedit uiro preposterę libidinis (sic) auido quod sepe uisum castigare pater conatus erat. Las palabras son tan torpes que no se atreuio a interpretarlas fielmente en la Historia española y fuera de menor Inconuiniente diffamar a este Rey en la bulgar de pecado nefando que en la Lalina que corre por las naciones y el dicho Pedro en sus adbertencias prueua que no ay aulor que tal diga Español ni extranjero.

Responde aora don Thomas en el f<sup>o</sup> 328 que el no quiso dezir aquello y que la malicia de los caluniadores y la fama no buena de aquel personaje ablando de don Enrique 4 sauida de todos hizo entrar en este pensamiento que sin horror no puede apartarse la imaxinacion y quando se dixera lo que pretenden que no lo dixo si fuera

a) Addition marginale.

déjà développée dans les *Advertencias*<sup>1</sup>, il en ajoute une autre, d'ordre politique, plus intéressante à coup sûr pour le roi. Si les sujets de S. M. soutiennent les droits de Blanche, mère de S. Louis, n'est-il pas à craindre que le roi de France ne pense un jour à se prévaloir de ces droits pour réclamer la couronne d'Espagne? La reine Catherine de Médicis n'a-t-elle pas revendiqué le trône de Portugal sous prétexte qu'elle descendait d'un fils né du mariage d'Alphonse III de Portugal avec Mathilde, comtesse de Bologne, et que Denys, successeur d'Alphonse, était né d'un mariage postérieur? N'a-t-elle pas soutenu pour cela le prieur de Crato? On a pu, il est vrai, en fouillant les archives de France et de Portugal, prouver que le roi Alphonse n'avait jamais eu d'enfant de la comtesse Mathilde; mais le roi de France n'aura pas la peine de faire pour son compte tant de recherches, puisque les ouvrages du P. Mariana et de D. Tomás, imprimés avec l'autorisation du Conseil Suprême de Justice de S. M. le Roi d'Espagne appuieront ses prétentions. D'autre part, en pareille matière, il n'y a pas de prescription. Ferdinand le Catholique, lorsqu'il conquiert la Navarre en 1512, au lieu de l'incorporer à son royaume d'Aragon, ne l'a-t-il pas réunie à celui de Castille, à cause des droits que la princesse Jeanne, sa fille, tenait de Doña Blanca, fille du roi de Navarre<sup>2</sup> García Ramírez, et femme de Sanche III «el Deseado»<sup>3</sup>, droits qu'Alphonse X n'avait pu réussir à faire prévaloir? N'a-t-il pas été question, en France, de donner la couronne au duc de Guise, descendant de Charles, duc de Lorraine, de la race carolingienne? En sorte que le P. Mariana et D. Tomás confèrent au roi de France un droit imprescriptible, bien supérieur à celui qu'a pu lui donner son mariage avec D<sup>e</sup> Ana<sup>4</sup>, dont la renonciation n'est donc qu'un leurre. Et il aura suffi

berdad y publico que delicto\*. y no tiene don Thomas por delicto publicar a vn S<sup>r</sup> Rey de cuya corona es vassallo que aya cometido semejante peccado y mas no hauiendo autor alguno que lo escriua fuera del P<sup>o</sup> Mariana y ansi dize que la fama no buena del S<sup>r</sup> Rey don Enrrique 4 sauida de todos hizo entender esto (.) cierto que con haucr yo lehido algunos libros nunca lehi del Rey lo que escriue don Thomas de aquella fama del Rey don Enrrique el 4 de Castilla acerca deste torpe peccado ni me moui a entender esto hasta que lo vi en las palabras latinas que puse arriba. Dejo lo que dize de las casas de Castilla como de la de Mendoça Hurtado Sandoual Enrriquez Cunigas Pimentoles Faxardos que esto toca a los señores della el boluer por si demas de lo que yo he escrito en fauor de ellos en mis aduertencias (.) sup<sup>o</sup> a V. Mag<sup>d</sup> mande se vea y considere con la atencion que conuiene y si es prudencia de estado que este libro de Don Thomas se publique, o, es bien que se recoja, y si V. M<sup>o</sup> lo ha de mandar recojer a de ser luego por que ay mil y quinientos ynpessos en Toledo para publicarse y no aguardan sino la tasa para salir a luz; el cons<sup>o</sup> como remite este libro alguna persona que lo vea no lo deue de ver y ansi se imprimen semejantes cosas sin culpa suya. »

1. P. 239 de l'éd. de 1613.

2. 1134-1150.

3. 1157-1158.

4. Anne d'Autriche.

a) Phrase tirée de l'*Historia... defendida*, p. 329, où toutefois il y a «no se dixo» et un? après *delicto*.

pour cela de laisser paraître un ouvrage contenant une assertion comme celle qui fait de Blanche l'aînée de Bérengère. On a vu de grosses questions décidées de cette manière : il a suffi que Garcia de Loaysa ait inséré dans son édition des conciles un papier « qui est un roman de chevalerie », et où il est dit que saint Jacques n'est point venu en Espagne, pour que Baronius ait annulé la mention qu'il faisait en son martyrologe de la prédication de l'apôtre dans ce pays. Qu'on aurait évité d'ennuis si l'on avait empêché la publication de tels documents !

Et Mantuano, qui raisonne ici certainement mieux qu'il n'écrit, n'oublie point de faire observer ceci : il est autrement grave pour le roi d'Espagne de ne descendre que d'une fille cadette d'Alphonse VIII, que de compter parmi ses ancêtres Sanche IV, qui n'était pas fils aîné, Ferdinand IV, non issu de mariage légitime, Henri II, un bâtard ; car ce n'est pas de ceux-ci qu'il tient ses droits, mais de Jeanne de la Cerda, mère de Jean I, femme de Henri II, petite-fille de Fernando de la Cerda, et, par conséquent, héritière légitime du trône d'Alphonse X ; au lieu que si le droit de Bérengère est contesté, que reste-t-il ?

Un autre point déjà relevé dans les *Advertencias* l'est encore dans ce papier. Il s'agit de l'accusation lancée par Mariana<sup>1</sup> contre les mœurs de Henri IV, accusation d'autant plus infâme qu'elle est sans preuve, déclare Mantuano, qui ne l'a jamais vue formulée nulle part que dans cet auteur.

Enfin, le secrétaire des Velasco n'oublie pas un grief qui, certainement, dut indisposer contre l'historien jésuite l'aristocratie espagnole. Il avait déjà, dans ses *Advertencias*, dénoncé la façon peu révérencieuse dont Mariana parlait de l'origine des Fajardo, des Henríquez, des Sandoval, des Pimentel, des Zúñiga, disant que leurs maisons avaient été élevées avec les décombres de celle d'Avalos<sup>2</sup> ; le rajeunissement qu'il avait infligé à la famille des Mendoza<sup>3</sup> ; mais surtout le scepticisme dont il avait fait preuve touchant les droits des Velasco à percevoir les *diezmos de la mar*. On revient ici à la charge, mais sans insister, car, remarque-t-on, c'est aux seigneurs de ces familles à se défendre. Cette réflexion est-elle une invite aux Mantuano et à leurs maîtres ? Elle aide à comprendre comment D. Antonio Hurtado de Mendoza, dans un ouvrage sur les *Títulos y grandezas de España*, a pu reprocher à Mariana d'avoir été animé de sentiments hostiles à la « *nacion española* » et tirer même de là une preuve de sa bâtardise et de son origine française<sup>4</sup>. Par « *nacion española* », nous devons

1. XXII, 14.

2. P. 291 de l'édition de 1613.

3. P. 364. Cf., sur ce passage de Mariana, plus loin, p. 211, n. 2.

4. Cf. Noguera, p. III. Cet ouvrage, signalé sous des titres différents dans la *Bibl. h. n.* et dans l'*Indice* de Gallardo, a pour titre, dans un exemplaire de la *Bibl. nacio*

entendre évidemment la haute noblesse espagnole, dont ce poète de cour expose les titres et les privilèges.

En terminant, Mantuano émet un soupçon qui, s'il était vérifié, ne donnerait pas une très haute idée de la conscience professionnelle des censeurs espagnols : il accuse, en effet, les gens à qui le Conseil confie l'examen des livres à imprimer, de ne pas les regarder. Était-ce, pour ces censeurs, une manière de protester contre l'existence de la censure ? Ou les ouvrages étaient-ils trop rares, dont ils pouvaient dire, comme Fr. Pedro de Oña du *De rege*, qu'ils voudraient les relire « iterum et tertio » ? Mantuano, en tout cas, concevait les devoirs de la fonction avec plus de rigueur.

Il eut gain de cause cette fois, et la saisie des exemplaires fut décidée, ainsi qu'il le déclarait plus tard dans la requête que nous avons examinée précédemment, et où il demande une pension <sup>1</sup>. Mais celui qui fut chargé de l'opération ne se montra pas plus sévère que le censeur, et ne confisqua que ce qu'on voulut bien lui livrer, car un certain nombre d'exemplaires ont survécu ; ce sont peut-être ceux que l'auteur avait envoyés en hommage aux amis : par exemple, celui que Mariana annonçait à Morlanes. En tout cas, il y eut certainement quelque chose de précipité, et même d'irrégulier dans la publication, car on attendait la *tasa*, nous dit Mantuano, et précisément il n'y a point de *tasa* dans les exemplaires connus. L'intervention de l'auteur des *Advertencias* fut-elle aussi la cause qui en arrêta l'apparition jusqu'au milieu de 1616 ? C'est possible, mais sa supplique, qui n'est point datée, doit être postérieure au mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, puisqu'il y est parlé de la renonciation de celle-ci comme d'une chose accomplie ; elle ne fut donc pas écrite avant la fin de 1615 et ne causa pas, de toute façon, un retard bien prolongé. Peut-être aussi la dédicace à l'archevêque de Tolède, faite, semble-t-il, *in extremis*, fut-elle une adroite démarche de D. Tomás pour parer le coup de son adversaire. Pedro de Valencia, qui paraît avoir eu la confiance du prélat, ne resta sans doute point, supposons-nous encore, étranger à l'affaire. Dans une *Vida de Doña María de Toledo* qu'il publia à Tolède en 1616 (la *tasa* est du 11 novembre), Tamayo fait allusion aux retards apportés à la publication de sa *Defensa de la Historia de España*, c'est-à-dire de son *Historia... defendida*, malgré trois sentences favorables du Conseil suprême. L'obstacle a été apporté par des « relaciones siniestras » <sup>2</sup>, dit-il ; il voulait, sans nul doute, parler du mémoire si pessimiste de Mantuano.

nal que m'indique M. Morel-Fatio (Oo 184) : *Discurso político de la creacion, antigüedad y prerrogativas de los titulos y grandes de Castilla*, por D. Antonio Hurtado de Mendoza, secretario de cámara de Felipe IV. L'auteur obtint les fonctions mentionnées ici en 1623 (La Barrera, *Catálogo... del Teatro antiguo español*, p. 247).

1. Voir p. 171, n. 4.

2. Gallardo, *Ensayo*, n° 4005.

## IV

Il faut faire trois parts dans les critiques de Mantuano. Il y a les critiques justes : nous verrons qu'il a été tenu compte d'un certain nombre d'entre elles dans l'édition de 1617. Il y a les critiques qui marquent simplement une opinion différente, plus ou moins discutable : nous en examinerons quelques-unes quand nous nous occuperons de préciser la valeur de l'Histoire générale d'Espagne. Il y a enfin les critiques qui n'auraient pas dû être formulées, ou qui n'avaient plus, à l'être en 1611, le texte latin soit de 1605, soit même de 1592, ou le texte espagnol soit de 1608, soit même de 1601, donnant précisément ce qu'on réclame : en maint endroit, Tamayo n'a pas eu d'autre réponse à donner que cette simple constatation. Une conclusion s'imposera : c'est que Mantuano n'a pas apporté en cette affaire toute la bonne foi désirable.

On comprend qu'il ait pris à la lettre ce qui est déclaré dans la préface de l'édition de 1608 (bien qu'il ait affecté d'ignorer cette même édition) : « se tendra por la nuestra la (opinion) que en esta impression se hallare » ; et que, par conséquent, il se soit cru en droit de négliger le texte latin même lorsque celui-ci était irréprochable, pour ne considérer que l'espagnol. Ne pouvait-il supposer cependant une erreur de traduction là où l'espagnol affirmait que Hannon était mort à la bataille de la Marche d'Ancone, quand le latin disait seulement *oppressum* ; que César fut assassiné le 7 mars, quand le latin marquait *idibus* ; que Corradin fut exécuté à Messine, quand le latin n'indiquait ni *Naples* ni *Messine* ; que l'Alava est dans la *Bizcaye*, quand le latin mettait *in Cantabriæ parte* ; qu'Alonso de Guzmán mourut dans sa ville de *San Lucar*, quand le latin donnait à entendre, peu clairement, il est vrai, au siège d'*Orihuela* ?

1. Je mets en regard le texte de 1592 (= 1605) cité par Tamayo, et celui de 1601 (= 1608), cité par Mantuano. Je m'abstiens de donner les références de chaque *advertencia* et de la réponse correspondante, puisqu'en tête de l'une comme de l'autre on trouve toujours celle du passage visé.

II, 17 : « Hannonem nunciarunt... in Piceno agro cum copiis omnibus oppressum fuisse. »

III, 23 : « Cæsar in Senatu tribus & viginti vulneribus a coniuratis in eius necem Romæ confossus est Martii Idibus sequentis anni qui fuit ab Vrbe condita septingentesimus decimus. »

XIII, 17 : « De Corradino & Friderico dicta causa supplicium est sumptum nouo & crudeli exemplo... »

XVI, 18 : «... in Cantabriæ parte, cui Alauæ nomen est... »

XVII, 7 : « a Castellæ Rege Orihuela

« Hannon... fue en la marca de Ancona con todas sus gentes vencido, desbaratado, y muerto. »

« Mataronle con veynte y tres heridas que en el senado le dieron, a los siete de Março, del año siguiente de setecientos y diez. »

« A Corradino y Federico, en juyzio cortaron en Mecina las cabezas: nueuo y cruel exemplo... »

«... en aquella parte de Vizcaya, que se llama Alava... »

« En siete dias del mes de Junio desto

Et si, où le latin pourrait disculper l'espagnol, l'on se garde de le produire, pourquoi d'autres fois ne citer que le latin, bien qu'il n'apporte pas autre chose que l'espagnol? C'est le cas lorsqu'il s'agit de la présence des Espagnols à Mantinée, ou de la date du martyre de saint Jacques. « Si ce n'est pour la beauté que la variété apporte, » ainsi qu'on se le demande malicieusement Tamayo<sup>1</sup>, était-ce pour prouver qu'on n'avait pas besoin de la traduction pour lire les *Historiae de Rebus Hispaniae libri XXX*? Mais que faut-il imaginer, là où l'espagnol présente la correction que réclame l'*Advertencia*, comme il arrive pour le passage relatif à Blanche et Bérengère, où dès 1608 satisfaction était donnée aux susceptibilités de ceux qui auraient cru l'Espagne en danger si Blanche eût été plus âgée que sa sœur? Et pourquoi, à défaut du latin, s'acharner sur le texte de 1601, quand celui de 1608 donne ce qui est réclamé? Car c'est ce que fait jusqu'à neuf fois Mantuano. Il se plaint qu'on ait vu dans D. Pedro González de Mendoza le fondateur de la maison des Mendoza (alors que, dans le texte de 1608, il y a cette restriction : « je veux dire de sa grandeur actuelle<sup>2</sup> »); qu'on ait fait de Juan Ramírez de Arellano le *camarero* du roi de Navarre (quand le même texte dit : « du roi d'Aragon<sup>3</sup> »); que l'on ait donné à D. Diego de Sandoval le titre de *comendador mayor de Castilla* (le même texte le lui a retiré pour lui conférer celui de *chanciller mayor del sello de la puridad*<sup>4</sup>); que l'on ait mis « Don Henrique » pour « Don Alonso Henriquez », et « Don Juan de Guzman » au lieu de « Don Henrique de Guzman » (or les substitutions exigées ont été opérées<sup>5</sup>); que l'on croie évêque de Palencia, en 1429, D. Gutierre Gómez de

diuturna obsidione in potestatem redacta. Iunii mensis die septimo, Alfonso Gusmanii Sancti Luciferi regulus, Henrico cuius is partes sequebatur eximia opera nauata ad eam urbem occubuit... »

1. *Historia... defendida*, p. 85-6.

2. Dans les neuf passages que je cite à la suite, je donne le texte en 1601, en mettant entre < > les mots supprimés, et en italiques les mots ajoutés en 1608.

XVI, 18 : « Pero González de Mendoza, fundador de la casa de Mendoza (*digo de la grandeza que oy tiene*), que entonces en aquella parte de Vizcaya, que se llama Alaua, poseya vn pueblo deste nombre. »

3. XVII, 6 : « Y mas que era camarero del <Nauarro> *aragones*. »

4. XX, 7 : « Nacio deste casamiento, Diego Gomez de Sandoval <adelantado de Castilla, conde de Castro Xeriz, comendador mayor de Castilla> *conde de Castro Xeriz adelantado mayor de Castilla i chanciller mayor del sello de la puridad*. »

5. XX, 14 : « Sacaronle de pila, por orden de su padre el almirante don <Enrique> *Alonso Enriquez*, don Alvaro de Luna... » Cf. p. 145, n. 1.

*Ib.* : « Don <Juan> *Enrique* de Guzman conde de Niebla, despues de grandes diferencias y debates, se aparto de doña Violante su muger. »

XX, 15 : « <Fallecio tambien don Henrique> *Adolescio otrosi grauemente D. Alonso Enriquez, que finó tres años adelante<sup>b</sup> en Guadalupe*, esclarecido por ser de la alcuna real. » Cf. p. 145, n. 1.

a) Tamayo écrit « diurná ».

b) Ce mot se trouve sur un petit morceau de papier et recouvre le mot *antes*, imprimé par erreur (exempl. de la Bibl. nac.).

Toledo, qui ne le fut que plus tard, et qu'on doute de la valeur des documents qui attestent l'attribution à D. Pedro Fernández de Velasco des *diezmos de la mar* (et pourtant, dans le texte de 1608, on pouvait lire que Don Gutierre ne fut évêque de Palencia que plus tard<sup>1</sup>, et que sûrement les *diezmos* furent accordés<sup>2</sup>); qu'enfin l'on donne comme femme à Jean de Borgia une fille bâtarde d'Alphonse II de Naples (et Mariana disait maintenant « Maria Enriquez », comme voulait Mantuano<sup>3</sup>). L'auteur des *Advertencias* ignorait-il la deuxième édition de l'*Historia general de España*? Ce serait bien étonnant de la part d'un bibliothécaire si bien informé; et il dit lui-même qu'il avait su qu'on la préparait. C'est donc simplement qu'il trouvait fâcheux de supprimer dans son travail huit ou neuf titres, soit une dizaine de feuillets.

Il y a mieux encore. Mantuano tronque les textes qu'il incrimine. Rencontre-t-il une parenthèse ou une note marginale dans laquelle est indiquée l'autorité suivie, et qui couvre Mariana, ou qui apporte à l'opinion énoncée une restriction? Il omet de la transcrire: et pourtant dans trois cas on trouve cette parenthèse ou cette note dans l'édition de 1601 (c'est l'espagnol qu'il cite), comme du reste dans le latin. Il a ensuite beau jeu pour attaquer l'opinion de Mariana<sup>4</sup>.

Après avoir cité le passage où Mariana expose les raisons qui lui laissent des doutes sur la conduite d'Osius *in extremis*, et reproché à l'auteur de condamner un centenaire tombé en enfance<sup>5</sup>, il omet d'ajouter une restriction que donne l'espagnol de 1601 comme de 1608 quant à la conclusion à tirer des textes d'Isidore, d'après Marcellin, et

1. XXI, 2: «... a Don Gutierre Gomez de Toledo, obispo que <era> fue adelante de Palencia ».

2. XXIII, 10: « Por este servicio alcançò se le hiziesse merced de los diezmos de la mar. Assi se dize comunmente <sin que dello aya testimonio alguno, o instrumento bastante> y es cierto que se los dio ».

3. XXVI, 2: «... y en su lugar puso a Juan su tercero hijo, al qual dio por muger <vna hija bastarda de don Alfonso el Segundo, rey de Napoles, por nombre doña Maria> a doña Maria Enriquez, hija de don Enrique Enriquez mayordomo mayor de los Reyes Catholicos y de doña Maria de Luna su muger, de quien nació el duque don Juan padre de don Francisco de Borgia. »

4. Je mets entre < > ce que Mantuano a supprimé du texte de 1601 (= 1608).

II, 6: «... se dio vna batalla naual, año de la fundacion de Roma de quinientos y dos: en la qual las fuerças de los Romanos fueron trabajadas: ca el general Romano Cecilio Metello fue vencido y puesto en huyda <con perdida, si creemos á Eusebio, de nouenta naues>. » Bien qu'Eusèbe ne semble cité ici qu'à propos du nombre des vaisseaux perdus (de même dans le latin, où il y a « nonaginta, si Eusebio creditur, amissis nauibus »), il est clair que le fait même de ce combat lui est emprunté, et Mantuano, qui le conteste, aurait dû s'en prendre à Eusèbe (*Patr. gr.*, t. XIX, col. 499).

II, 9: « Los Olcades, donde ahora esta Ocaña <(Estephano pone los Olcades cerca del rio Ebro)> fueron los primeros sujetados. »

IV, 16 (en marge): « <Seuero Sulpicio en el libro 2 de su historia pone dos Arrios, i de entrambos se hace memoria en el libro I de la historia de Theodorito cap. 4.> »

5. « Y bastaua esto, para no condenarse vn hombre de cien años, fuera de juyzio. » (P. 175.)

a) On trouve de plus, en marge, dans l'éd. de 1608: *Garibay lib. 47, ca. 46.*

de saint Hilaire<sup>1</sup>. Il ne manque pas l'occasion qui s'offre à lui de renvoyer au critique des *Dos discursos* le blâme que celui-ci adressait au connétable. Il lui reproche, en effet, de s'être servi de « vn libro apocripho que anda debaxo del nombre del Arçobispo Turpino ». Seulement l'objet pour lequel le connétable utilisait le livre de Turpin consistait à démontrer la venue de saint Jacques en Espagne; au lieu que celui de l'historien se bornait à faire connaître en résumé les faits plus ou moins légendaires qui ont trait aux interventions de Charlemagne dans la péninsule hispano-mauresque, et cela avec des réserves très explicites, principalement en ce qui concerne la bataille de Roncevaux<sup>2</sup>. Ces réserves, Mantuano oublie de les mentionner; et, à lire l'*Advertencia* où il prétend montrer « la verdad de la batalla de Roncesvalles, y la poca que tiene el libro de Turpino, a quien siguieron el padre Iuan de Mariana, y los demas autores modernos<sup>3</sup> », ne se persuaderait-on pas que la chronique de Turpin passait aux yeux de Mariana pour une source sérieuse?

Les *Advertencias* de 1613 comprennent une soixantaine de titres, se partageant à peine soixante-quinze « erreurs ». On vient de voir combien de ces « erreurs » sont, par le fait, imputées à tort à Mariana, dont le seul texte qui dût faire foi était le dernier, celui de 1608 : encore était-il honnête de s'assurer qu'une distraction de traducteur n'y avait pas introduit des fautes qui n'existaient pas dans le latin, chose possible, remarque Tamayo<sup>4</sup>, qui savait dans quelles conditions s'était exécutée la mise en castillan.

Il serait fort inutile d'insister. L'incorrection de tels procédés explique la vivacité des répliques de Tamayo. Et D. Pedro Salvá, s'il avait eu la curiosité à laquelle nous n'avons pu résister, s'il avait regardé de près les *Advertencias*, n'aurait pas taxé Tamayo de partialité contre leur auteur<sup>5</sup>. Si quelqu'un est passionné, acharné, c'est bien celui qui depuis 1603 semblait n'avoir eu d'autre occupation que celle de chercher noise au jésuite historien.

Non pas, du reste, que le ton des *Advertencias* de 1613 soit agressif. Il n'est formellement insolent qu'une fois ou deux, par exemple lorsque

1. « Y sin embargo cada vno podra sentir lo que le pareciere en esta parte, y escusar si quisicre a este gran varon » (IV, 17, texte de 1601; 1608 est conforme).

2. « Entiendo que la memoria destas cosas esta confusa, por la afficion y las fabulas que suelen resullar en casos semejantes, en tanto grado que algunos escritores franceses no hacen mencion desta pelea tan señalada... Esto baste de la empresa y desastre del Emperador Carlo Magno. El lector por lo que otros escriuieron podra hazer libremente juyzio de la verdad. » (VII, 11; texte de 1601; celui de 1608 est conforme.)

3. P. 204.

4. P. XLIII de la *Raçon*; cf. plus haut, p. 145.

5. « Por la manera acre y apasionada con que esta escrita esta impugnacion á Mantuano (*l'Historia ... defendida*), se me figura no debe ser mui justificada é imparcial : la *Defensa de la descension de N<sup>ra</sup> S<sup>ta</sup> á la iglesia de Toledo* confirma plenamente mis sospechas. » (*Catálogo*, n° 3195.)

l'auteur déclare que pour prouver que Blanche était l'aînée et Bérengère la cadette, il faudrait une autre autorité que celle de Mariana<sup>1</sup>, ou lorsqu'il s'élève contre les assertions de celui-ci touchant la moralité de Henri IV. L'insolence est dans cette manière sèche et tranchante de faire la leçon à l'historien<sup>2</sup> avec des conclusions comme « Por esto verà el Padre Juan de Mariana como... », dans cette confiance, dans cette foi imperturbable en sa propre infaillibilité. Tamayo est donc bien excusable de n'avoir pas ménagé son contradicteur, qu'il attaque avec autant d'ardeur que si c'eût été un adversaire personnel. Il connaissait un peu les circonstances de l'affaire, et savait à quoi s'en tenir sur la modération apparente des *Advertencias* de 1613. Cette modération, il l'attribuait aux conditions posées à l'auteur pour l'obtention de la *licencia*, et non aux bonnes intentions d'un critique courtois et sans rancune. Il n'avait pas tort.

Où il a tort, c'est d'abord quand il se trompe dans le détail : quand, par exemple, il avance que Henri a été remplacé par Richard dans les éditions latines « de fuera del Reino »<sup>3</sup>; quand il interprète de travers ce que dit là-dessus Mantuano<sup>4</sup>, ou même Mariana<sup>5</sup>; quand, s'en rapportant au texte de 1592, où l'auteur prétend qu'Eginhard ne parle pas de la bataille de Roncevaux, il ne s'aperçoit pas que cette assertion erronée a été supprimée en 1605, et même dès 1601<sup>6</sup>, et que Mantuano reproduit précisément le texte d'Eginhard sur cette bataille. C'est ensuite quand il trouve clairs certains passages assez équivoques de l'*Historia*<sup>7</sup>. C'est encore quand il refuse d'avouer que Mariana s'est trompé, alors qu'il aurait dû se contenter de montrer, comme nous ferons nous-mêmes<sup>8</sup>, que les erreurs commises ou bien portent sur des faits étrangers à l'histoire de l'Espagne, ou bien tiennent à une insuffisance très excusable de documentation. C'est enfin quand il oublie de se demander si les corrections que présente le texte de 1608 et qu'il oppose si triomphalement à Mantuano n'ont pas été inspirées par les « seis pliegos ».

1. « Si el Padre Juan de Mariana reboluiera mas libros, no se engañara por la opinion errada de algun moderno, y para apartarse de la comun de tantos, y tales autores, huiera menester fundarse en mayor autoridad que la suya » (p. 244).

2. « Deniera seguir estos autores, y no las pullas de los Prouinciales viejos, tan mal recibidas, y vedadas por leyes del Reyno » (p. 308).

3. P. 283. Cf. plus haut, p. 155, n. 1. C'est probablement lui qui a induit Mayans en erreur.

4. « Mantuano dice que Juan no succedió à su hermano Ricardo el muerto del saetazo en Limoges. » Mantuano dit exactement le contraire.

5. « ... acojase a la emienda, i veranos libros de su calumnia, diciendo el P. Mariana que Ricardo, no Henrique, fue successor de Juan. » Il a voulu dire, sans doute : « diciendo el P. Mariana que Juan fue successor de Ricardo, no de Henrique. »

6. Voir plus haut, p. 151, n. 1.

7. Par exemple, la référence d'Eusèbe dans le premier passage qui est cité à la note 4 de la p. 212; ou encore le passage où il est question des vices de Henri IV, et qui est équivoque dans l'espagnol comme dans le latin (XXII, 14).

8. Voir la 3<sup>e</sup> partie, c. 1, § 1.

Malgré tout, il faut bien reconnaître qu'ailleurs, c'est-à-dire d'ordinaire, l'avocat de Mariana n'éclate à faux ni ne se trompe. La plupart de ses affirmations, principalement celles qui sont relatives à la teneur du texte latin ou de celui de 1608, sont rigoureusement exactes. C'est lui qui nous a montré à peu près toutes les « incorrections » que nous avons relevées à la charge de Mantuano. A défaut de la gratitude de Mariana lui-même, il a droit à celle des marianistes; et il convenait, certes, de lui laisser ici l'honneur de défendre encore notre auteur<sup>1</sup>.

## V

Tamayo n'est pas le seul défenseur qu'ait trouvé Mariana contre Mantuano et le connétable. Il existe d'autres réfutations des *Advertencias*. Elles sont restées en manuscrit, précisément peut-être parce que leurs auteurs eurent, dans la suite, connaissance du livre de Tamayo, avec lequel elles auraient fait double emploi. Deux d'entre elles sont, en effet, conçues dans le même esprit et sur le même plan. Les *Advertencias* de Mantuano sont d'abord reproduites ou analysées, et l'on répond en maniant tour à tour l'indignation et l'ironie.

L'une de ces réfutations est conservée à la Biblioteca nacional<sup>2</sup>. Le

1. Le catalogue du British Museum porte l'indication d'une édition des *Advertencias* qui aurait paru en 1621, et qu'il m'a été impossible de consulter. Peut-être, d'ailleurs, faut-il lire 1611. Dans la préface de ses *Novedades antiguas*, publiées en 1624 (voir plus loin, p. 232), Tamayo donne à entendre qu'il avait entrepris la continuation de l'histoire d'Espagne de Mariana. Je n'ai pu trouver traces de ce travail, non plus que d'une Vie du P. Mariana, qu'il avait écrite, selon la *Bibl. des éer. de la Comp. de Jésus*, à moins qu'il ne s'agisse des détails donnés par lui sur notre historien dans la *Raçon*, p. xxxii (lire xi) - xlvii. Dans sa *Junta de libros*, il ne signale de Mariana que l'*Historia general de España añadida hasta el año de 12*. Mad. por J. de la Cuesla, 1616 (cf. plus loin, p. 221), 2 tom. fol. mas añadida hasta el de 20 et le « tratado del instituto de la Compañia. Ms. 4. Anda en francés y en ytaliano impresso » (cf. p. 117.)

2. Le ms. T 113 (= 6946) de la Bibl. nacional est intitulé : *Defensa de la Historia general de españa que en latin y castellano escriuio el padre Juan de Mariana de la compañía de Jhs por Lope de deça* (94 folios). Non daté, il est paraphé à chaque folio et porte, à la fin, la signature « P. Montemayor del Marmol ». Il débute ainsi :

« Vino a mis manos la Historia general que en Latin y castellano saco a luz el padre Juan de Mariana de la compañía de Jesus obra de un ingenio leuantado, ilustrado, diestro, auisado, copioso, judicioso, eloquente, sentencioso, proprio, maduro, entero, y neutral. A que responden gran natural, sciencia, experiencia, erudicion, abundancia, eleccion, eloquencia, consejo, estimacion, discurso, uerdad, y justicia. Pues por alta que los Historiadores Romanos, y griegos, dexaron la raia en sus lenguas vulgares, el Padre Mariana en la estraña (modestamente lo digo) a llegado a ella, siendo pues aora mas posible su embidia, que su imitation, y a las grandezas de españa se le a añadido la desta Historia por colmo... Con todo esto la enmienda precissa y afinada de la Historia de España (ansi se dixo) dio motiuo a cinquenta aduertencias contra ella, impressas en Madrid año de 1613 con uoz de uno, y manos de muchos y si este libro (aunque vario y erudito) ubiera conseguido su fin, escusara este mio, y otras cinquenta impugnaciones, que guiado del mesmo zelo (qual mejor que el de las cosas publicas), halle a mi juizio que enmendar en estas enmiendas... Primero se pondra el texto de la Historia contradicho, luego la aduertencia contradi-

nom de l'auteur s'y trouve indiqué : celui-ci n'est autre que Lope de Deza, dont précisément Nic. Antonio nous dit qu'il avait écrit une *Apologia por el Padre Mariana contra los errores de su contradictor*. Ce Deza, d'après le même biographe, serait le neveu, « nepos ex fratre », du jésuite théologien Alfonso de Deza ; il était Ségovien, avait étudié les humanités à Oropesa (non loin de Talavera de la Reina), et le droit à Salamanque ; il s'était marié, et s'était consacré à l'histoire et à la philosophie dans le loisir de sa demeure d'Hortaleza, près de Madrid. Ce dernier renseignement concorde avec ce que Lope lui-même déclare dans l'introduction de son travail, à savoir que probablement ni Mariana ni son contradicteur n'avaient jamais entendu parler de lui ni de la « petite bourgade » aux canaux de laquelle

cente, ultimamente su impugnacion, no sin auisos y documentos importantes para leer, y concertar Historias, y puntos nueuamente desencarcelados de errores, no se si mas antiguos, o mas auhorizados. Los lugares que se citan en latin, iran traducidos fielmente en castellano para todos ; y a todos conste de mi neutralidad, pues de los dos autores, del que Historia, y del que aduierte, solo e uisto los libros, y oido los nombres, y ellos por uentura jamas abran oido el mio, ni el de la pequeña Aldea, con cuios canales se termina mi noticia. De lo malo a mi la culpa ; de lo bueno a Dios los gracias...

Impugnacion 1<sup>a</sup>. Dice el padre Juan de Mariana en su Historia General de España, en castellano : luego se sigue Tartesos...

Replica la primera aduertencia : que Tarifa nunca se dixo Tartesso lo segundo que Carthago no fue Tarsis. Prucua lo primero con este argumento...

(F<sup>o</sup> 63<sup>o</sup>) « ...Por lo dicho consta que Mariana hizo cuerdamente en seguir lo mas comun, que es lo mas honroso a nuestra Castilla ; quierante tan bien los de Saragoza, pues tan bien nos cabe parte por ser español, aunque a mi parecer jamas trato Prudencio de su patria natural, pues no pudo tener dos siendo tan iguales y de vn mesmo genero los fundamentos de ambos, que arguien, mas residencia en esta o en la otra, donde se hallaba quando escriuia, que naturaleza (.) que, nuestro, se entienda, por habitacion. Los nombres Aurclio, Clemente, Prudencio, poco ollato lienen de españoles. Auer sido abogado no es buen indicio, officio en aquellos tiempos mas romano que español. Auer residido en España con cargo honroso de guerra, mudandose deste pueblo al otro en buen ora, ya por aqui le tendremos por nacido naturalizado. »

(F<sup>o</sup> 76) « ...De suerte que donde en el castellano dice que algunos autores Franceses no quantan esta batalla, en el latin nombra a Eginardo secretario del emperador Carlomagno, que es el autor unico que la aduertencia alega como no uisto del p<sup>o</sup> Mariana, el qual cuenta la primera uenida de Carlo Magno a España, y no la segunda. En este autor frances es toda la confianza de la aduertencia, pretendiendo por el que no aya auido otra batalla de Roncesualles, ni en otro modo sino como el la cuenta, y la que cuenta. Fuera bien decir que el padre Mariana referia este autor y no atribuirsele asi con esta nouedad. Pues los que no leyesen la historia latina creerian facilmente que le auia ignorado. Por lo dicho constara de las patrañas uulgares que la aduertencia dice cuenta el padre Mariana en esta batalla, no diciendo palabra que no pese vn quintal, y tenga firmissimo fundamento, en grauissimos autores, que los uio todos, Castellanos Nauarros y Franceses, puniendo sus opiniones de manera queste solo capitulo entendido, cierra la puerta a toda calumnia, y es superior a toda embidia, con su substancia, breuedad y authoridad, puniendo lo cierto por cierto, lo falso por falso, lo dudoso por dudoso, dexando a cada vno libre su juicio y eleccion. »

(F<sup>o</sup> 80<sup>o</sup>) « Impugnacion 33<sup>a</sup>. Dice el P<sup>o</sup> Mariana ansi en la historia latina como castellana que de las hermanas del Rey de Enrique el segundo, de Blanca y de Berenguela, d. Blanca era la maior...

Exclama la aduertencia diciendo que se pone mala uoz a nuestros reyes en la

s'arrêtait sa renommée. Il mourut en 1626<sup>1</sup>. Antonio dit encore que le manuscrit de cette défense du P. Mariana fut, avec deux autres ouvrages du même Lope, au pouvoir de Tomás Tamayo, mais qu'aujourd'hui « alicubi latent ». Il n'est pas étonnant que Tamayo de Vargas, bibliophile et défenseur de Mariana, ait pu mettre la main sur un travail où l'on défendait Mariana. On ne voit pas, en tout cas, malgré la similitude du plan, qu'il s'en soit inspiré pour son *Historia defendida*.

Lope professe pour l'auteur de l'*Historia de España* une admiration sans réserves. Il va jusqu'à dire, à propos du récit de la bataille de Roncevaux, qu'il n'y a pas là une parole qui ne « pèse un quintal ». C'est peut-être beaucoup ! Il n'a vu, ni que Mariana s'était trompé en disant qu'Eginhard ne parle pas de cette bataille, ni qu'il avait reconnu son erreur, ainsi qu'en témoignent les éditions de 1601 et de 1605. Ses remarques, au reste, sont souvent judicieuses. Il sait même être juste. Il reconnaît à l'ouvrage qu'il réfute de la variété et de l'érudition. Chose curieuse, il n'en nomme pas une fois l'auteur par son

sucesion de Castilla, prefiriendo en edad y derecho a d. Blanca muger de Luis rey de Francia, y que no fue así, sino que la dicha d. Blanca fue menor, y d. Vren-guela a quien se dio el reino la maior, y a quien uino de derecho. Desta exclamacion y mala uoz ay que cuidar poco, pues los mesmos reinos que pueden por su comun provecho, quitarse o ponerse leyes, pudieron disponer en ellos con justas causas, estando maiormente asegurado esto con prescripcion de tantos siglos, y multitud de tantos sucesores castellanos, a uista, paciencia y consentimiento de tantos reyes franceses, auiendo faltado en los presentes totalmente aquella sangre. Y esto quedo por entonces muy llano, con el reclamo que el rey Luis de Francia, y su hijo d. Luis marido el uno, y hijo el otro de d. Blanca, auieron por los reinos de Castilla y de Toledo, diciendo auian pertenecido a d. Blanca, y de ellos como a conjunta persona, y sucesor, de la dicha su mujer y madre. Sobre lo qual ubo muchos dares y tomares, hasta el tiempo del rey d. Alonso el Sabio, que caso a su hijo primogenito d. Fernando con hija de s. Luis y con esto se aparto desta pretension, y renuncio todos y qualesquier acciones y derechos, que podia tener a los reinos de Castilla. esto le refiere y sigue Zamalloa\* siguiendo graues y antiguos autores. Y a los Castellanos entonccs fue muy util y gloriosa su determinacion y expulsion de dominio ageno, siruiendo en esto de exemplar a lo futuro.

Al fin ay en esto dos opiniones, y refiriendo la aduertencia los autores de la suia, a d. Lucas, d. Rodrigo, d. Alonso de Cartagena y los demas concluye con este epi-phonema : si el padre Mariana reuoluiera mas libros, no se engañara por la opinion errada de algun moderno. Que libros queria que vbiese rebuelto Mariana? sin duda estos que alega que en la leccion así de Zamalloa como de Mariana se enquantran mil ueces; y en los indices que antepusieron de sus historias de los autores que para ellas uieron, ninguno destes falta y ay otros muchos. Dice Zamalloa que los autores que dicen que D. Berenguela fue la maior reciben engaño, luego supo que auia autores que lo decian, y creo el engaño pareciendoles que pues auia sucedido en el reino seria la maior, y pues el p. Mariana uisto todo lo antiguo y moderno como tan eminentes y uniuersales elegieron esta opinion me atengo a ella, y no se como pueda dexar de ser la cierta, auiendo sido tan publica, tan altercada y larga la pretension de Francia por esta causa hasta el tiempo del Rey d. Alonso el Sabio que se compuso, sin auer podido tener otro fundamento sino la mayoria de d. Blanca, que totalmente cierra la puerta a la opinion contraria. »

1. Il est aussi l'auteur d'un *Gobierno politico de agricultura* que signale Gallardo (n° 2005, un exempl. au Brit. Museum). C'était, on le voit, un campagnard lettré.

a) Note marginale : « lib. 13, c. 10. »

nom; il parle seulement des « cinquante *Advertencias* imprimées à Madrid en 1613 », ce qui ne convient évidemment qu'aux *Advertencias* de Mantuano; et, ce qui prouverait qu'il était, ou assez bien renseigné, ou assez perspicace, il déclare qu'elles ont paru sous le nom d'un seul, mais par la main de plus d'un. L'hypothèse d'une collaboration de plusieurs anonymes, en dehors du connétable, est en effet fort plausible.

La seconde réfutation est conservée à la Biblioteca real<sup>1</sup>. Elle est anonyme et porte en marge des notes ou corrections qui ne paraissent pas toutes provenir de l'auteur, le mot « malo » y revenant assez souvent. Le volume qui la contient a appartenu au Colegio mayor de Cuenca à Salamanque. Mantuano y est nommé sans détour, mais aucune explication n'est donnée ni sur lui, ni sur les circonstances où furent rédigées ces contre-remarques, ni enfin sur celui à qui elles sont dues. L'auteur donne seulement à entendre qu'il les écrivait étant à Rome. On ne voit pas que Tamayo les ait eues sous les yeux quand il écrivait les siennes.

Voilà donc trois Défenses de l'Histoire du P. Mariana. Elles ne

1. Ms. de la Bibl. real VII-A-1, 183 folios. Le 1<sup>er</sup> folio contient la table des matières, et porte la mention « De la Biblioth<sup>a</sup> del Coll<sup>o</sup> m<sup>o</sup> de Cuenca ».

Les folios 1-69 contiennent, comme indique la table, des « Notas a las advertencias de Mantuano en la historia de españa del p<sup>o</sup> Jù de Mariana ». Le folio 1 reproduit le fol. 2 (recto et verso) et l'addition marginale qui s'y trouve. Il débute ainsi :

« Advert<sup>a</sup> 1<sup>a</sup> »

Tarifa no es Tartesso como dice el P<sup>o</sup> M. lib. 1<sup>o</sup> cap. 20 porque de tres Tartessos que nombran los antiguos la una segun Strabon estava en la boca del Betis...

Cette réfutation répond sur la question de la Cava et celle de Bernard. Elle a donc été faite par rapport aux *Advertencias* de 1611, et peut être antérieure à celle de Tamayo.

(F<sup>o</sup> 52) « Adv<sup>a</sup> 35. El P<sup>o</sup> M. pone mala bos a la sucesion de nuestros reyes diziendo que doña Blanca m<sup>a</sup> del rey s. Luys de francia era mayor que doña Berenguela m<sup>a</sup> del rey s. fernando de Castilla hijas ambas del rey don Alfonso 8 lib. 12 c. 7. cõsta lo contrario porque el arçobispo don Rodrigo lib. 9 c. 5 a quien sigue la chronica del s<sup>o</sup> rey don fernando la general y otras dizen que a la infanta doña Berenguela era devido el reyno como a primo genita segun constaua por priuilegio del rey su P<sup>o</sup> en cuya uida se le auia jurado <obediencia> la *fidelidad y sujecion*<sup>a</sup> no auiedo hijo varon.

No puedo dejar de alabar la gran fidelidad de Mantuano pues al cabo de 400 años rehuye no se leuante algun pleyto a los reyes de españa acerca del derecho con que reynan. O fiel y leal vasallo<sup>b</sup> mas no entiendo que se tienen por meuos leales ni por menos españoles los que tienen por historia llana lo que acerca de este punto propone el P<sup>o</sup> M.

Mas antes de alegarlos me holgara entender que priuilegio fue aquel por el qual la reyna doña Berenguela credo el reyno y por que hazen fuerça en el el arçobispo D. Rodrigo y las demas chronicas que le siguen que necesidad auia de priuilegio si era la mayor ni indulto del rey su P<sup>o</sup> guard[ad]o en archivo y en Iglesia con tanta solemnidad que quien esto aduirtiere uera como no fue mas que preuenir que el reyno de Castilla no recayesse en francia faltando erederos varones y para esto fue la diligencia de jurar a d. Berenguela en uida de su P<sup>o</sup> el qual de consentimiento del reyno vuo de ser de aquel acuerdo pues dio el priuilegio lan inculcado de estos

a) Correction de la même main.

b) En regard de ces quatre lignes, note marginale : « malo ».

dépendent pas l'une de l'autre : il est facile de s'en rendre compte en comparant leurs réponses respectives touchant une même *advertencia*, par exemple, celle qui concerne Blanche et Bérengère; les mêmes arguments peuvent revenir ici ou là, mais l'expression en est très différente. Il est honorable pour un homme qu'on attaque de se voir ainsi défendu spontanément par des gens qui ne se sont point concertés. Mais il est honorable pour le pays et le temps où fut écrit un ouvrage comme l'*Historia de España*, qu'il y ait eu des lecteurs assez enthousiastes et assez érudits pour soutenir une joute aussi savante, et rompre des lances contre un critique malveillant, mais assurément bien informé.

Non seulement Tamayo ne fut pas le seul défenseur de Mariana, mais quand il vit enfin sortir de chez l'imprimeur son *Historia defendida*, il avait perdu l'honneur d'être le premier en date. Déjà, en effet, entre Mantuano et les marianistes, les escarmouches avaient commencé : Tamayo n'en fut pas. On a cité la lettre, reproduite par lui, dans laquelle Mantuano explique à Alvaro de Piña y Rojas les raisons qui l'ont amené à critiquer l'*Historia de España*. Cet Alvaro, ami de Mariana, nous raconte Tamayo, avait en effet écrit de Tolède

autores y no es esto adiuinar pues como dijo bien Polidoro Virgilio en las cosas inciertas se deve seguir lo que pide el suceso y orden de las cosas y lo que <se colige> con buenas conjeturas se infiere.

Mas\* que la infanta doña Blanca fuese mayor consta del concierto que dicen(?) los autores ingleses que hizo su tio el rey de inglaterra del casamiento de esta señora con el principe de francia y de auerse casado tantos años antes que doña Berenguela a quien su P<sup>e</sup> huuo concertado de casar en alemania a principe mas remoto y mas extrangero que el de francia cosa que por ser lan comun la supongo finalmente (.) el diligente estean de Garibay que fue el que mas averiguo de escrituras antiguas lib. 12. c. 42 dize los grandes de Castilla que de la libertad del regno tenian zelo se dieron tal presteza que no dieron lugar a que los reynos de Castilla se juntasen con los de francia por que la infanta doña Blanca primogenita del rey don Al<sup>o</sup> pudiera uenir a reynar en estos reynos (.) en el cap. 24 del mismo libro hablando del nascimiento de estas infantas dize fue la primo genita doña Blanca que fue Reyna de francia y todos los autores que escriuen que esta infanta no era primo genita reciben engañio, y poco aules auia dicho no fue la primo genita doña Berenguela segun diuersos autores quieren por que sin suda lo fue la infanta doña Blanca. Esto Garibay.

Confieso que me holgara saber los originales por donde tan determinadamente Garivay y el P<sup>e</sup> M. dizen que fue manifesto engaño de los que dizen lo contrario mas la poca ocasion que ay en Roma para aueriguarlo no da lugar a mas que a creer que pues hombres tan diligentes lo quisieron(?) tan manifestamente y con tanta aseueracion que uieron y aueriguaron esta uerdad y esto deuiera considerar Mantuano mas como no trató mas que de poner al P<sup>e</sup> M. lid lo que en algo le contradexia dando luego sent<sup>a</sup> definitiua ni trajo ni parese que supo estos fundamentos (.) al parecer de Garivay siguió Tarrafa en su chronicon prefiriendo como a mayor a la infanta doña Blanca y posponiendo como a menor a la infanta doña Berenguela cosa que en ninguna manera la contradize Mosen Valera ni el Burgense don Alonso de Cartajena en sus historias como consta de sus textos que dejó (?) porque los refirió Mantuano como se puede uer en el. »

r. Il existe à la Biblioteca nacional une autre Défense de Mariana, due à Andrés Almansa y Mendoza, et intitulée *Yerros que advirtió en el libro de Pedro Mantuano* (d'après le Catalogue; cf. l'*Indice* de Gallardo). Je n'ai pas eu le loisir de l'examiner.

a) En regard de cette ligne et en marge : « malo ».

à Mantuano, le 2 avril 1614, pour lui signaler « algunos ierros essentialissimos de computo » qu'il avait relevés dans les *Advertencias*<sup>1</sup>. La réponse de Mantuano est du 17 avril. Un second échange de lettres eut lieu (15-20 mai). Cet autre défenseur fut moins bruyant. Il nous a rendu le service de provoquer la lettre, invraisemblable d'outrecuidance, du Mantuano, et que Tamayo n'a pas laissé perdre.

D'autres s'en étaient tenus aux intentions. C'est Tamayo lui-même qui les nomme<sup>2</sup>. Outre l'archevêque de Compostelle, président du Conseil d'Italie, Juan Beltrán de Guevara, et le célèbre Luis de Góngora, qui se contentèrent de louer son projet d'apologie, deux érudits avaient formé pour leur compte le même projet. L'un était Francisco Fernández de Córdoba, qui semble s'être préoccupé surtout de prouver la venue de Nabuchodonosor en Espagne, mais avait eu aussi « à plusieurs reprises » le désir de défendre Mariana sur beaucoup de points contestés par Mantuano. L'autre est Francisco Gómez de Quevedo, qui, nous dit Tamayo, eût aussi écrit une Défense, s'il n'eût quitté l'Espagne pour suivre le duc d'Osuna : preuve que les affirmations de Tarsia<sup>3</sup> touchant les rapports du vieil historien avec le jeune traducteur des *Thrènes* de Jérémie ne sont pas de pure fantaisie.

Tamayo lui-même déclare avoir eu un collaborateur, José González de Salas<sup>4</sup>. Il savait qu'un Italien, Francesco de Plaça (Piazza<sup>5</sup>), bibliothécaire de l'archevêque de Compostelle, et un autre érudit qu'il ne nomme point, avaient commencé un travail pareil au sien. On voit que les attaques de Mantuano avaient soulevé une certaine émotion : l'auteur de l'*Historia general de España*, malgré ce qu'un patriotisme ombrageux ou la vanité de quelques aristocrates pouvaient lui reprocher, avait décidément conquis l'estime et la sympathie : il en devait peut-être quelque chose à son censeur.

En 1618, en tête de son *Triunfo de la Fee en los Reynos del Japon*, dédié au cardinal de Sandoval, Lope de Vega mettait un *Prologo al Tito Libio, christiano, Luz de la Historia de España, el P. Juan de Mariana*<sup>6</sup>. Quant à Mantuano, le même poète (qui précisément se disait descendant de Bernardo del Carpio) paraît avoir partagé les sentiments de Tamayo à son égard. Vers le même temps, remerciant le duc de Sessa d'une libéralité, il lui avoue plaisamment qu'il se trouvait « plus à court d'argent que Mantuano de bon sens »<sup>6</sup>. Ce n'est sans doute pas à Lope de Vega que nous demanderons de nous dire ce

1. *Racon*, p. xi. Cf. plus haut, p. 167.

2. P. xxxvi-xxxix.

3. Voir plus haut, p. 126.

4. L'auteur de *La descripcion del sitio de la tierra, escrita por Pomponio Mela...* (Madrid, 1644; n° 2385 de Gallardo).

5. La Barrera, *Nueva Biogr. de Lope de Vega*, p. 299.

6. *Ibid.*, p. 617, où l'on verra aussi comment Lope se moque de la relation des *Casamientos de España y Francia*.

que valent la critique de Mantuano et celle de Mariana : sa plaisanterie n'en est pas moins une agréable conclusion à l'histoire des démêlés qui viennent d'être racontés.

## VI

La troisième édition du texte castillan de l'*Historia general de España* est constituée, à notre connaissance, par un premier tome, daté de 1617, et un second, daté de 1616 : tous deux imprimés à Madrid aux frais du libraire Alonso Pérez, mais celui-là chez la veuve d'Alonso Martín, celui-ci chez Juan de la Cuesta. Les exemplaires ainsi formés sont complétés par un *Sumario* qui comprend les années 1516-1612, et qui, imprimé par Juan de la Cuesta et aux frais du même libraire, porte soit la date de 1616, soit celle de 1617. On peut se demander s'il n'y a pas eu deux éditions commandées successivement par Alonso Pérez, et parues l'une en 1616, l'autre l'année suivante. On s'expliquerait ainsi comment, dans la préface de l'édition de 1623, il est dit « se tendra por la nuestra la (opinion) que en esta quinta impression se hallare ». Si, en effet, les volumes datés de 1617 et 1616 ne forment qu'une édition, celle de 1623 se trouve n'être que la quatrième du texte castillan. Il faut remarquer pourtant que celle-ci est la cinquième des éditions de l'*Historia* parues en Espagne tant en latin qu'en espagnol : c'est peut-être ce que l'auteur ou l'éditeur a voulu dire. D'autre part, il est douteux qu'un même libraire ait fait deux fois en deux ans les dépenses d'une impression considérable. Tout ce qu'on pourrait admettre, ce serait qu'il y ait eu une édition complète datée de 1616<sup>1</sup>, et qu'un certain nombre d'exemplaires, avec un titre daté de 1617, aient passé pour former une nouvelle édition.

On a vu que l'édition de 1608 a été considérée par Mayans et les éditeurs de Valence comme préférable à celles de 1617-1616 et 1623. Nous devons examiner de près leur thèse, car le choix de l'édition a un intérêt pratique au point de vue littéraire et philologique, comme en ce qui concerne l'idée que nous avons à nous faire de la critique de Mariana.

Contre l'authenticité de l'édition de 1617 on ne peut tirer argument de l'âge de l'auteur, bien qu'il fût octogénaire lorsqu'elle parut. En 1619, il faisait paraître ses *Scholia in Vetus et Nouum Testamentum* avec une préface autobiographique. Or si les Scolies sur l'Ancien Testament étaient déjà prêtes à la fin de 1617, il ne composa les Scolies du Nouveau Testament qu'ensuite et dut pour celles-là demander une autre licence qui lui fut accordée le 20 décembre 1618<sup>2</sup>. Du

1. C'est ce qui semble résulter d'une indication de Tamayo (voir p. 215, n. 1).

2. Voir p. 123.

moment qu'il pouvait, à cette époque, rédiger un volume pour lequel il fallait à tout le moins reprendre d'anciennes notes et les mettre au point<sup>1</sup>, il n'était pas incapable de corriger son histoire et d'en préparer une nouvelle édition vers 1616 ou 1617 : d'autant qu'il avait pu commencer les corrections peu après 1608.

Toutefois, précisément à cause de ses occupations d'exégète, Mariana n'a-t-il pu s'en remettre à d'autres du soin de préparer cette édition ? Il avait pensé, dit-il plaisamment, prendre son congé : s'il a repris ses armes, c'est pour faire œuvre pie, et non pour retourner aux luttes profanes. N'eût-ce été pour compléter son commentaire de la Bible, il se serait retiré dans le repos pour songer au grand départ<sup>2</sup> : cela valait mieux pour le salut, que de faire le « regratteur de syllabes », s'il nous est permis d'employer une expression de son contemporain, Malherbe ; car c'est bien à un regrattage de syllabes qu'a été soumis le texte édité en 1617-1616, un grand nombre de corrections n'ayant trait qu'à la langue.

Contre cette édition, les éditeurs de Valence présentent deux arguments. Le premier consiste précisément à rejeter, comme indignes de la plume de Mariana, des modifications de forme qui n'améliorent pas et déparent plutôt le style ; le second, à rejeter des modifications de fond comme inspirées par les *Advertencias* de Mantuano, que Mariana affirme n'avoir pas lues.

Le premier de ces arguments est des plus subjectifs, puisqu'il repose sur une appréciation, au point de vue du style, des changements apportés en 1617. Il n'est pourtant pas à dédaigner. Il porte sur trois points. Certaines corrections, dit-on, consistent à substituer une forme moderne à une ancienne : *grietas* à *crietas*, *mercaderias* à *mercaderias*, *ambos* à *entrambos*, etc. ; ce qui n'est pas conforme aux habitudes de Mariana historien, qui affectait, au contraire, l'archaïsme. Il est clair que si ces changements sont le fait de l'imprimeur, l'édition se trouve du coup dépréciée. Or, rien ne prouve que Mariana ait renoncé à « se teindre la barbe pour paraître vieux », selon l'expression de Saavedra<sup>3</sup> ; et l'on est autorisé à penser le contraire quand on le voit mettre des archaïsmes intentionnels dans son *Sumario* jusqu'en 1623. En effet, à l'année 1616, qui ne se trouve que dans l'édition de 1623, on lit le mot *ca*, sans compter *otrosi* et *dende fin del año*, qu'on rencontre à l'année 1615, et qui sont peut-être moins affectés. Sur ce point, il faut donc donner raison aux éditeurs de Valence.

On peut encore voir une preuve, sinon de l'ingérence étrangère, au

1. « Nulla in hanc rem, & selecta in adversaria superiori tempore collata : quæ necum perire, ni ita facerem, necesse erat » (Préf. aux *Scholia*).

2. «... de discessu serio per otium cogitare » (*ibid.*).

3. Voir la 3<sup>e</sup> partie, c. III, § II.

moins de la négligence de l'auteur, dans l'insertion d'une sorte de glose correctrice dans une phrase qui avait été critiquée par Mantuano. Mariana avait dit d'abord : « Destos montes hazia la parte de medio dia el monte Idubeda (llamado assi de las antiguos) se desgaja. tiene su principio cerca de las fuentes de Ebro, que estan *en los Pelendones*, pueblos antiguos de España. Al presente este monte Idubeda, se llama montes de Oca... »<sup>1</sup>. En 1617, on imprime « *sobre* » au lieu de « *en los Pelendones* », et l'on insère entre *España* et *al presente* : « por mejor decir nace en las vertientes de Asturias, donde está un pueblo por nombre Fontibre, que es lo mismo que fuentes de Ebro. » Les éditeurs de Valence font remarquer avec raison que cette correction n'est pas à sa place, puisqu'il s'agit ici de l'Idubeda et non de l'Ebre. On s'exagérerait pourtant la netteté du style de l'*Historia general de España*, si l'on s'imaginait que de telles fautes y fussent sans exemple. Ce second point est donc douteux.

Sur le troisième point, l'argumentation se retournerait aisément contre la thèse des éditeurs de Valence. Il s'agit de certaines corrections purement grammaticales ou stylistiques apportées au texte de 1617. Quelques-unes, en effet, n'amélioreraient pas le texte, bien au contraire. Mais dans celles que citent ces éditeurs, la nouvelle leçon, cela est évident, a été mise pour éviter le relatif *lo qual*, *el qual*, ou pour couper la phrase<sup>2</sup>. Or, que Mariana ait cherché à alléger la phrase, à la couper en supprimant les relatifs, on s'en convaincra facilement à lire une seule page de son castillan.

Le second argument est tiré de ce fait que certaines corrections paraissent avoir été inspirées par les *Advertencias* de Mantuano<sup>3</sup>; or, Mariana déclare ne pas avoir lu ces *Advertencias*. Mais on doit distinguer : ne pouvait-il les connaître sans les avoir lues? Dans l'édition de 1608 les éditeurs de Valence relèvent une correction du même genre, celle qui est relative à Bérengère (nous en avons compté neuf autres)<sup>4</sup>; ils n'ont pas conclu de là que le texte de 1608 fût suspect.

La vérité paraît bien être que l'édition de 1617 a été exécutée sur un exemplaire de 1608 corrigé par Mariana, mais qu'elle n'a pas été précédée d'une révision sérieuse, car le texte continue à être contradictoire, et la table des matières à ne pas concorder avec le texte, en ce qui touche Blanche et Bérengère. Les mots « *como fue la mayor* » ont disparu<sup>5</sup> : ce qui prouverait que Mariana s'était décidément rangé du côté de Mantuano (si la correction ne lui a pas été imposée). Mais un peu plus bas subsiste encore la phrase d'où il résulte implicitement

1. I. 3.

2. Voir les passages qu'ils reproduisent à la suite de leur préface.

3. Voir la lettre à Morlanes (app. V, 5).

4. Voir p. 211-2.

5. Voir, p. 182, n. 1.

que Blanche était l'aînée. Il est dit, en effet, dans l'énumération des enfants d'Alphonse VIII, qu'après Blanche vinrent Bérengère, Sanché, etc. Ensuite, l'autre passage si contradictoire, que nous avons également signalé, est resté sans correction<sup>1</sup>. D'autre part, l'imprimeur a pu, semble-t-il bien, introduire de son chef des modifications « en la ortografía », et non « en las cosas ». Il n'y a donc pas de raison péremptoire de recommander cette édition plutôt que celle de 1608; mais il n'y en a pas davantage pour la rejeter. On pourrait peut-être s'en servir de préférence à cause des nombreux passages où la phrase apparaît plus dégagée par suite de la suppression du relatif (*el cual* ou *lo cual* principalement); mais il faudrait se méfier des formes comme *grietas*, *mercaderias*, *ambos*, qui sont peut-être dues à l'imprimeur. En tout cas, comme l'édition de 1623, en dehors des passages qui seront examinés, n'est pas telle que nous devons la négliger, il s'ensuit que nous n'avons pas non plus de motif suffisant pour lui préférer l'édition de 1617, si ce n'est pour ces mêmes passages<sup>2</sup>.

1. Voir p. 181, et remarquer la correction et l'addition particulières aux éd. de 1617 et 1623. Comment Mariana a-t-il pu les faire sans remarquer l'absurdité de tout le passage? Enfin on trouvera au l. XIX, c. 15, dans le discours de Ruy López Davalos, une allusion très explicite aux droits de Blanche, sacrifiés à la raison d'Etat.

2. Voici les corrections apportées en 1617 et paraissant inspirées par les *Advertencias*. Je donne le texte de 1601 (auquel celui de 1608 est conforme): je mets entre <> les mots supprimés, et en italiques les mots ajoutés en 1617.

II, 17: « Dióle la batalla, en la qual le matò treynta mil hombres, y a el forço a huyrse a los Maurusios, que era vna ciudad o comarca en lo postrero de su reyno: por ventura adonde ahora está Marruecos. »

*Ibid.*: « Hannon... fue en la marca de Ancona con todas sus gentes vencido, y desbaralado, <y muerto>. »

II, 20: « <... Ni aun verla no quiso> apenas la quiso ver y hablar. »

II, 24: « Despues desta victoria, y de la huyda de Anibal o antes se hizieron las pazcs... »

III, 23: « Mataronle con veynte y tres horidas que en el senado le dieron, a los <siete> quinze de Março, del año siguiente de setecientos y diez. »

XI, 21: « Estas cosas succedian en España, en el tiempo que <Enrique> Ricardo de Ingalaterra, en prosecucion de la guerra... fue muerto con vna saeta. »

XIII, 17: « A Corradino y Federico, en juyzio cortaron en <Mecina> Napoles las cabeças. »

XVII, 6: « Los reyes de Aragon y Nauarra tenian concertado que juntamente con don Enrique, se viessen en el castillo de Vncastel, que era de Aragon, en la raya de Nauarra... natural de Nauarra. *Quien dize que esta habla de los reyes fue en Sos a la raya de Nauarra.* »

XVII, 7: « En siete dias del mes de junio desde mismo año, murio en <su villa de San Lucar> Orihueta, la qual el rey don Pedro tenia cercada, Alonso de Guzman. »

## CHAPITRE IV

- I. Le *capitán* Miguel Sanz de Venesa y Esquivel et les réclamations de Fontarabie.
- II. Le P. Jerónimo Román de la Higuera et les Fausses Chroniques.
- III. L'édition 1623. Caractère suspect des additions empruntées aux Fausses Chroniques.
- IV. Les falsificateurs possibles.
- V. Succès de l'*Historia general de España*.

### I

Le 6 décembre 1621, un certain *capitán* Miguel Sanz de Venesa y Esquivel adressait au P. Mariana une lettre et un mémoire imprimé<sup>1</sup>. Le mémoire, qui porte la date du 20 novembre de la même année, avait pour objet de prouver que l'auteur de l'*Historia general de*

1. Voir dans la *Revue du Béarn et du Pays Basque* (à partir de mars 1904), un *Essai sur les Différends de Fontarabie avec le Labourd du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, par M. Th. Legrand, qui a utilisé pour cethistorique les documents conservés à l'*Archivo* de Fontarabie, et en particulier le manuscrit de la *Relacion* ci-dessus mentionnée. Muñoz, qui signale la même *Relacion* (*Dicc. bibliográfico-histórico, Fuenterrabia*, n° 2), dit qu'il en existe une copie à l'Academia de la Historia, dans la Collection Vargas Ponce. Mais cette copie paraît introuvable. Un exemplaire imprimé existe au British Museum, avec une copie de la lettre adressée par le *capitán* à Mariana (cf. Gayangos, *Catalogue*, t. I, p. 367-8). Dans l'intitulé de la *Relacion*, tel qu'il est reproduit par Muñoz, la *Bibliothèque des écrivains de la Comp. de Jésus* (d'après Muñoz) et M. Legrand, les mots que je place entre <> ont été omis : *Relacion de lo q<sup>o</sup> al Reverendissimo Padre Maestro Juan de Mariana de la compañía de Jesus pone en consideracion el capitan Miguel Sanz de Venesa y Esquivel en nombre de la muy noble y leal villa de Fuenterrabia sobre la enmienda que piden el capitulo quinto <del libro vigesimo tercio, y el capitulo veinte y tres> del libro vigesimo nono de la segunda parte de su historia de España que tratan del rio Vidasoa*. Si bien que M. Legrand a pensé que l'objet de cette relation « n'est point celui indiqué dans le titre ci-dessus, car il n'est nullement question de la Bidassoa au chapitre V du livre XXIX de l'histoire de Mariana. » Il n'en est pas question, en effet, à ce dernier endroit, mais bien aux endroits que marque en réalité le titre et que le *capitán*, au cours de son mémoire, spécifie en demandant à Mariana de les corriger (voir plus loin). M. Auguste Laporte, professeur au Lycée de Rochefort, a bien voulu étudier pour moi à Fontarabie ce document, au point de vue spécial auquel je me plaçais, et après M. Legrand, qui en a signalé le premier l'existence dans cette ville. La curieuse étude de ce dernier, publiée d'abord comme thèse pour l'École des Chartes (*Essai sur Fontarabie*, 1904), me dispense d'entrer dans de plus longs détails sur les revendications exprimées par le *capitán* et sur les démêlés des Guipuzcoans avec les Labourdins depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'au temps de Mariana.

*España* avait été mal informé quand il avait écrit que la rivière de la Bidassoa était la propriété commune de la France et de l'Espagne, en vertu d'un accord intervenu en 1510 entre les deux pays. Faisant l'historique de la question en litige, le *capitán* en arrivait à cette conclusion que la Bidassoa appartenait à l'Espagne et que la frontière était marquée par la rive droite.

Réclamation et démonstration étaient faites avec politesse et respect. L'historien se laissa convaincre. Dans son édition de 1623, on trouve deux additions importantes aux endroits visés. On voit dans la première comment, lors de l'entrevue qu'il eut en 1463 avec Louis XI, Henri IV de Castille eut la précaution de traverser la Bidassoa pour venir à la rencontre du monarque français, et de lui dire, en mettant le pied sur le bord, à un endroit que l'eau recouvrait lors des fortes marées : « Ici je suis en Espagne ; » puis, posant un pied un peu plus loin : « Ici je suis en Espagne et en France ; » à quoi Louis XI répondit : « Il est vérité. » Dans la seconde, relative à l'accord de 1510, l'historien rappelle l'interdiction faite alors aux Hendayais de se servir de barques à quille<sup>3</sup>.

## II

Au temps où Mariana publiait son Histoire d'Espagne en latin, vers 1594, son confrère Jerónimo Román de la Higuera lançait dans

1. « ... V. P. a quien suplico me perdone este atrevimiento, q<sup>e</sup> el zelo de mi patria me ha movido á ello, y me tenga de oy mas por su muy verdadero servidor, porque soy aficionadissimo al nombre de V. P. despues que comence á leer su historia, por la cual conozco que el ingenio, y valentia con q<sup>e</sup> esta escrita es cosa superior, y gracia gratis data admirable, la del cielo alcance V. P. con la felicidad que deseo. De Madrid á veinte de noviembre de mil y seiscientos y veinte y un años. » (Fin de la *Relacion*.)

2. « Passaron los nuestros en muchas barcas el rio Vedaso < comun termino y aldeaño entre Francia y España > o *Vidasoa*. Puedese sospechar se hizo esto por reconocer ventaja a la magestad de Frãcia : nuestros historiadores dizõ otra causa q̄ todo aquel rio pertenece al señorío de España, < y para hablarse a la raya de los dos Reynos, fue necessario q̄ los nuestros le passassen > y consta por escrituras publicas, acordadas en diferentes tiempos entre los Reyes de Castilla y Francia : y de lo processado en esta razon en que se declara, que passando dõ Enrique el rio *Vidasoa*, en un barco llegó hasta donde llegava el agua, y allí puso el pie, y al tiempo q̄ quiso hablar con el Rey Luys, tenia un bastõ en mano, desembarcado en la orilla y arenal dõde el agua podia llegar en la mayor creciete, dixo q̄ allí estava en lo suyo, y que aquella era la raya dentre Castilla y Francia, y poniendo el pie mas adelante, dixo ahora estoy en España y Frãcia, y el Rey Luys respondió en su lengua. *Ite verite, dezis la verdad*. En estas vistas y habla se leyõ de nuevo la sentençia... » (XXIII, 5; t. II, p. 364 de l'édit. de 1617. Ce qui est entre < > ne se trouve pas dans l'édit. de 1623, p. 367, et ce qui est en italiques ne se lit que dans cette dernière édition.) Zurita, dans ses *Anales* (XVII, 50), parle bien de la même entrevue, mais ne dit rien de cet incident.

3. « Llegaron diuersas vezes a las manos ; y el pleyto a terminos, que se nombraron juezes por los Reyes : los quales acordaron, que cada qual de las partes quedasse con la ribera que caía házia su territorio, y el rio fuesse comun. *Solo se vedõ a los*

la circulation un recueil de chroniques qui lui avait été envoyé du monastère de Fulda, disait-il, et qui portait les noms de *Marcus Flavius Dexter*, *Maximus* et *Eutrandus*. On verra dans l'*Historia de los Falsos Cronicones* de Godoy Alcántara, comment on peut imaginer que ce faux fut élaboré; quel en était le contenu et l'intérêt; comment Juan Bautista Pérez avait écrit en 1595 à Higuera lui-même que cette chronique était apocryphe<sup>1</sup>; et comment enfin Higuera, compromis et confondu dans l'affaire de *San Tirso*<sup>2</sup>, avait dû attendre des temps meilleurs pour venir à bout de son entreprise.

Quel était son but? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer exactement. Peut-être y a-t-il lieu d'expliquer son cas par une sorte de manie: c'est à quoi nous autorise un passage curieux du P. Ezquerro, qui nous le montre étrangement dévot aux saints par lui découverts, et, jusque dans l'agonie, rectifiant leurs noms quand on les prononçait fautivement devant lui<sup>3</sup>. Toutefois, comme il a laissé trente-trois livres d'une *Historia eclesiástica de Toledo*, dont on possède plusieurs exemplaires manuscrits<sup>4</sup>, et qu'on y trouve citées les dites chroniques on est induit à supposer qu'il avait surtout voulu enrichir et renouveler pour son propre usage les annales de sa ville natale. Sa sollicitude s'étendit de proche en proche à toute l'Espagne. Beaucoup de problèmes relatifs aux antiquités civiles ou religieuses étaient en suspens. Il se chargea d'apporter la solution à la plupart. Le plus important fut naturellement celui qui concernait l'apôtre saint Jacques<sup>5</sup>.

Il faut, du reste, tenir compte d'une chose: *Dextero* et *Maximo*, sans prénoms, sont cités par Fray Juan de Rihuerca dans une *Coronica de las antigüedades de España*, écrite vers 1525; *Lucio Dextero* et *Maximo* le sont dans la *Crónica de España* de Lorenzo de Padilla, archidiacre de Ronda, ouvrage qui paraît avoir été imprimé vers 1570, et que

*Franceses tener allí y usar de varreles con quilla, es a saber grandes. Con que finalmente se sossegaron.* » (XXIX, 23; t. II, p. 664 de l'édit. de 1617. Ce qui est en italiques ne se lit que dans l'édit. de 1623, p. 667.)

1. Godoy, p. 36-37; cf. Mayans, *Vida de don Nicolas Antonio* (§ 42) en tête de la *Censura de historias fabulosas* et cette *Censura* elle-même, XII, 7, § 9.

2. Cf. plus haut, p. 62.

3. « Su estudio era todo vidas de Sanctos con particular inclinacion y deuocion à dar noticia de los que no eran tan conocidos en España à los quales se encomendaba afectuosamente y reconocio en varias ocasiones (como èl lo dixo) singulares fauores de ellos; y tenialos tan en memoria que en lo ultimo de su vida, no pudiendo ya casi hablar, nombrandoselos los presentes para que se encomendasse à ellos, èl les yba enmendado los nombres, y diciendo otros q̄ no sabian » (año 1611, f<sup>o</sup> 99). La notice consacrée par Ezquerro à Higuera en cet endroit a été reproduite par Alcázar (t. III de la partie ms., année 1611, c. II, § 5).

4. V. l'*Indice* de Gallardo (*Román de la Higuera*).

5. En décembre 1595, il s'occupait de la venue de saint Jacques, « para asentalla bien en una historia eclesiastica de España que al presente hago, » ainsi qu'il le déclare dans une lettre citée par Godoy, p. 132.

Higuera déclare avoir vu<sup>1</sup>. Il faudrait donc admettre que déjà ces historiens avaient feint de tirer des œuvres de Dexter et de Maxime des passages dont ils voulaient appuyer leurs propres assertions. C'est le procédé qu'a employé Ocampo. Higuera aurait fait davantage : recourant au procédé d'Annius de Viterbe, il aurait composé lui-même les œuvres qu'il attribue aux mêmes personnages. Ces œuvres auraient donc d'abord été supposées, mais inexistantes, puis existantes, mais apocryphes.

De ce moment on trouve Dexter, Maxime et Eutrاند cités par différents érudits. Eutrاند l'est, dès 1594, par le jésuite Gabriel Vázquez en témoignage de l'abjuration d'Elipand<sup>2</sup>; il l'est également avec Maxime, en 1601, par le bénédictin Fray Prudencio de Sandoval, qui écrivait l'histoire de son ordre<sup>3</sup>; Dexter l'est en 1608, en faveur de la venue de saint Jacques en Espagne, dans les *Hispaniarum Vindiciae*, traduction latine des *Dos Discursos* de Fernández de Velasco<sup>4</sup>, et en 1610 par l'historien valencien Escolano, qui déclare posséder une copie des Chroniques de Dexter et de Maxime, et d'un fragment d'Eutrاند<sup>5</sup>. En 1612, toujours à propos de saint Jacques, le dominicain Juan de la Puente promet mystérieusement d'utiliser le témoignage d'auteurs qui

1. Voir Godoy, p. 19-29.

2. *Disputationes duæ contra errores Fœlicis et Elipandi*. Cf. Godoy, p. 34; Mayans, *Vida de Don Nic. Antonio*, § 38, et la lettre du P. Tomás de León reproduite par lui à la suite de la *Censura de historias fabulosas* de Nic. Antonio, p. 672.

3. *Primera parte de las Fundaciones de los monesterios del glorioso Padre san Benito* (n° 3178 de Salvá). Cf. Antonio, *Censura de hist. fab.*, I, 2, § 4.

4. Cf. plus haut, p. 66. Velasco ne paraît pas l'avoir connu lors de la publication des *Dos Discursos* (1605), où il ne le cite pas, contrairement à ce que dit Mayans (*Vida de D. N. Ant.*, § 44). Voici le passage de 1608 : « Adjungo etiam Dexterum, auctorem grauem paritor & antiquum, &, ut quorumdam fert opinio, filium S. Paciani Episcopi Barcinonensis. is libro quem de omnimodâ Historiâ conscripsit, ait : Anno XLII Iacobus sanctus Apostolus, Zebedæi filius, multis peragratis Hispaniæ Urbibus, & Ecclesiis erectis, Episcopisque creatis, Petrum Braccaræ reliquit primum Episcopum. Vertit huuc librum P. Hieronymus Romanus Higuera, Societatis Iesu, vir multe eruditionis & sanctitatis, è codice manuscripto antiquo, quem in Germaniâ, in monasterio Guldensi (sic) inuenerat. » (P. 12.)

5. *Decada primera de la Historia de la insigne y coronada ciudad y reino de Valencia* (Valencia, 1610) : «... ha permitido Dios que en nuestros días se tuuiesse noticia de dos libros de historia, escritos de mano, con letra Gotica, que eran guardados en Alemaña en la libreria Fuldense; el vno intitulado, Coronica de Marco Flauio Dextro Barcelones, Prefecto de Oriente, hijo de San Paciano obispo de Barcelona; dedicado primero a San Hieronymo, y despues à Paulo Orosio; que contiene vna relacion general desde el principio del mundo hasta el año quatrocientos y treynta del nacimiento de Christo en que viuia el dicho Dextro. El otro se intitula, Coronica de Maximo Obispo de Çaragoça, que prosigue la de Dextro hasta el año seyscientos y seys, con vn fragmento de vn Diacono de Toledo, por nombre, Entrando (sic), hasta el de seyscientos y treynta. De los quales tengo en mi libreria vn traslado » (II, 1, § 10). « En el que tengo dize expressamente Dextro, que Santiago passo a España, el año de treynta y seys del nacimiento de Christo; y que el de quarantâ y cinco dexo por Obispos, a Alhanasio en Çaragoça; y a Pedro, en Braga. Maximo refiere que el año quinientos setenta y vno, era tenido en grandissima veneracion en Çaragoça el templo de nuestra Señora del Pilar, que edificio Santiago. » (II, 1, § 12.)

ne peuvent être que ceux qui nous occupent<sup>1</sup>. Il ne devait, du reste, pas tenir sa promesse.

C'est seulement vers la fin de 1619, à Saragosse, que Fray Juan Calderón, *concionator* et précédemment *guardianus* des franciscains de cette ville<sup>2</sup>, édite un *Flavius Lucius Dexter*, continué par *Marcus*

1. *Tomo primero de la conueniencia de las dos Monarquias Catolicas, la de la Iglesia Romana y la del Imperio Español, y defensa de la Precedencia de los Reyes Catolicos de España a todos los Reyes del Mundo* (Madrid, 1612) : « Pero Santiago no solo predicó en España, sino conuirtió gran multitud de Gentiles Españoles, dando sacerdotes y Obispos a las mayores ciudades, como a Braga y Zaragoza. De todo lo qual se hara larga prouança en el lugar alegado. En la segunda persecucion que padecio la Iglesia de Ierusalem, que fue diez años despues, vinieron a España siete Obispos discipulos de Santiago, trayendo en su compañía el cuerpo de su santo maestro. Tardaron en la jornada seys dias (*en marge* : como se prouara en el lib. 6); y en dandole sepulcro a las sagradas reliquias, començaron a predicar la christiana religion a los antiguos fieles que conuirtió Santiago, y a los Gentiles del Reyno de Granada. En el lugar alegado, daremos a todo esto la firmeza y certeza necessaria. (Tenga paciencia el lector.) De lo qual consta que entre los Reynos de Europa, es España el mas antiguo miembro de la monarquía Eclesiastica, y nuestra Fè la primera y primogenita : en lo qual se funda el principal derecho de la superioridad y precedencia de vuestra Magestad Catolica, a todos los Reyes del Mundo. » (P. 366.) Le tome VI, où devait être établie cette démonstration n'a jamais paru. Voir la *Bibl. hisp. n. (Ioannes de la Puente)*.

2. Ce sont les titres qui lui sont donnés dans les approbations et licence en septembre 1619. Je n'ai pas à faire ici la bibliographie des Fausses Chroniques; néanmoins, il ne sera pas inutile pour notre objet de compléter l'ouvrage de Godoy par quelques notes sur les éditions. De celle qu'a donnée Calderón, la Bibliothèque nationale possède un exemplaire : *Fragmentum Chronici, siue omnimodæ historiæ Flauii Lucii Dextri Barcinonensis, cum chronico Marci Maximi, & additionibus sancti Braulionis & etiam Heleceæ Episcoporum. Cæsaraugustanorum... In lucem editum, & viuificatum zelo & labore P. Fr. Ioannis Calderon, Franciscanæ Familix... Cæsaraugustæ, apud Ioannem à Lanaja, & Quartanet, Regni Aragoniæ, & Vniuersitatis Typographum, Anno MDCLXIX.* Suivent 11 folios non paginés, puis 112 pages comprenant, p. 1 : « Fragmentum Chronici, vel omnimodæ Historiæ Flauii Lucii Dextri quondam Præfecti Prætorio Orientis. Barcinonem ait patriam suam. Exscriptum ex Libro vetustissimo manu scripto Gothico, è celeberrima Fuldensi Bibliotheca ad Vuomartiam scriptum. Anno Domini MDXCIII. In principio erat hæc Epistola Flauii Lucii Dextri ad sanctum presbyterum Paulum Orosium... »; puis, p. 95 : « Chronicon M. Maximi episcopi Cæsaraugustani. Ad Argebatum episcopum portucalensem. Sancto, & venerabili Domino Argebatato episcopo portucalensi Marcus Maximus salutem in Domino... »; puis, p. 105 : « Additiones S. Braulionis ad Maximum. Et etiam Heleceæ Cæsaraugustanorum Episcoporum. »; p. 106 : « Additio Heleceæ Cæsaraugustani Episcopi »; à la suite, p. 1 : « Fragmenta quædam carmina M. Maximi episcopi Cæsaraugustani, ab Heleca Cæsaraugustano episcopo collecta, de domo Beatæ Mariæ à Columna »; enfin, p. 13 : « Catalogus Auctorum, quibus veritas, et auctoritas Chronici Flauii Dextri Barcinonensis, necnon chronici Marci Maximi Cæsaraugustani Episcopi probatur », qui se termine p. 16. L'exemplaire du British Museum contient en manuscrit le contenu des seize dernières pages.

Voici la version que donne Calderón (p. 13) touchant la découverte de ses auteurs : « Illustrissimus D.D. frater Augustinus a Iesu, Archiepiscopus Bracharensis, iens visitaturus ordinem S. Augustini, inuenit in Alemania Historiam Flauii Lucii Dextri, vnde fecit extrahi duas copias quas detulit in Hispaniam, quarum vnam presentauit Regiæ Magestati Regis domni Philippi et velut quemdam thesaurum potissimum, et vt talem recepit, ac custodiuit, altera sibi reseruata et retenta... Illustrissimus D.D. fr. Alexis Menesses Archiepiscopus Bracharensis, et Prorox Portucalensis affirmat se vidisse Chronicon Fl. Lucii Dextri, et M. Maximi in Bibliotheca Illustrissimi Cardinalis Quiroga. »

*Maximus*, avec des additions de *Braulio* et *Heleca*, ces trois derniers évêques de Saragosse. En 1627, deux nouvelles éditions, avec commentaires, l'une de Dexter (Flavius Lucius) seul, à Lyon, par les soins de Fray Francisco de Bivar, religieux cistercien<sup>1</sup>; l'autre, complète, à Séville, due à Rodrigo Caro<sup>2</sup>. En 1628, à Paris, D. Lorenzo Ramírez de Prado, ambassadeur d'Espagne, publiait un *Julianus Petri* d'après une copie provenant du P. Portocarrero<sup>3</sup>. En 1635, Tomás Tamayo

1. Cette édition a été reproduite dans le tome XXXI de la *Patr. l.* (col. 9-574). La Bibl. munic. de Bordeaux en possède un exemplaire : *Fl. Lucii Dextri Barcinonensis Viri Clarissimi, Orientalis Imperii praefecti praetorio, & D. Hieronymo amicissimi Chronicon omnimodae historiae. Primum quidem eidem Hieronymo dicatum, sed eo ad superos translato, multis locis locupletatum, Paulo Orosio Tarraconensi iterum nuncupatum. Nunc demum opera et studio Fr. Francisci Bivarrii Mantuae Carpetani, ex obseruantia S. Bernardi Cisterciensis monachi, eiusque in Romana curia procuratoris generalis ac S. theologiae & philosophiae magistri commentariis apodicticis illustratum... Lugduni, Sumptibus Claudii Landry MDCXXVII...* (10-xxxxii-494 pages, et Index).

Dans les préliminaires, on trouve une Vie de Dexter « ex suis & aliorum scriptis collecta », les « Elogia auctorum qui cum laude de Fl. L. Dextro meminerunt » et une « Chronici huius Apologia ».

2. Voir le titre dans Salvá (n° 2914). Après 23 folios de préliminaires et de préface viennent, p. 1 : *Fragmentum Chronici vel omnimodae Historiae Flavii Lucii Dextri...* qui contient 156 folios; puis après une dédicace et un titre spécial, le *Chronicon M. Maximi episcopi Caesaraugustani ad Argebatum Episcopum Portucaleensem*; fol. 222-36 : *Additiones S. Braulionis Caesaraugustani episcopi ad M. Maximi episcopi Chronicon*, et les additions d'Heleca, les *Carmina* de M. Maximus, de Braulio, Valderedus, Taio, et notices *De S. Gaudio*, *De S. Victoriano*, *De S. Orosio*. 17 folios d'Index, 4 de *Prætermissa* et 2 d' *Auctororum testimonia pro Dextro et Maximo*.

3. Un exemplaire à la Bibliothèque nationale et un au British Museum : « *Iuliani Petri archipresbyteri S. Iustae Chronicon cum eiusdem aduersariis, et de Eremiteris hispanis brevis descriptio, atque ab eodem variorum carminum Collectio, ex Bibliotheca Oliuarensi. Lutetiae Parisiorum, Apud Laurentium Sonnum via Iacobæa sub Circino aureo. Anno CIO IOC XXVIII*. Au folio suivant : « Anagramma. Laurentius Ramires de Prado. Præ sole demiranda virtus... » signé « Scipion Dupleix, consiliarius, & Historiographus Regius. » La préface (p. 1-6) « Excellentissimo Domino Don Gaspari de Guzman comiti de Olivares... » est datée « Burdigalæ postridie Idus Mart. Anno salutis CIO IOC XX VIII... Don Laurentius Ramirez de Prado ». Puis p. 1-3 (autre pagination) : « Oberuantissimo Patri Alberto Furnensi Iulianus indignus archipresbyter Sanctæ Iustæ salutem et obedientiam... » P. 5-142 : « Chronicon Iuliani Petri ecclesiae sanctæ Iustæ Toletanæ Archipresbyteri qui aliquando vixit in Campo laudabili Complutensis oppidi, vixitque tempore Alfonsi Raimundi Regis... ». P. 143-9 : « Cixillæ Archiepiscopi Toletani de vita B. Ildefonsi. » Après vingt-trois pages d'index, viennent, avec une nouvelle pagination, « *Iuliani Aduersaria in Chronicon* » (p. 1-134), « *Iuliani de Eremiteris hispanis brevis descriptio* » (p. 135-42), et « *Variorum carminum collectio a Iuliano facta* » (p. 143-58).

Dans la préface, Ramírez parle des copies qui existent du *Chronicon* : « ... Opus sane omni-genum, ab omnibus magnopere expetitum, laudatum à multis; & a fulgenti totius Orbis lumine Domino Antonio Augustin, Tarraconensi quondam presule, pretio habitum, cui exscriptum exemplar misit Abbas Abis, ex ipsius Iuliani autografo, quod, ea tempestate, Ticini<sup>a</sup> asseruabatur : quamuis Doctor Salazar de Mondoça in Monacorum S. Benedicti Fuldensi apud Germanos Bibliotheca hodie extare testetur. Huiusmodi aliud habuit Pater Hieronymus de la Higuera è societate Iesu religiosus quem in hoc Chronicon commentaria scripsisse, legi<sup>b</sup>; vti additiones, concinnasse Fratrem Ægidium Zamorensam è Diui Francisci familia alumnum, historiographum illustrem tempore, & iussu Regis Fernandi III sancti apud omnes nuncupati ». Il mentionne les *Aduersaria* et le *de Eremiteris hispanis* du même Julián, et ajoute : « Alia vero quorum Iulianus in calce Aduer-

de Vargas donnait un *Luitprandus*<sup>1</sup>, que Ramírez publiait à son tour en 1640 avec des notes de lui et de Higuera, mais sans indiquer la provenance de son texte ni des notes de Higuera<sup>2</sup>. Enfin, en 1652 paraissait à Madrid la suite du travail de Bivar, c'est-à-dire l'édition de Maximus, Braulio, Heleca, Taio, Valderedus, toujours avec commentaire<sup>3</sup>.

L'évêque de Segorbe n'avait pas été seul à se montrer sceptique. En 1605, Pisa, dans sa *Descripción de... Toledo*, rejette les renseignements tirés de Maxime et d'Eutrand par Sandoval touchant le monastère *Agaliense*<sup>4</sup>. En 1618, dans sa *Pro immaculata Deiparæ Virginis Conceptione Defensio*, le jésuite Fernando Chirinos de Salazar dénonce comme suspects les témoignages tirés de Flavius Dexter<sup>5</sup>. En 1624,

sariorum meminit, licet diligenti indagacione perquirere non destiterim, reperire minimè potui; immo nec versus, quibus dulcissimè modulatur horrissonam Almeriæ expugnationem; ex iis aliquot P. Portocarrerus refert in aureo suo libello<sup>6</sup>. »

Notes marginales : « a) Pater Franciscus Portocarrerus est societate Iesu presbyter, in libello Hispano idiomate scripto, de descensu Deiparæ Virginis Mariæ ad sanctam Toletanam Ecclesiam, fol. 2, p. 2, fol. 48 et 91. Suffragatur Fr. Franciscus Biurarius in commentariis ad Flaviium Dextrum in I p. Apolog. § 1, p. 14. — b) Vbi supra. — c) Inter opera, quæ Zamoræ extant, in cœnobio S. Francisci, septem voluminibus comprehensa, & ipsius Ægidii manu scripta in membranis non inveniuntur hæc additiones. — d) De Descensu B. Mariæ, fol. 91. » On verra plus loin, p. 258-9 l'intérêt de ces notes.

1. N° 4006 de l'*Ensayo* de Gallardo. P. 1 des *Notæ* on lit : « *Chronicon Eutrandi sive Luitprandi*, etc. Sic titulus iste in M. S. Toletano, è quo Chronicon excerpti, concipiebatur... » Voici le titre des *Fragmentos* que mentionne Gallardo : « *Luitprando sive Eutrandio hæcenus attributa fragmenta E Bibliotheca D. Thomæ Tamaio de Vargas Hist. Reg. nunc primum eruta, & ex variorum exemplarium fide recensita* » (50 pages).

2. Un exemplaire au British Muscum et un à la Bibliothèque municipale de Bordeaux. Faux titre : « *Luitprandi opera*. » Titre, dans une gravure : « *Luitprandi subdiaconi Toletani Ticinensis Diaconi tandem Cremonensis Episcopi opera quæ extant. Chronicon et Adversaria nunc primum in lucem exeunt. P. Hieronymi de la Higuera Societ. Iesu Presbyteri et D. Lauren. Ramirez de Prado conciliarii Regii notis illustrata Antuerpiæ, ex officina Plantiniana Baltasaris Moreli M. DC. XL.* » Grand in-4°. Suit un folio contenant, au recto, le portrait d'Olivares; la dédicace occupe les p. vii-xi; d'autres préliminaires sont contenus dans les p. xii-xiv. Puis, avec des titres spéciaux, les *Libri Ticinensis diaconi Rerum gestarum ab Europæ imperatoribus et regibus libri sex*, p. 1-130, avec index; p. 131-160, *Legatio Luitprandi Cremonensis episcopi ad Nicephorum Phocam*...; p. 161-285, *Luitprandi Liber de pontificum Romanorum vitis*...; p. 285-455, *Luitprandi.. Chronicon nunc primum in lucem editum* : P. Hieronymi de la Higuera Societatis Iesu presbyteri et D. Laurentii Ramirez de Prado... notis illustratum; p. 457-512, *Luitprandi... Adversaria nunc primum in lucem edita et D. Laurentii Ramirez S. Prado... notis illustrata*; p. 513-32, *Epistolæ præsulum quas collegit scholiisque illustravit Iulianus Archipresbyter S. Iustæ, addiditque notas D. Laurentius Ramirez de Prado*; p. 533-89, *Diptychon Toletanum sive de Tabulis Toletanis episcoporum primatum eius sedis ubi de gestis eorumque fuse agitur, ad M. Maximi, Luitprandi et Iuliani illustrationem Auctore R. P. Hieronymo de la Higuera Societatis Iesu presbytero*. P. 539-92, on trouve *Omissa in notis ad Chronicon Luitprandi*. Suivent 19 folios contenant l'*Index*, etc. Le *Chronicon* et les *Adversaria* ont été reproduits (avec les notes de Higuera et de Ramírez) dans la *Patr. l.*, t. CXXXVI, col. 965-1180.

3. N° 3041 de Salvá.

4. Voir plus loin, p. 237.

5. Godoy, p. 136, cite le passage. C'est de ce Chirinos que parle le P. Tomás León dans une lettre à Mondéjar, publiée par Mayans à la suite de la *Censura de hist. fabulosas* : « El Padre Hernando de Salazar, que imprimio en 1619 su libro de la Con-

Gabriel Pennot<sup>1</sup>, dans sa *Generalis totius sacri ordinis Clericorum canonicorum Historia tripartita*, attaque les Chroniques. Il fait ressortir les contradictions que présentent les affirmations des uns et des autres touchant la découverte, les différences entre les textes qui circulent et entre les prénoms qu'on donne à Dexter<sup>2</sup>.

Par contre, la même année paraissaient à Madrid, sous le titre commun de *Novedades antiguas*, un *Flavio Lucio Dextro Caballero español de Barcelona, prefecto pretorio de Oriente por los años del s<sup>or</sup> de CCCC, defendido por Don Thomas Tamaio de Vargas* et une *Antigüedad de la Religion christiana en el reino de Toledo por muestra de la verdad de la doctrina de Fl. Lucio Dextro*, due au même Tamayo<sup>3</sup>. La même année encore, Bivar rédigeait un *Apologeticus pro Dextro* contre Pennot<sup>4</sup>. Enfin, le jésuite allemand Mathieu Rader, dans ses *Analecta tertiis Commentariorum curis ad Martiatem editis, addenda*<sup>5</sup>, parus en 1628, ayant à son tour attaqué les Chroniques, Bivar, toujours sur la brèche, ripostait par une nouvelle apologie qu'il adressa au pape Urbain, sous le titre de *Pro L. Lucio Dextro libellus supplex & apologeticus, a Fr. Francisco Bivario, Mantuae Carpetano Hispano-Cisterciensi porrectus*<sup>6</sup>. On voit si la lutte était chaude vers le temps où parut la quatrième édition de l'*Historia general de España*<sup>7</sup>.

cepcion ni de Dextro ni dellos hace caudal » (p. 673). *Dellos* désigne-t-il les continuateurs de Dexter ou les *Adversaria* de Julián ? La phrase qui précède ne permet pas de le voir clairement. Le P. Tomás s'est, d'ailleurs, trompé d'une année pour la date de l'ouvrage en question. Le titre est : « *Ferdinandi Quirini de Salazar Conchensis à Societate Jesu in Complutensi Collegio sacrarum literarum Interpretis. Pro immaculata Deiparæ Virginum conceptione defensio... Anno 1618... Complutii ex officina Ioannis Gratiani.* »

1. « Nouariense ex Congregatione Lateranense S. Iuliani apud Spoletum abbate, » est-il dit sur le titre.

2. I, 52 (§ 4-5) et 53.

3. N° 3194 de Salvá, qui prend à tort le titre de *Novedades antiguas de España* pour celui d'un des traités contenus dans le volume.

4. On le trouve dans la *Patr. L.*, t. XXXI, col. 591-636. Bivar l'a publié à la suite de son *Dexter*, p. 467-94, et l'a daté du 18 septembre 1624.

5. Cf. la *Bibl. des écrits de la Comp. de Jésus (Rader, 6)* sur ces Commentaires.

6. Cette apologie commence ainsi : « Nuper ex urbe rumor sparsus ad Hispanias usque pertransiit (Beatissime Pater) apud sacram de Indice Congregationem nescio quo actore, de auctoritate Chronici Fl. L. Dextri eneruanda, & libro interdicendo tractari. » Elle n'a pas paru avant le milieu de 1630 (cf. Godoy, p. 228). L'exemplaire du British Museum n'a pas de frontispice. Le titre que je reproduis est en tête du f° 1, où commence le texte (19 folios).

7. Dans le prologue de son *Flavio Lucio Dextro... defendido*, Tamayo nomme les érudits qui s'intéressaient à la défense de cet auteur : « Años à que la sollicité entre don Juan de Fonseca i Figueroa Sumiller de cortina de su Magestad Catholica, i su Embaxador extraordinario a Parma... i el P. Paulo Albiniano de Rajas dignissimo ingenio de la Compañia de Jesus, para que juntos los estudios, que en la ilustracion deste Auctor tenian, le tuviessemos o como era, o como le podemos desear. Maires ocupaciones los an detenido... el Doctor Pedro de Salazar i Mendocça Canonigo Penitenciario de la sancta Iglesia de Toledo... es singular lo que con el apoio de Dextro, Entrando, i Iuliano de nuevo le añade... Al Maestro Fr. Francisco Diago, diligente Historiador de Cataluña impidio importunamente la muerte la execucion de los deseos, que en provecho de su Ciudadano tenia ofrecida. El doctor Iuan Martinez

a) La défense de Dexter.

Dans la *Vida de Don Nicolas Antonio*, qu'il a publiée en 1742 avec la *Censura de Historias fabulosas*, laissée en manuscrit par cet érudit, Mayans explique comment celui-ci, qui jusqu'en 1651 avait cru à l'authenticité de toutes ces chroniques, commença à avoir des doutes. Cette année-là fut, comme remarque spirituellement le même Mayans, l'année climatérique des Fausses Chroniques. Antonio avait constaté en effet que, dans l'*Historia ecclesiastica de Toledo* de Higuera, tombée alors sous ses yeux, les fragments empruntés à Dexter, Maxime et Eutrand n'étaient pas conformes aux textes publiés. Un de ses amis, le *doctor* Siruela, lui ayant fourni une copie du texte qui avait appartenu à l'historien Escolano, il s'aperçut que ce texte coïncidait, au contraire, avec les citations qui se trouvaient dans la même *Historia de Toledo*. Il en vint donc à penser que Higuera, ayant eu entre les mains ce même texte (authentique ou non, Antonio ne décide pas), s'en était servi pour son *Historia*, mais l'avait, dans la suite, interpolé et transformé à sa guise. C'est pour le démontrer qu'il écrivit sa volumineuse, mais excellente, *Censura de historias fabulosas*. Mayans et Godoy affirment davantage : Higuera aurait tout fabriqué ; mais, confondu par Pérez, il aurait recommencé son travail de faussaire sur un plan plus large, modifiant non seulement le texte, mais les noms de ses auteurs. La raison en serait assez simple. Le manuscrit que possédait Escolano étant, paraît-il, celui-là même que Pérez avait eu entre les mains, et qui avait motivé sa déclaration si catégorique, le jésuite n'aurait eu qu'un moyen de sortir d'embarras, c'était de préparer un autre texte, et de dire, comme il fit, que celui d'Escolano n'était qu'une copie infidèle<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, nous possédons deux groupes très différents de ces Chroniques. L'un est celui d'Escolano. Il a été publié dans la *Bibliotheca hispana vetus*<sup>3</sup>, sous les titres de *Chronicon Flavii Marci*

del Villar Regente del supremo de la Corona de Aragon, haze lugar entre la gravedad de sus ocupaciones a la confirmacion de la verdad deste Chronico; de tan señalada doctrina bien puede prometerse Dextro, que se verá libre de las ofensas que el olvido i el Tiempo le àn hecho. Mucho se dize que trabaxò en esta libertad el P. Geronymo Roman de la Compañia : pudiera del todo alcançarla su diligencia i erudicion, si la muerte tambien no se ubiera oppuesto a la nueva vida de Dextro con quitarnosle : algunos esperanças nos àn quedado en el P. Francisco Portocarrero, a cuiã religion i nobleza estan los aficionados a las letras pidiendo no detenga lo que con tantas fatigas trabajado conserva. El P. Fr. Francisco de sancta Maria de la Orden de los Descalços de nuestra Señora del Carmen me escribe, que tiene para publicar algunas observaciones a Dextro i Maximo : io lo è pedido no lo dilate... Otros ai bien intencionados i doctos que intentan exornar este singular honor de su nacion... »

1. § 71-86.

2. Voir Godoy, p. 173, note.

3. On le trouve au t. II de l'éd. 1788, p. 411-421, « ex codice qui Gasparis Escolani Valentini historici olim fuerat, postea D. Ioannis à Fonseca, serenissimi deinde Ferdinandi Hispaniarum Infantis, & nunc Estepani Marchionis in bibliotheca adseruatur ». La *Patr. l.* reproduit de ce texte la partie qui est attribuée à Maxime et à Eutrand (l. LXXX; col. 617-36).

*Dextri Acephalon* (avec une lettre « Sanctissimo domino Paulo Orosio presbytero Tarraconensi »), de *Chronicon Maximi CaesarAugustani episcopi ab anno CDXXX* (précédé d'une lettre « ad Argebatum episcopum Portugalensem), et de *Chronicon Eutrandi Ticinensis diaconi et subdiaconi Toletani* (précédé d'une lettre « S. Patri Regimundo Episcopo Eliberitano »). Cette dernière Chronique est d'ailleurs présentée comme un simple fragment, et le nom *Eutrandus* comme une corruption de *Luitprandus*. C'est ce groupe de chroniques que connaissaient, partiellement ou intégralement, Vázquez en 1594, Sandoval en 1601.

L'autre groupe est composé de deux séries. D'abord celle qu'ont publiée Calderón, Bivar et Caro : les auteurs s'appellent *Flavius Lucius Dexter* et *Marcus Maximus* ; à eux sont joints *Heleca*, *Braulio*, *Taio* et *Valderedus*. Ensuite celle que forment le *Luitprandus* (ce n'est décidément plus *Eutrandus*<sup>1</sup>), édité par Tamayo en 1635 et par Ramírez en 1640, et le *Julianus Petri* (*Julidn Pérez*) que ce dernier fit paraître en 1628.

C'est en 1608, du collège de Belmonte, que Higuera envoya à Bartolomé Llorente, prieur du Pilar, la première série de ce second groupe ; il y joignit une attestation signée<sup>2</sup>. Cela, si nous en croyons deux certificats datés de 1614 et de 1615, l'un par un *licenciado* La Porta y Cortés<sup>3</sup>, l'autre par un Fulgencio Marín. En tout cas, c'est le Dexter de ce groupe que cite Velasco en 1608<sup>4</sup> ; et Castilla Ferrer, en 1610, dans son *Historia del apostol de Jesuchristo Santiago Zebedeo* déclare avoir vu la copie de Llorente<sup>5</sup>. Cette copie se trouvait en 1614 dans la bibliothèque de Llorente, atteste La Porta y Cortés. C'est le texte de Llorente que le franciscain Fray Diego de Murillo opposait, en 1616, à une « epitome o depravacion » de Dexter et de Maxime qui était tombée entre ses mains<sup>6</sup> ; et c'est aussi ce texte que Calderón publia, en recommandant de se défier d'un certain autre « qui n'est

1. Le changement de nom imposé à Eutrand est une des choses bizarres de toute cette histoire de faux. Il est bon de rappeler ici qu'en 1602 avait paru, à Mayence, chez Jean Albin, en même temps que *Anastasio S. R. E. Bibliothecarii Historia de Vitis Romanorum Pontificum... ex bibliotheca Marci Velseri Augustanae R. P. II Viri*, un *Luitprandi Ticinensis Diaconi opusculum de Vitis Romanorum pontificum... ex peruetustis mss cod. membranis descriptum*, lequel passe pour un faux.

2. Elle se trouve dans les ms. F 93 (= 1334) et S 76 (= 6712) de la Biblioteca nacional, à la suite du texte Llorente. Godoy l'a reproduite. Dans les deux manuscrits, elle est suivie d'une autre, de la même main, signée Fulgencio Marín, et datée de 1615. Elle n'est donc, de part et d'autre, qu'une copie de celle qu'aurait envoyée Higuera.

3. Mayans l'a reproduit au paragraphe 48 de sa *Vida de D. Nic. Antonio*.

4. Cf. le texte cité p. 228, n. 4, et celui de Dexter dans la *Patr. l.*, t. XXXI, col. 109-10. Il est vrai que, dans ce dernier, l'année indiquée est 37 au lieu de 42. Mais la concordance est à peu près entière pour le reste, et le texte Escolano ne contient rien de pareil.

5. Voir Mayans, *ibid.*, § 49.

6. *Ibid.*, et Antonio, *Censura*, I, 12, § 7 ; Godoy, p. 173, note.

qu'un abrégé, et qui a trompé l'évêque de Segorbe »<sup>1</sup>. Cette première édition ne fut pourtant pas jugée exacte. En 1622, le P. Martín de Roa publiait à Málaga un livre intitulé *Malaga, su fundacion, su antiguedad eclesiastica y seglar, sus santos...* Il avait fait des emprunts à Flavius Lucius Dexter, qu'il déclare mal édité; et il affirme avoir vu une copie « harto antigua de la ciudad de Veceli en Lombardia ». Bivar opposait au texte de Calderón une copie du comte de Mora, revue par Higuera, et une de l'Escorial<sup>2</sup>. Tant de copies avaient été répandues<sup>3</sup>, qu'on ne peut s'étonner de voir des conflits se produire entre elles.

Il paraît certain, en tout cas, que la première série du second groupe émane de Higuera. Mais la seconde?

Le peu que l'on voit cité d'Eutrand ou Luitprand dans l'*Historia eclesiastica de Toledo* est conforme au texte d'Escolano, et non à celui de Tamayo et de Ramírez, si ce n'est quand ces deux textes se rencontrent<sup>4</sup>. Une pareille discordance existe, il est vrai, entre les passages de Dexter et Maxime cités dans la même *Historia*, et le texte Llorente; et cela ne nous empêche pas d'admettre que ce texte provient de Higuera. Mais que le Luitprand de Tamayo et de Ramírez ait la même provenance, nous n'en avons d'autre preuve que le témoignage des deux éditeurs, qui ont pu être abusés. Quant au Julián, Higuera le cite très souvent dans son *Historia*; mais d'abord il ne lui donne nulle part le patronymique Pérez, et ce qu'il produit de cet auteur, ou bien ne se trouve pas dans le texte de Ramírez, ou bien ne concorde pas; et, souvent aussi, il arrive que Higuera ne signale pas des passages de ce même texte, alors qu'il avait tout intérêt à le faire. C'est ce qu'Antonio a montré patiemment et en détail au cours de sa *Censura*<sup>5</sup>. Or, par ailleurs, pas plus pour ce Julián Pérez que pour le Luitprand du second groupe, la paternité de Higuera n'est prouvée. C'est seulement en 1616 que nous les trouvons connus et cités. Par qui et dans quelles circonstances, c'est ce que l'on verra plus loin. Pour le moment, il nous suffit d'entrevoir l'hypothèse d'une continuation, par quelque complice, de l'œuvre ainsi entreprise. Nicolas Antonio ne paraît pas savoir quand Higuera est mort. Mayans

1. « Et nē (sicūt Dominus Ioannes Perez Episcopus Segorbensis) decipiaris, vagatur quēdam Chronici Lucii abbreviatio, quę potius dicitur corruptio, vbi nonnulla, & veritati & grauitati eius Historię inueniuntur, & contraria, & indigna. » (Préface.) Sur l'identité du texte Llorente et du texte Calderón, voir Mayans, *ibid.* Le texte Escolano et le texte Llorente, ces deux frères ennemis, se trouvent réunis dans le ms. S 76, où ils commencent, celui-là au folio 95, celui-ci au folio 43 (l'attestation signalée plus haut est au folio 93).

2. *Apologeticus*, § 7 (*Patr. l.*, t. XXXI, col. 628).

3. Voir Godoy, p. 172, n. 2.

4. Voir la *Censura de hist. fab.*, lib. IX.

5. Par exemple X, 1, § 15; XII, 3, § 3; XII, 9, § 6.

disait : en 1624<sup>1</sup> ; Godoy : avant 1618<sup>2</sup>. Il mourut en 1611, le 14 septembre, précise le P. Ezquerro<sup>3</sup>.

### III

Si nous avons eu à rappeler l'histoire des faux imputés à Higuera, c'est que Mariana s'y est trouvé compromis. La dernière édition de l'*Historia general de España* qui ait paru de son vivant, celle de 1623, contient, en effet, des emprunts faits aux Fausses Chroniques. Mais la question d'authenticité se pose pour cette édition comme pour les deux précédentes. Nous n'avons pas les éléments d'une solution indiscutable ; nous verrons pourtant que les motifs de suspicion sont aussi sérieux que nombreux. Disons d'abord que, si l'âge de l'auteur (quatre-vingt-sept ans) peut être pris ici en considération, nous ne devons pas faire état de ce qui a été dit d'un Mariana devenu aveugle sur la fin de ses jours. Rien ne prouve, nous l'avons constaté<sup>4</sup>, que cette infirmité ait atteint le vieil historien.

On se rappelle comment l'édition de 1617 avait donné une satisfaction de plus à Mantuano, touchant Blanche et Bérengère, en supprimant les mots « como era la mayor ». L'édition de 1623 lui en accordait une nouvelle ; la table des matières, qu'on avait jusque-là négligé de mettre d'accord avec le nouveau texte, était corrigée. On ne fit la chose pourtant qu'à moitié, car on déclarait bien Doña Blanca « no mayor que Doña Berenguela », mais en même temps on disait que Doña Berenguela était « menor que Doña Blanca »<sup>5</sup>. Ne sommes-nous pas déjà fondés à dire que Mariana ne s'est pas occupé bien sérieusement de la correction ni même de la préparation de cette édition ?

L'édition de 1617-16 a servi de base à l'édition de 1623, puisque les corrections et additions de celle-là sont passées dans celle-ci, sauf une addition que nous examinerons plus loin, et à laquelle, en 1623, en a été substituée une autre, inspirée par les Fausses Chroniques. Cette dernière n'est du reste pas la seule qui ait une telle provenance. Il y en a plus que Mayans ne croyait<sup>6</sup>. Les éditeurs de Valence, qui

1. § 72.

2. P. 236.

3. Dans la notice citée plus haut, p. 227, n. 3 : « A catorce de Setiembre lleuo el Señor para si al P. Jeronimo de la Higuera » (año 1611). Je m'occuperai de Higuera dans mon article sur *Mariana jésuite*. Voir le curieux document qu'a publié sur lui M. Ignacio Olavide dans le *Boletín de la R. Acad. de la Historia (La Inquisición, la Compañía de Jesús y el P. Jerónimo Román de la Higuera, 1903, p. 107-119)*.

4. P. 127.

5. Cf. plus haut, p. 182, n. 2. Le passage du l. XIX, c. 15, signalé aussi p. 224, n'a pas été corrigé davantage en 1623.

6. Voir p. 188.

en comptent quatorze<sup>1</sup>, se refusent avec plus d'énergie encore que pour celles de 1617 à les attribuer à Mariana; et ils font ressortir, dans leur prologue, le caractère apocryphe de quelques-unes d'entre elles.

Tout d'abord, il est à remarquer que du Luitprand, édité en 1635 par Tamayo, et en 1640 par Ramirez, il n'y a pas un mot dans l'*Historia general de España* de 1623. Le Luitprand qui s'y trouve cité et que nomme la table des matières, c'est le Luitprand authentique, diacre de Pavie, puis évêque de Crémone (962-972); et son nom figure à cette table dès l'origine, dans l'édition de 1592, et même dans le premier brouillon de cette table, préliminaire à toute la rédaction de l'Histoire d'Espagne<sup>2</sup>. Il n'est, du reste, invoqué que comme témoin des désordres de l'Église et de Rome sous Otton I<sup>er</sup><sup>3</sup>, dont il fut l'ambassadeur à Rome. Pas plus d'ailleurs que du *Chronicon* de Luitprand, il n'est question, dans le texte de 1623, du fragment d'Eutrand que contenait le manuscrit Escolano. Il y a même ceci à noter: Fray Prudencio Sandoval empruntait à cet Eutrand des données précises sur la distance du monastère Agaliense à l'église de Sainte-Léocadie<sup>4</sup>, ce qui lui permettait, en les combinant avec celles que donnait le Maxime du même groupe sur la distance de ce monastère à l'*Ecclesia Praetoriense SS. Petri et Pauli*<sup>5</sup>, de déterminer géométriquement, par l'intersection de deux arcs de rayons donnés, l'emplacement du monastère oublié. Dans l'*Historia general* de 1623, seules les mesures données par le Maxime du second groupe (d'ailleurs différentes de celles que marquait l'autre Maxime), se trouvent reproduites<sup>6</sup>. Est-ce parce que Pisa s'était moqué de tant de précision « à pedir de boca » ? D'autre part, si elle ne tire rien d'Eutrand, l'*Historia general* de 1623 ne s'inspire pas davantage du Dexter (*Marcus Flavius*) et du Maxime du premier groupe. C'est à *Flavius Lucius Dexter* et à *Marcus Maximus* qu'elle emprunte, bien qu'elle ne leur donne nulle part ces prénoms qui les distinguent du premier Dexter et du premier Maxime. D'autre part, le « Juliano arcipreste » qui est cité dans la même *Historia* n'a pas encore son patronymique Pérez; et il n'est pas dit de quelle église il était archiprêtre.

1. Ils les indiquent en bas de page à leurs places respectives. Dans l'édition de la Bibliothèque royale de Madrid (1780), elles sont marquées d'un signe spécial.

2. V. l'app. VIII.

3. VIII, 8. Les passages de Luitprand visés par Mariana se trouvent dans le t. CXXXVI de la *Patr. l.*, col. 908 (*Liber de rebus gestis Ottonis Magni Imperatoris*, § 19-20).

4. Année 624 (*Bibl. h. v.*, t. II, p. 4, p. 421; *Patr. l.*, t. LXXX, col. 634).

5. Années 554 et 600 (*Bibl. h. v.*, p. 418 et 420; *Patr. l.*, col. 626 et 632).

6. Cf. plus loin, p. 239, n. 2.

7. *Descripcion de... Toledo*, f° 102. La distance indiquée dans Eutrand a du reste été supprimée dans Luitprand (*Patr. l.*, t. CXXXVI, col. 986).

Parmi les quatorze additions que signalent les éditeurs de Valence, il en est une qui semblerait définir l'attitude de Mariana vis-à-vis des Chroniques. A la phrase dans laquelle, avant 1623, était mentionné Dexter, fils de Pacianus et ami de saint Jérôme, qui lui dédia son livre *De scriptoribus ecclesiasticis* (renseignements authentiques), en a été ajoutée une autre, où il est dit qu'il circule « une chronique sous le nom de Dexter, vraie ou fausse, on ne sait ; elle a de bonnes choses et de mauvaises »<sup>1</sup>. L'auteur de l'Histoire d'Espagne aurait donc admis que tout n'était pas apocryphe dans Dexter ; ce qui implique un jugement analogue touchant ses prétendus continuateurs. Cette croyance à une demi-authenticité, si l'on peut dire, est par elle-même assez peu raisonnable. Mais admettons-la. Il est clair que là où Mariana juge bons les nouveaux auteurs et les suit, c'est qu'il trouve leurs assertions conformes à ses propres opinions. Nous allons voir si tel est le cas pour les deux passages les plus importants qu'il leur a empruntés.

Le premier a trait à la patrie de Prudence<sup>2</sup>. Jusqu'en 1617, on lisait : « ...Prudencio, natural de Calahorra... » En 1623, on lit encore la même chose ; mais quelques lignes plus loin on trouve : « ... si bien el era de Zaragoza... y deue ser lo mas cierto » ; et l'autorité alléguée est celle de Maxime. Pour admettre que cette addition soit due à Mariana, il faut d'abord supposer que Mariana ait pu apporter à la revision de son texte assez de maladresse et de négligence pour y laisser une contradiction absurde ; cette contradiction est du reste semblable à celle que nous avons relevée dans l'édition de 1608, relativement à Blanche et Bérengère. Il faut supposer aussi que Mariana ait fini par modifier son opinion au sujet de la patrie de Prudence. Or, la polémique engagée jadis entre lui et les Argensola ne l'avait pas ébranlé. A la première lettre il avait répondu en défendant, sans reculer, son opinion. Les deux suivantes ne l'avaient pas davantage convaincu<sup>3</sup>. Tamayo déclare qu'ayant rédigé une réplique<sup>4</sup>

1. « Vn chronicon anda en nombre de Dexter, no se sabe si verdadero, si impuesto. Buenas cosas tiene, otras desdizen. » (IV, 17.)

2. Texte de 1623 (les mots en italiques ne sont pas dans les éditions antérieures) : « Fueron deste tiempo Clemente Prudencio, natural de Calahorra... Ay quien diga, es a saber Maximo que el padre de Prudencio fue de Zaragoza, y su madre de Calahorra, que pudo ser la causa porque en sus hymnos a la vna ciudad, y a la otra, la llama Nostra, si bien el era natural de Zaragoza como este mismo autor : y otros mas modernos asi lo sienten, y deue ser lo mas cierto. » (IV, 17.)

3. Voir p. 166.

4. Il veut parler, je pense, du *schediasma* qu'il avait dédié au P. Héribert Rosweyde (cf. plus haut, p. 202) : « Escrito este papel mucho antes que me determinara a responder a lo demas, i comunicado, solo entre todos con el Padre Mariana oraculo desta edad, se siruio su P<sup>a</sup> de darme a leer dos cartas que a caso le auian quedado en memoria desta duda, vna del M. Lupercio Leonardo de Argensola, ...escrita desde Madrid a XV de Agosto de MDGII, la otra del P. D. I. de Mariana escrita desde Toledo por el mismo tiempo en respuesta de la primera. » (*Historia... defendida*, p. 231.)

aux assertions de Mantuano sur ce point, bien avant de s'être décidé à lui répondre sur tout le reste, il la communiqua au P. Mariana qui lui remit la lettre de Lupercio et la sienne propre. L'historien s'en tenait donc alors à ce qu'il avait soutenu dans sa lettre : c'était avant 1613 sans doute, d'après ce que dit Tamayo. Mais en 1616 son attitude n'avait pas changé. La preuve en est dans la lettre qu'il adressait le 4 juin de cette année-là à Morlanes<sup>1</sup> : consulté encore sur le même sujet, il répond simplement en envoyant les deux lettres qu'il avait déjà communiquées à Tamayo ; il laisse à son correspondant le soin de juger par lui-même. Ce serait donc entre 1616 et 1623 que Mariana aurait fini par adopter la thèse des Argensola, et cela à cause de ce qu'il trouvait dans Maxime.

Le second des deux passages dont nous parlons est consacré au monastère d'Agalia<sup>2</sup>. Il en remplace un autre, qui avait été introduit dans le texte de 1617, et qui présentait le nom d'*Agalia* comme une corruption du nom de Gallien : on supposait en effet que les bénédictins auraient d'abord été installés dans l'ancien palais de cet empereur et que le nom d'*Agalia*, sous lequel ce palais aurait fini par être désigné, serait passé au monastère où ils s'établirent dans la suite<sup>3</sup>. En 1623, on affirme, d'accord avec Maxime, que le nom d'*Agalia* vient du faubourg où se trouvait ce monastère, et que c'est du nom du faubourg et du monastère que vient celui de *Palacios de Galiana*, donné à des ruines qui se trouvent au nord-est de Tolède sur la rive gauche du Tage. Si l'on n'admet pas l'authenticité de l'édition de 1617,

1. Voir l'appendice V, 5.

2. VI, 10. Sa longueur m'empêche de le reproduire ici. Il commence par les mots « Tenia nombre de san Iulian... » et finit par « ... lo que el vulgo dice de la mora Galiana son consejos y patrañas ». Une autre addition, relative au même monastère, a été faite au l. V, c. 9 : « Maximo Cesarau. dize que este Rey fundó en aquella ciudad el Monasterio Agaliense, assi dicho de vna alqueria, que se llamava Agalia, distante de san Pedro y san Pablo Pretoriense doziētos y cinquenta passos, entre Occidente y Septentriō, yo creo se deue leer entre Oriente y Septentriō, por lo que adelante se dira. »

3. « Dudase en q̄ sitio estuuo este Monasterio Agaliense, los pareceres son varios. Entre los demas que en este punto andau atino y aun deslumbrados, quiero poner mi cōjetura, valga lo que valiere. Del Emperador Galieno, q̄ imperò por los años del Señor de doziētos y sesenta y uno, se sabe que fue amigo de edificar, y q̄ leuantò diuersas fabricas, en diuersas partes. En Burdeos hasta oy està en pie un Palacio destes que se llama de Galieno, o Galiana. entiendo yo q̄ lo mismo hizo en Toledo, por ser ciudad tan principal, q̄ el Palacio que llamã de Galiana, es obra suya, y aun en el Alcarria ay la senda Galiana, que deuio ser obra del mismo. Este Palacio, en tiēpo de los Godos se deuio dar a los Mōges Benitos, y de Galieno llamarse el Monasterio Agaliense. Recobrado Toledo, luego se tratò de restituyr el Monasterio ; pero creo yo, que por ser el sitio antiguo mal sano, y estar sobre el rio, le pusieron en frente sobre vn recuesto, con aduocacion de san Seruando, donde oy vemos el castillo que assi se llama. Diras, que todas estas son cōjeturas : y es assi verdad, ni yo las vendo por mas. Diras, que aquel Palacio està a la parte de Leuante, y no del cierço, respeto de la ciudad. A esto respondo, q̄ si se mira la puente por donde se salia de Toledo entōces q̄ era mas abaxo de la que oy es de Alcátara, la huerta del Rey, donde se vee aquel palacio, està sin duda a la parte del Setentriō. »

on ne peut dire qu'il y ait ici un changement d'opinion, car, dans les éditions de 1601 et 1608, il n'y a rien sur l'origine du mot *Agalia* ni du monastère ainsi nommé. Mais l'édition de 1617 suspecte, celle de 1623 l'est aussi elle-même. Et si l'on admet l'authenticité de l'édition de 1617, voilà donc un second changement radical à noter entre 1617 et 1623.

Il faudra en enregistrer un troisième du fait de la même addition. En effet, dans les textes de 1601, 1608 et 1617, il est dit que les manuscrits ne présentent pas trace de la signature d'un « Abbad Agaliense de S. Iulian »<sup>1</sup>. L'édition de 1623 affirme le contraire : il y aurait d'abord la signature de Gratinus, abbé de Saint-Cosme et Saint-Damien, puis celle d'Avila, abbé *Agaliense* de Saint-Julien<sup>2</sup>. Mariana n'était pas sans savoir en 1592 que Surius, dans son recueil de conciles, paru en 1567, nomme parmi les signataires du onzième concile de Tolède « Anila (*sic*) Ecclesiæ monasterii S. Iuliani Agaliensis abbas » ; il savait, en 1593, année où parut la collection de Loaysa<sup>3</sup> (et peut être le savait-il auparavant), que son ami suivait Surius en corrigeant la forme du nom : « Auila Ecclesiæ monasterii S. Iuliani Agaliensis abbas<sup>4</sup>. » Si donc il a décrit en 1592, dans son latin, et en 1601, dans son espagnol, que les manuscrits gothiques ne présentaient pas trace de cette signature, c'est apparemment qu'il s'était assuré du fait ; et le consciencieux Flórez, qui a eu entre les mains deux manuscrits de Tolède et un de l'Escorial, confirme de son témoignage cette assertion<sup>5</sup>. Mariana ne s'était rendu à l'autorité de son ami Loaysa, ni en 1595, ni en 1601, ni en 1605. Les éditions de 1608 et 1617 ne témoignent d'aucun revirement. A-t-il découvert, une vingtaine d'années après la mort de Loaysa, un manuscrit où figurait la signature de cet « Auila Ecclesiæ monasterii S. Iuliani Agaliensis abbas » ? Mais alors comment n'indique-t-il pas d'où il a tiré ce

1. Voici le texte de Péd. de 1617 (supprimé en 1623) : « El Monasterio<sup>a</sup> Agaliense estuuo assentado no lexos de la ciudad de Toledo, a la parte de Setétriõ. Tenia nõbre de san Cosme, y s. Damiã; como<sup>b</sup> todo se entiende de Cixila Arçobispo q̄ fue de Toledo poco adelãte, el qual dize q̄ aquel Monasterio estaua a la parte de Setentrion, y que San Ileonso fue Abbad en san Cosme y san Damian. Verdad es que en el Cõcilio Toledano Vndecimo, firma el Abbad Agaliense que se llama de san Iulian, pero en los Codices antiquos y gothicos no ay rastro de tal firma » (VI, 10).

2. « ... en el concilio Toledano vndecimo, firma Gratino Abad de san Cosme y san Damian, y poco despues Auila Abad Agaliense de san Iulian. »

3. Cf. plus haut, p. 64.

4. Loaysa met *Auila* en 6<sup>e</sup> ligne, et, en 3<sup>e</sup> ligne, « Gratinus ecclesiæ monasterii Sanctorum Cosmæ et Damiani abbas etc. » Un *Gratinus* signe comme abbé dans le XII<sup>e</sup> concile de Tolède (*Era* 729), mais sans indication de monastère.

5. « Ni en los dos Mss. que se mantienen en la Santa Iglesia de Toledo, ni en los dos del Escorial se halla expresion del monasterio de S. Julian Agaliense, segun imprimió Loaysa en un abad que nombra Avila. Propúsole en su edicion Suriõ, y siguióle Loaysa sin prevenir la falta en nuestros Mss. » (*Esp. sagr.*, t. VI, p. 210.)

a) 1601 : *Monesterio* (de même plus loin).

b) 1601 : *loqual*.

manuscrit? Et enfin comment a-t-il laissé intact en 1623, quelques pages plus loin, un passage où les mêmes réserves, concernant la présence de la même signature se trouvaient explicitement marquées? »

Quatrième rétractation, conséquence de la précédente : dans les éditions de 1601, 1608, 1617, conformément au texte latin, il est dit que le monastère *Agaliense* était sous l'invocation des saints Cosme et Damien ; dans l'édition de 1623, sous celle de saint Julien, d'après Maxime de Saragosse. Il y a donc non plus un, mais deux monastères, de bénédictins tous deux, l'un comme l'autre sur le bord du Tage et au nord de Tolède. Avant 1623, les textes auxquels s'en tenait Mariana sont ceux de Cixila et de Julien de Tolède. Il ne citait que le premier, mais comme il n'y est question que de l' « *ecclesia sanctorum Cosmæ & Damiani* », et que la dénomination de « *monasterium Agaliense* » ne s'y trouve point, il n'a pu l'emprunter qu'à Julien<sup>3</sup>. Celui-ci, par contre, ne parle pas du titre des saints Cosme et Damien. Mariana avait donc concilié les deux textes, de la même façon que Rodrigue de Cerrato<sup>4</sup> (qu'il ne paraît pourtant pas avoir connu), en appliquant au même monastère la dénomination d'*Agaliense* et le vocable des saints Cosme et Damien. Pour qui admettait au contraire, comme Pisa par exemple<sup>5</sup>, l'authenticité de la signature d'Avila, le monastère d'Agalia n'ayant pu être à la fois sous l'invocation de saint Julien et celle des saints Cosme et Damien, il ne restait d'autre ressource que de distinguer le monastère de Saint-Cosme et Saint-Damien de celui de Saint-Julien, en réservant au second la dénomination d'*Agaliense*, qui lui appartient de par le texte de Surius et Loaysa. Il s'ensuivait que saint Ildéphonse, qui, d'après Cixila,

1. Voici le texte de 1601, auquel sont conformes ceux de 1608, 1617 et 1623, et dont les éditions latines donnent l'équivalent : « ... se juntarõ en la yglesia de santa Maria de la ciudad de Toledo, a celebrar concilio, diez y siete obispos... de mas de siete abades: entre los quales se cuêta vno llamado Auila, abbad del monesterio Agaliense de San Iulian, si la letra no es mentirosa, como algunos lo sospechan, por coniecturas que ay... » (VI, 14.)

2. « ... in ecclesia sanctorum Cosmæ et Damiani quæ sita est in suburbio Toletano, abba præficretur. Vbi statim in officio clarens duas missas... » (*Vita S. Hildefonsi Toletanæ sedis metropolitani Episcopi a Civilano eiusdem urbis episcopo edita*, *Patr. l.*, t. XCVI, col. 44.) Le ms. Egerton 1873 (n° 42) contient la Vie d'Ildéphonse par Cixila, avec cette note en marge : « Vita S. Hildefonsi epi Toletani au[ctor]e Cixilane eiusdem urbis epis[copi] ex codice uetusto conciliorum [litter]is Gothicis in membrana descrip[ta] era MXXXII id est anno Chri[sti] 994. qui fuit in monasterio S. Æmi[liani] de la Cogolla, nunc est apud Laurentiũ Regiũ. » Il y a aussi en marge des variantes précédées de l'initiale I. On voit que Mariana avait pris la peine de remonter aux sources touchant cette question.

3. Hic igitur... contemplis parentum rerumque mundanarum affectibus, Agaliense monasterium petiit... Rector deinde effectus Agaliensis cœnobii monachorum mores exorcut. » (*Beati Hildefonsi Elogium, ex Sancto Iuliano in appendice ad librum de Viris illustribus ab ipso Hildefonso conscriptum*, *Patr. l.*, t. XCVI, col. 43.) Le ms. Egerton 1873 (n° 41) contient, à la suite de la *Renouatio Librorum Domini Isidori de Braulion*, les additions de Julien et de Félix.

4. *Patr. l.*, t. XCVI, col. 49.

5. *Descripcion de... Toledo*, f° 101-2.

fut abbé de l'église et du monastère de Saint Cosme et Saint Damien, et qui, d'après Julien de Tolède, fut *rector* du monastère *Agaliense*, se trouva successivement chargé de diriger ces deux monastères.

Ainsi, voilà deux additions qui contredisent absolument les opinions antérieurement soutenues par notre auteur. La seule autorité alléguée, la seule par conséquent qui l'ait amené à se rétracter formellement par quatre fois, c'est celle de Dexter et de Maxime. Cela serait possible si tout Dexter et tout Maxime lui avaient paru bons. Mais il ne les trouve bons que par endroits; ailleurs, déclare-t-il, ils ne valent rien. Et néanmoins il les suit là où leurs assertions heurtent les siennes! Est-ce admissible?

Voici une autre addition qui, si elle ne contredit pas une opinion précédemment énoncée par l'historien, répugne étrangement à tout ce que nous savons de sa façon de penser. C'est celle qui attribue à Séville des martyrs dont les noms, ainsi que l'a prouvé Flórez<sup>2</sup> n'ont été introduits dans les martyrologes que par une confusion avec les noms des saintes Justa et Rufina. Saint Justus et saint Rufinus, auxquels Flavius Lucius Dexter adjoint saint Macarius (en quoi il fait preuve de discrétion, car il aurait pu en mettre un quatrième, saint Theophilus, que nomme, en même temps que les trois autres, Maurolico), auraient donc trouvé grâce devant l'ennemi déclaré de toutes les nouveautés et importations hagiographiques? Sans doute les saints dont il s'agit n'étaient pas des nouveaux venus; mais Baronius les attribuait à Rome, et s'il l'a fait sans trop de motifs<sup>3</sup>, il fallait d'autre part avoir en Flavius Lucius Dexter une confiance grande pour reporter sur Séville l'honneur que nul texte ancien ne lui accordait.

Deux autres emprunts, l'un à Flavius Lucius Dexter et l'autre à Marcus Maximus, avaient au moins, pour l'auteur de l'Histoire d'Espagne, un intérêt presque personnel. Il s'agissait en effet de sa patrie, Talavera. L'identification qu'il avait soutenue dès 1592 entre cette ville, l'*Elbora* des Actes de sainte Léocadie et l'*Aebura* de Tite-Live, n'était-elle pas confirmée d'une manière vraiment étonnante par le double témoignage apporté par eux? Flavius Lucius Dexter attestait que le martyr et ses sœurs, Sabina et Christeta, étaient bien originaires de *Ebora oppidum Carpetaniæ*, ce qui ne pouvait convenir à l'Evora portugaise, mais bien à Talavera<sup>4</sup>. L'argumentation que Mariana tirait des

1. « Padecieron assi mismo Macario, Iusto, y Rufino, no en Roma como algunos dizen, sino en Seuilla, como Dextro lo testifica, ciudad que antiguamente se llamó tambien Romula, como se halla en algunas piedras que alli se conseruan, y deuo ser la ocasion deste tropieço. » (IV, 5.)

2. *Esp. sagr.*, t. IX, p. 281-5.

3. Cf. Bivar, dans la *Patr. l.*, t. XXXI, col. 303.

4. « Y assi lo dize Dextro el año de Christo de trezientos por estas palabras, S. Christi Martyres Vincentius, Sabina et Christeta, eius sorores, qui nati in Eborensi oppido Carpetaniæ. » (IV, 13.)

actes de sainte Léocadie<sup>1</sup> et que Flórez considéra sans doute comme insuffisante, puisqu'elle ne l'empêcha pas de se prononcer en faveur de la vieille cité romano-lusitanienne<sup>2</sup>, était du coup singulièrement renforcée. La mention que fait Marcus Maximus (en ayant soin de dire qu'il mourut en 1509 à *Ebura*) du *Litorius* dont Mariana, dès sa première édition latine, reproduisait l'épithaphe trouvée à Talavera, constituait une preuve surabondante de la même thèse<sup>3</sup> (mais on ne prouve jamais trop). Et ici l'on est bien obligé de se demander si l'historien ne fut pas charmé de trouver dans ces deux auteurs un appui inespéré et si ce n'est pas par là précisément qu'il fut pris dans l'engrenage au point de penser et de dire qu'après tout ce Dexter et ce Maxime avaient du bon. L'amour de la ville natale, le patriotisme de clocher, n'est point une passion facile à étouffer chez l'Espagnol : a-t-il donc pu obscurcir la vision d'ordinaire si nette de celui qui n'avait jamais sacrifié la vérité, on peut le dire, à cet autre patriotisme qui, combien plus noblement, embrasse toute la patrie? Le désir de défendre les traditions de Talavera, relativement à saint Vincent, a-t-il pu amener à se faire illusion sur l'authenticité et la valeur de Dexter, celui qui triait avec tant de soins les autorités alléguées en faveur de la venue de saint Jacques en Espagne?

Si Mariana prend position en faveur de Talavera, il faut bien dire que de bonnes raisons sont de son côté. Sampiro et le moine de Silos identifiant Elbora et Talavera, et les actes de sainte Léocadie faisant aller Dacien de Tolède à Elbora, où il trouve Vincent et ses sœurs, puis à Avila où il les rejoint, il était assez naturel de ne pas admettre que le persécuteur eût fait un crochet de Tolède à Evora en Lusitanie pour revenir à Avila, alors que Talavera est sur le chemin de Tolède à Avila; et l'on était bien fondé à ne faire qu'une ville de cette Elbora et de Talavera. Il n'y avait pas besoin d'être de Talavera pour arriver à cette conclusion. D'autre part, Mariana met aussi peu de parti pris que possible à soutenir sa thèse. Il termine son exposé avec sa modération habituelle : « Voilà les raisons qui militent pour Talavera. Le lecteur verra ce qu'elles valent, à lui de juger sans passion et en toute sérénité<sup>4</sup>. » Ce n'est pas là le langage d'un homme qui s'engage à fond et qui fera flèche de tout bois.

Sans doute, pour sa ville natale l'historien a eu une attention qu'il

1. Ces actes se trouvent dans l'*Esp. sagr.*, t. VI, ap. I.

2. *Esp. sagr.*, t. XIV, p. 28-31.

3. « Deste Litorio haze mencion Maximo Cesaraugustano, dize que murio en Ebura de los Carpetanos, año quiniētos y nueue, Ebura es Talauera. » (V, 7.)

4. « Estas son las razones que militan por la parte de Talauera, largas en palabras, si concluyentes el lector con sosiego y sin pasion lo juzgue y sentencie. Si nuestro parecer vale algo, asi lo creemos. » (IV, 13, éd. 1608.) Le texte latin dit d'une façon un peu différente : « Hæc sunt partis aduersæ præsidia, quæ verbosior fuit, an verior, sincero animo lector diiudicet: si quid nostrum testimonium iuuat, sic nos certè putabamus. » (Ed. 1592.)

n'a eue que pour quelques grandes villes de la péninsule. Non seulement il a employé un chapitre à appuyer l'identification que l'on sait (en ayant soin, dans le latin du moins, de reproduire un long passage de Tite-Live où il est question d'*Ebura in Carpelania* ; mais il en a consacré un autre, le suivant, à la description de Talavera. Il faut le remarquer cependant, cette page n'a rien de particulièrement enthousiaste. L'auteur admet que les murailles ne datent pas des Romains, qu'elles peuvent bien être l'œuvre des Goths et même plutôt des Maures. Si les *caualleros* qui habitent le quartier le mieux fortifié sont nombreux et riches pour une telle ville, les autres habitants n'ont pas de grandes ressources parce qu'ils sont ennemis du travail, des affaires, et ne veulent pas tirer parti d'un sol fertile. Le moraliste, l'économiste ne fait pas plus grâce à l'inertie de ses compatriotes, que l'historien à leurs illusions archéologiques. Rien ne prouve, rien ne permet de penser qu'une petite faiblesse patriotique ait concilié à Lucius Flavius Dexter et à Marcus Maximus les complaisances de notre auteur.

Les concilia-t-il davantage à Marcus Maximus, le plaisir d'apprendre enfin que Léovigild s'était converti avant de mourir<sup>2</sup>, que le fils d'Herménégild et d'Ingunde s'appelait Théodoric, qu'il mourut à Constantinople, et sa mère à Palerme<sup>3</sup>? Assurément, un Espagnol pouvait se réjouir de penser que, d'une part, le dernier roi arien, père et bourreau d'un martyr, n'était pas mort dans l'impénitence; que, d'autre part, le restaurateur de la vraie religion, Recared, ne pouvait d'aucune manière être considéré comme un usurpateur, son neveu n'ayant pas tardé à mourir dans l'exil. Mais y avait-il là un appât suffisant pour attirer Mariana dans le piège? Il connaissait parfaitement, nous le verrons, les sources à consulter pour l'histoire d'Herménégild<sup>4</sup>. Ce n'est pas à la légère qu'il a pu recourir à une source nouvelle.

Sa bonne foi pouvait-elle se laisser davantage surprendre par la satisfaction de savoir que l'inscription datée de l'era 725, trouvée par Juan Bautista Pérez, et relative, semblait-il, à la consécration de l'église de Sainte-Marie (la cathédrale) de Tolède par Recared, avait trait, en réalité, à la réconciliation de cette église, profanée par les ariens, avec le culte catholique, et que par conséquent la fondation remontait plus haut que l'année indiquée<sup>5</sup>?

1. Tite-Live, I. XL, 30.

2. « Maximo dize se hallò presente à la muerte deste Rey, y vio las señales de su arrepentimiento, y sus lagrimas. Pone su muerte año quinientos y ochenta y siete, dos de Abril, miércoles al amanecer. » (V, 13.)

3. « ...por nombre Theodorico... Maximo dize, que murio en Palermo la madre y el hijo, poco despues en Constantinopla. » (*Ibid.*)

4. Voir la 3<sup>e</sup> partie, c. 1, § V.

5. « Maximo haze mencion desta consagracion, que el llama reconciliacion, por estar aquella Iglesia profanada por los Arrianos. » (V, 14.)

Quant aux autres renseignements empruntés par le texte de 1623 au même Maxime, ils sont assez insignifiants. Que le livre des *Mythologiae* fût de Fulgence, frère d'Isidore, ou d'un autre Fulgence<sup>1</sup>; que les Goths appelassent Murcie, Bigastro<sup>2</sup>, cela n'avait pas grand intérêt pour l'historien, ou du moins n'en avait pas assez pour lui faire goûter des chroniques si fraîchement déterrées.

Reste « Juliano el arcipreste ». Un des trois emprunts qui lui sont faits est rejeté : la date de la mort d'Herménégild, qu'il avance d'une année<sup>3</sup>. Le second est relatif à l'emplacement du monastère *Debiense*, fondé par Ildephonse<sup>4</sup>; le troisième, au transfert des moines de l'*Agaliense* dans le monastère de S. Pedro de Sahelices<sup>5</sup>. Il est à noter que Julian n'avait pas encore été édité. Il faut donc que Mariana ait été mis dans le secret<sup>6</sup>. Si cela est, il a puisé bien modérément dans la mine de renseignements qui lui était ouverte.

On ne voit donc pas, en somme, ce qui aurait pu séduire Mariana dans les Fausses Chroniques. Ce qu'on lui donnait à propos de Léovigild et de son petit-fils, ou de Talavera, ou des martyrs *Justinus* et *Rufinus*, en supposant qu'il l'appréciât, ne valait pas les rétractations qu'on lui imposait au sujet de la patrie de Prudence et du monastère *Agaliense*. Le seul témoignage qui fût conforme à ses propres idées, c'est celui qui concerne Talavera. Or il pouvait parfaitement s'en passer. Le seul qui pût lui paraître bon lui était inutile. Le jugement qu'il est censé avoir porté sur les Chroniques est donc incompatible avec les citations qu'il est censé leur avoir empruntées.

Si nous ne savons pas par ailleurs ce que Mariana pensait des Fausses Chroniques en 1623, nous avons un témoignage relatif à l'opinion qu'il s'était faite en 1616. Il est fourni par une lettre du P. Tomás de León au marquis de Mondéjar, en date du 20 septembre 1668, reproduite par Mayans à la suite de la *Censura*<sup>7</sup>. Les éditeurs de Valence et Godoy en ont cité la partie qui nous intéresse ici. Le P. Tomás de León affirme avoir vu à Séville plusieurs lettres adressées par Mariana à Nicolas Pacheco; dans l'une d'elles, de l'année 1616, il était dit que « los libros<sup>8</sup> son fingidos, i supuestos i de ningun

1. « Maximo Cesar (sic) le attribuye los tres libros de las Mythologias obra erudita : que otros quieren sea de Fulgencio Obispo o Ruspense, o Carthaginése en Africa. » (VI, 1.)

2. « Maximo Cesaro dize, que los Godos a Murcia la llamaron Bigastro. » (VI, 15.)

3. « El arcipreste Iuliano quila vno. » (V, 12.)

4. « Este monasterio dize Iuliano el Arcipreste, estaua veinte y cuatro millas de Toledo, cerca de Illescas. » (VI, 10.)

5. « El año luego siguiente mil y siete en Toledo vna grande crecióte abatió el famoso monasterio Agaliense. Los mōges se passaron al de S. Pedro de Sahelices. Assi lo dize el Arcipreste Iuliano. » (VIII, 10.)

6. Bivar, lui aussi, le citait dans sa *Chronici Dextri Apologia* et dans ses notes à Dexter (*Patr. l.*, t. XXXI, col. 29, 106, etc.).

7. P. 672.

8. Les Chroniques, dont il est question dans toute cette lettre du P. Tomás de León.

crédito ». Que les termes employés par le P. Tomás de León soient de Mariana ou non, le jugement énoncé par celui-ci avait dû frapper assez vivement le correspondant de Mondéjar. On peut donc avoir confiance dans la véracité comme de la sincérité d'une telle déposition. Le même Père déclare d'ailleurs que le duc d'Alcalá avait entendu Mariana s'exprimer sur le même sujet d'une manière toute semblable.

Quant à la date de la lettre où Mariana se prononce d'une façon aussi catégorique, il n'y a pas davantage de raisons pour croire qu'elle soit erronée. En 1616 donc, Mariana considérait comme fausses les Chroniques.

Mais lesquelles? Celles qui furent publiées, ou celles du manuscrit Escolano? Car s'il s'agit de celles-ci, que Higuera lui-même a désavouées, il reste possible que Mariana ne les ait rejetées que conformément à l'avis de son confrère, pour accepter, au contraire, les autres comme authentiques. Néanmoins le désaveu de Higuera était aussi relatif que la sentence rapportée par le P. Tomás de León est absolue. Si les termes employés par Mariana avaient visé le texte Escolano, en lui opposant le texte que devait éditer Calderón, le P. Tomás de León aurait-il pris pour une condamnation formelle, énergique et sans restriction des Chroniques, ce qui n'eût été que le rejet d'une copie considérée comme incomplète et infidèle? Était-il raisonnable d'ailleurs de déclarer ces textes « fingidos, supuestos i de ningun crédito » quand il s'agissait d'une copie considérée simplement comme inexacte, « una epitome y defloracion » ainsi que Higuera, d'après Escolano, avait dit en 1610 ou avant 1610, fût-ce même « una depravacion », comme écrit plus sévèrement en 1616 Fray Diego Murillo?

On ne pourrait davantage imaginer que Mariana, précisément comme Nic. Antonio, ait admis l'authenticité du texte Escolano, et que sa lettre de 1616, à l'inverse de ce qu'on supposait tout à l'heure, ait trait au texte envoyé à Llorente, celui qu'a édité Calderón. S'il admet le texte Escolano et rejette l'autre, pourquoi est-ce de celui-ci et non de celui-là que procèdent les additions de 1623?

Or en 1616 Mariana connaissait certainement l'existence des deux textes et l'opinion de Higuera sur chacun des deux. Le P. Alcázar s'est attaché à démontrer, dans sa *Chrono-historia*, que Mariana et Higuera ne vécurent guère ensemble. Puisant dans les archives de la Province de Tolède, il a dressé une sorte de *curriculum vitae* de Higuera<sup>2</sup>, et ses indications coïncident avec ce que nous savons par

1. D. Fernando Afan de Ribera Enríquez. Cf. Mayans, *Vida de D. Nic. Antonio*, § 38.

2. T. III de la cont. manuscrite, année 1611, c. II, § 6: « Entre los authenticos Instrumentos, que del Archivo de nuestra Provincia nos sirven maravillosamente para investigar y apurar algunos puntos de nuestra Historia, son los Catalogos

ailleurs. Nous avons vu en effet cet inquiet et inquiétant jésuite, de 1590 à 1593, au collège d'Ocaña, en même temps que son confrère Portocarrero. En 1599, il était au collège de Belmonte (diocèse de Cuenca)<sup>1</sup>. C'est de Palencia, selon Mayans<sup>2</sup>, qu'en 1602 il envoie à Gaspar Alvares de Lousada, secrétaire de D. Fray Agustín de Jesus, archevêque de Braga, des fragments de Dexter sur les saints Basile et Ovidius. En 1603, il est à Plasencia<sup>3</sup>. En 1604, on le revoit à Ocaña<sup>4</sup>, et en 1608, à Belmonte<sup>5</sup>. En 1610, Alcázar le trouve à Caravaca. Mais en 1597, selon le même Alcázar, et déjà en 1595<sup>6</sup>, à ce qu'il semble, il vivait à Tolède. En tout cas, c'est à Tolède qu'il est mort, en 1611, et Mariana l'a bien connu, comme le prouve sa lettre du 4 juin 1616 à Morlanes, dans laquelle il déclare que « Higuera a entrepris beaucoup de choses et n'en a terminé aucune »<sup>7</sup>. On voit d'autre part que le P. Ferrer les unissait dans son affection, puisque, dans sa lettre du 17 juin 1598, il demande de ses nouvelles à Mariana<sup>8</sup>, et que dans une autre, deux ans plus tard, il charge le P. Marcen, *preposito* de la maison professe de Tolède, de transmettre « mil saludos, y recomendaciones intimas in Domino... particularmente al P. Juan de Mariana y al Padre Geronymo de la Higuera, mis Padres amantísimos »<sup>9</sup>. Enfin, au milieu des vexations dont, en 1604, il prétend être victime de la part de ses supérieurs, on voit que Higuera se réclame du P. Mariana<sup>10</sup>. Ainsi, quoi qu'en dise Alcázar, Mariana connaissait particulièrement Higuera quand celui-ci mourut; il ne pouvait donc ignorer en 1616 ni l'existence des Chroniques, ni les circonstances supposées de leur découverte, ni la façon dont Higuera rejetait l'une des copies que l'on en connaissait. Et s'il eût,

Publicos, que forma cada Provincia de la Compañía, de todos los sujetos de sus casas y collegios en que a la sazón viven, con las ocupaciones que exercen, sicmpre que ha de ir à Roma Procurador, o Vocales : de que llevan un traslado, y queda otro en el Archivo de la Provincia. Los de la nuestra tenemos à la mano, y van alegados muy repetidas vezes. Examinados pues estos Catalogos, hallamos en el de 1593 que el P.<sup>o</sup> Higuera leía Latinidad en Ocaña : en el de 93 proseguía en Ocaña, y concurría allí con el P. Fran.<sup>o</sup> Portocarrero. En el de 597 vivía en el Collegio de Toledo : en el de 99 le hallamos morador de Belmonte : en el de 603 era Prefecto de los Estudios de Humanidad en Plasencia : à los fines de 610 era morador de Caravaca, y a 14 de septiembre de 1611 falleció en la casa Professa de Toledo : y por todos estos veinte años fue el P. Juan de Mariana continuo morador, no de el Collegio de Toledo, sino de su casa Professa. De aquí con evidencia se colige, averse suppuesto aquella cohabitacion de los dos, con tanta incertidumbre como resolucion. »

1. Godoy, p. 112, note.

2. *Vida de D. Nic. Antonio*, § 44.

3. Godoy, p. 113, note.

4. Voir la lettre publiée par M. Olavide, article cité p. 236, n. 3.

5. Godoy, p. 172.

6. Cf. plus haut, p. 62.

7. Voir l'app. IV, 4.

8. Cf. Noguera, p. xcvi.

9. Lettre reproduite par Alcázar, t. II de la cont. manuscrite, année 1600, c. IV, § 3.

10. Olavide, *ibid.*

lui aussi, rejeté cette copie et accepté l'autre, comment ne l'eût-il pas marqué explicitement?

Ce témoignage du P. Tomás de León paraît-il insuffisamment sûr? Le même P. Tomás de León a noté<sup>1</sup> le silence que Mariana garde dans son *De aduentu Iacobi apostoli Maioris in Hispaniam* relativement à ces auteurs, qui pourtant lui tendaient des preuves « à pedir de boca ». Comment expliquer ce silence? Il faudrait, pour n'y pas voir une condamnation des Chroniques, supposer que Mariana les ignorait en 1606, date où il écrivait le traité dont nous parlons. Est-ce possible? Comment admettre qu'un jésuite qui avait publié Luc de Tuy, qui avait collectionné les anciennes chroniques, qui, depuis la publication de son Histoire d'Espagne, était peut-être de tous les érudits de son pays le plus en vue et le mieux informé, qui se trouvait en relation avec les Schott, avec les Plantin, avec tant d'autres, n'eût pas eu connaissance, aussi tôt que personne, de la découverte supposée de Fulda, n'eût pas été interrogé sur leur valeur et n'eût pas pu s'en procurer une copie? Ne fût-ce que parce qu'il voyait Prudencio Sandoval citer, en 1601, les nouveaux auteurs, et Pisa, en 1605, s'en moquer, sa curiosité devait être assez piquée pour qu'il eût, lui aussi, le désir de les connaître.

Que conclure de son silence, sinon qu'il ne fait pas plus de cas de Dexter et de Maxime que des plombs de Grenade, dont il ne dit pas non plus un mot dans ce traité? Aussi n'est-il pas besoin de démontrer l'absurdité de ce que le P. Antonio Quintana Dueños écrivait dans ses *Sanctos de la Imperial Ciudad de Toledo*<sup>2</sup> publiés en 1651, l'année de sa mort : « El P. Geronyno de la Higuera, á quien como á oraculo consultaba el P. Mariana. » Pourquoi Mariana n'a-t-il pas consulté « son oracle » au sujet de la venue de saint Jacques en Espagne; et comment ne cite-t-il Dexter et Maxime ni dans son Traité, ni dans les réimpressions de son Histoire d'Espagne, avant 1623? C'est donc qu'en 1606 déjà il s'était fait une opinion sur ces auteurs, et que cette opinion était identique à celle de son défunt ami, Juan Bautista Pérez. Seul l'esprit de confraternité ou de charité avait pu l'empêcher de faire imprimer ce qu'il pensait là-dessus, comme avait fait Pisa. Mais le silence de Mariana devait être significatif pour tout le monde.

Ainsi, en 1606, Mariana rejetait les chroniques. Or, ici non plus il ne s'agit pas seulement du texte Escolano. Nous ne voyons pas que l'autre soit cité avant 1608, à savoir dans la traduction latine des *Dos Discursos* du connétable; mais, déjà avant cette époque, Higuera

1. Voir p. 686-93 de la *Censura*, où l'on trouve des lettres échangées entre lui et Jerónimo Blancas. Cf. la note de Godoy, p. 131.

2. N<sup>o</sup> 3139 de Salvá. Le passage est cité par Alcázar (t. III de la cont. manuscrite, année 1611).

avait cherché à donner le change. Dès 1602, il avait envoyé à Gaspar Alvares de Lousada, ainsi que nous avons vu, des fragments de Dexter sur les saints Basile et Ovidius, successeurs de saint Pierre, premier évêque de cette ville. Or, c'est dans le texte Llorente, et non dans l'autre, que l'on trouve mentionnés ces personnages<sup>1</sup>. Higuera devait avoir un trop vif désir de se disculper auprès de Mariana pour ne pas lui soumettre, dès le principe, le texte nouveau, différent de celui qu'avait anathématisé l'évêque de Segorbe. L'auteur du *De aduentu* doit être un des premiers vis-à-vis desquels il essaya la manœuvre.

Si nous n'avions pas l'attestation du P. Tomás de León au sujet de la lettre à Nicolas Pacheco, l'argument que nous tirons du silence de notre auteur dans le *De aduentu* et dans l'Histoire d'Espagne aurait quelque chose d'incertain. Mais ce silence et la lettre à Pacheco s'expliquent mutuellement, et le témoignage du P. Tomás de León prend une vraisemblance peu discutable. Rien ne nous autorise donc à douter que les termes et le sens de cette lettre ne nous aient été rapportés fidèlement, et nous pouvons affirmer qu'en 1616 Mariana condamnait indistinctement toutes les chroniques mises sous les noms de Dexter et de Maxime.

C'est donc entre 1616 et 1623 qu'il aurait changé d'avis au point de dire que ces Chroniques « avaient du bon ». Mais c'était trop peu dire que d'avouer qu'elles ont du bon, puisqu'il leur accordait assez d'autorité pour reconnaître qu'il s'était trompé sur des questions précédemment résolues par lui dans un sens contraire à leurs allégations ! Si c'est lui qui s'est ainsi rétracté, c'est qu'il les trouvait meilleures encore qu'il ne l'écrivait. Et pour les citer comme il fait, en faveur d'une thèse chère à son patriotisme, l'identification de sa ville natale avec l'*Elbora*, patrie de saint Vincent et de ses sœurs, il faut qu'il ait été bien assuré de la véracité d'un tel témoignage. Eût-il risqué de la compromettre par la production de preuves sur lesquelles il pouvait avoir l'ombre d'un doute ?

Lisons maintenant l'admirable premier chapitre du *De aduentu Iacobi* :

« Qui pourrait nier que les fastes ecclésiastiques n'aient été jadis contaminés de nombreuses souillures par la complaisance (*adulatione temporum*), ou plutôt par l'incurie des hommes ; que dans d'autres livres, qui contiennent les prières et les rites de l'Église, beaucoup de fables et de mensonges n'aient été introduits pêle-mêle ? J'ajouterai que parfois, dans les temples, des reliques peu sûres, des corps profanes ont été mis à la place des restes sacrés des saints qui règnent avec le Christ dans le ciel. Il est triste de ne pouvoir nier des

1. Années 37, 95, 110. Cf. Mayans, *Vida de D. Nic. Antonio*, § 44.

choses honteuses à avouer. Je ne sais comment il se fait que le peuple se laisse souvent séduire plutôt par de frivoles inventions que par la vérité et la sincérité. Telle est notre frivolité! Une fois que ces ordures, pendant notre sommeil peut-être, se sont glissées dans l'Église, dans les rites, dans les livres ecclésiastiques, personne n'ose y toucher, personne ne dit mot, de peur de passer pour un impie et un adversaire de la religion... A l'exemple des anciens, il faut que, pour bâtir le temple, chacun apporte ce qu'il peut : les plus riches, l'or et l'argent, l'écarlate et la pourpre; les moins fortunés, des peaux de chèvres. Ceux qui creusent le sol jusqu'au roc, ceux qui procèdent au déblaiement, n'accomplissent pas une œuvre moins utile que les artisans qui assemblent les pierres, qui dégrossissent les pièces de bois, qui sculptent les statues, qui cousent les étoffes sacrées, qui travaillent d'une manière ou d'une autre à l'embellissement de l'édifice. »

Et voici ce qu'il écrivait dans son Histoire elle-même : « On a découvert, voilà peu d'années, une pierre avec ces mots : HIC IACET CORPVS BILELAE SERVAE IESV CHRISTI... Et parce que la date qu'on y trouve marquée est l'ère 105, quelques-uns pensent que cette Bilela mourut à cette époque, et même ils veulent la mettre au nombre des saints; cela sans aucun fondement et au détriment de l'autorité de l'Église, qui ne permet pas que l'on forge à la légère des noms de saints. Quelle grave faute que de charger d'inepties les fastes de l'Église (ineptiis onerare fastos quam graue malum ?) <sup>1</sup>. »

Or que trouvait Mariana dans les Chroniques de Flavius Dexter, de Marcus Maximus, et de Julián ? Des absurdités et des niaiseries sans nombre, des mensonges flagrants. Il y voyait attribuer la qualité d'Espagnols aux trois centurions dont il est parlé dans l'Évangile; au Gaius à qui saint Jean adresse sa troisième Épître, et au Demetrius dont le même apôtre fait l'éloge dans la même lettre <sup>2</sup>; à d'innombrables saints ou saintes que, suivant un ingénieux et économique système, l'auteur ou les auteurs de ces impostures faisaient passer du calendrier des églises étrangères dans celui des églises d'Espagne. Ainsi selon Dexter, saint Romulus, qui souffrit sous Trajan, était Espagnol et fut martyrisé en Celtibérie <sup>3</sup>. Les saintes Basillisse et Anastasie, qui étaient vénérées à Rome, étaient Espagnoles <sup>4</sup>. Devenait Espagnol, on peut le dire, tout saint qui n'avait pas, de par les martyrologes, une nationalité bien définie; et encore profitait-on de toutes les équi-

1. IV, 4.

2. Voir Godoy, p. 147-50.

3. Année 600 (*Patr. L.*, t. XXXI, col. 271).

4. Année 61 (*Ibid.*, col. 197). Anastasie a été martyrisée à Grado (près de Venise), Basillisse est morte à Antioche.

voques pour grossir le nombre des revendications de ce genre. Certains actes nomment un Hermolaus qui fut tué avec dix mille chrétiens sur le mont Ararath : on en fait un archevêque de Tolède<sup>1</sup>. Les martyrs de Carthage devenaient comme fatalement des martyrs de Carthagène. Les saints qu'on ne faisait pas originaires d'Espagne y naissaient au moins à l'autre vie en y mourant pour le Christ. Selon Dexter, encore, c'est « in Arsa Mariana », c'est-à-dire à Azuago, dans la *Sierra Morena*, et non « in Asia minori », comme on lit dans les martyrologes d'Adon et d'Usuard<sup>2</sup>, que les époux Aquila et Priscilla, convertis, d'après les Actes des Apôtres<sup>3</sup>, par saint Paul, furent martyrisés : « in Asia minori » n'était qu'une fausse lecture, comme explique savamment Bivar<sup>4</sup>. L'Euty chius qui, d'après les mêmes Actes des Apôtres, s'endormant à une fenêtre pendant un sermon de saint Paul, tomba d'un troisième étage, et fut ranimé par l'apôtre, mérita la palme en Espagne, dans la ville de Tela<sup>5</sup>. Mais sans énumérer toutes les acquisitions martyrologiques de l'Espagne, en voici une qui certainement devait intéresser notre auteur. Dans le *Chronicon* de Flavius Lucius Dexter, à l'année 285, on trouve cette mention : « S. Præcellius Romæ passus cuius Hipponensis Hispanus, mirifice clarus habetur gloria martyrii 25 Maii<sup>6</sup>. » L'*Hippo* dont ce S. Præcellius était natif ne serait autre que Yepes<sup>7</sup>; et, dans ce S. Præcellius, nous reconnaissons sans peine le S. Percelio dont le corps, pieusement rapporté de Rome par le P. Portocarrero, avait été réclamé par les habitants de ladite ville comme étant celui d'un glorieux martyr, leur concitoyen. Or, nous nous rappelons ce que

1. Année 134 (*Ibid.*, col. 313).

2. 8 juillet.

3. C. XVIII, v. 26.

4. *Patr. l.*, t. XXXI, col. 268-9.

5. *Ibid.*, col. 300. On trouvera dans la *Clave historial de la España sagrada*, due à Pedro Sainz de Baranda, un *Calendario español* où sont signalés tous les saints espagnols, y compris ceux qu'ont imaginés les auteurs des Fausses Chroniques, et ceux qu'ils ont faussement attribués à l'Espagne. Parmi ces derniers, citons ceux dont le seul Dexter a enrichi les seuls mois de janvier et de février : Julianus, « toledan, évêque de Vich et martyr » (années 86, 91 et 94); Felix et Januarius, martyrs d'Héraclée « en Espagne » (année 296); Arcadius, « martyr d'Osuna » (année 110); Julianus, Dativus et Vincentius, et vingt-sept compagnons, « martyrs d'*Aquæ Quintianæ in Gallecia* » (année 95); Hippolytus, Felix et Symphronius, « martyrs de Carthagène » (année 270); Saturninus, Theophilus et Revocata, « martyrs, *Argenteolæ in Asturibus* » (année 300); Sotera, « vierge, martyre de Palamós » (année 300); Modestus et Julianus, « martyrs de Carthagène » (année 160); Dionysius et Ammonius, « martyrs de Rueda » (année 300); Vitalis, Zeno et Felicula, « martyrisés à Rome, après être venus à Tolède, où Vitalis fut le premier archiprêtre connu » (année 110); Onesimus, disciple de saint Paul, « prêche en Espagne avec les saintes Polixena et Sarra, disciples de saint André » (année 71); Donatus et ses compagnons, martyrs de *Concordia* « in Lusitania » (c'est-à-dire Tomar? année 145); Sedulius, « évêque d'Oroto » (année 428); Ananias et ses compagnons, « martyrs de *Juliobriga* » (année 308).

6. Ed. de Bivar, *Patr. l.*, t. XXXI, col. 397.

7. *Ibid.*, col. 366, n. 2.

Mariana, en 1597, pensait des reliques amenées en Espagne par son confrère<sup>1</sup>.

Si ce n'est pas un saint, c'est du moins, selon Dexter<sup>2</sup>, un « verus christianus » que ce Lucius Seneca, dont Morales<sup>3</sup> avait relevé l'épigraphie à Sintra. Mais voici des saints qui ont été créés de toutes pièces : Avitus, « évêque et martyr des Canaries, en 105 » ; Theodosius, « second évêque de Barcelone, en 94 » ; Vincentia, « martyre de Coria, en 424 » ; Susanna, « vierge et martyre d'Iria Flavia (distincte de celle de Braga), en 300 » ; Ovidius, « citoyen romain et troisième évêque de Braga, en 95 ». Telles sont les trouvailles de ce genre dont le seul Dexter a enrichi les six premiers mois du calendrier espagnol, et cela sans faire tort à personne, puisque, sauf les noms, tout était nouveau dans ces saints que les églises étaient invitées à mettre sur leurs autels. Mais que devait en penser l'auteur du *De aduentu*?

Et si toutes les considérations qui viennent d'être exposées ne suffisent pas à prouver que Mariana ne peut pas être l'auteur des additions empruntées aux Fausses Chroniques, encore faudra-t-il, avant de conclure, se poser une question préalable : jusqu'à quel point doit-on respecter le principe en vertu duquel la dernière édition parue du vivant d'un auteur doit être préférée aux autres ? Et si le vieillard abîme l'œuvre de l'homme mûr ? Si la décrépitude n'a plus le talent, le jugement, la critique, dont a fait preuve toute une vie de labeur, de science et de conscience ? N'est-ce pas d'abord se frustrer soi-même que de choisir, entre plusieurs éditions, non pas la meilleure, celle qui est la plus irréprochable, qui présente le moins de fautes et de lacunes, mais celle qui a précédé de plus près l'agonie de l'écrivain ? Si donc nous constatons, dans la dernière édition donnée par l'auteur d'un ouvrage historique, des traces de sénilité, d'affaiblissement cérébral, nous n'aurons pas la maladresse et la cruauté de choisir justement celle-là pour juger l'homme, le talent et l'œuvre. C'est pourtant ce que tous les éditeurs, sauf ceux de Valence, qui savaient ce qu'ils faisaient, et ceux de 1751 qui très probablement n'en savaient rien, ont accompli sans hésitation, en vertu du rigide principe énoncé plus haut. Et si nous n'avons pas de motifs pour suspecter l'édition de 1623 tout entière, nous devons au moins mettre à part, dans une nouvelle édition, ou tout au moins marquer d'un signe, comme a fait Ibarra (1780), les additions empruntées aux Fausses Chroniques ; et, de plus, nous devons considérer ces additions comme furtives, parce que, à défaut de preuve matérielle, nous avons des raisons morales de les considérer comme indignes de Mariana, et d'une authenticité improbable.

1. Voir p. 53-62.

2. *Patr. L.*, t. XXXI, col. 166, cf. col. 189.

3. *Coronica*, IX, 9 ; t. IV, p. 401 de l'édition Cano.

## IV

L'hypothèse d'une falsification de l'édition de l'*Historia general de España* de 1623 a été exprimée pour la première fois, semble-t-il, par le P. Tomás de León dans la lettre déjà citée. Elle a été reprise par Mayans et par les éditeurs de Valence, qui, on l'a vu, ont conçu à l'égard de l'édition de 1617, mais sans motifs suffisants, des soupçons analogues.

L'édition d'Ibarra, préparée par la Bibliothèque royale, et parue en 1780, avait reproduit le texte de 1623. Ceux qui s'en étaient chargés, ayant appris, par le *Plan* de Benito Monfort, l'intention où celui-ci était de suivre le texte de 1608 dans l'édition qu'il préparait, avaient naturellement essayé de défendre le texte traditionnel.

Leur premier argument repose sur la phrase par laquelle Mariana, en 1623, donnait, ou était censé donner sa profession de foi touchant Dexter, et, implicitement, Maxime et Julien l'archiprêtre. A quoi les éditeurs de Valence répondent, avec autant de vraisemblance que d'ingéniosité, que cette addition a très bien pu être faite par un interpolateur qui tenait à insérer dans le texte de Mariana des passages tirés des Fausses Chroniques : elle aurait été très habile, puisqu'elle établissait que les livres que Mariana avait verbalement et par écrit déclaré «  *fingidos i supuestos i de ningun credito*  », lui paraissaient, somme toute, renfermer de bonnes choses ; ce point établi, les autres additions étaient légitimées, et les Chroniques elles-mêmes bénéficiaient d'une sorte d'arrêt de non-lieu de la part de celui qui les avait notoirement accusées de faux. Les éditeurs de Madrid objectent que les additions empruntées aux Fausses Chroniques ne sont jamais importantes. C'est affaire d'appréciation ; en tout cas, les éditeurs de Valence répondent que précisément tel était le plan des interpolateurs : insérer dans l'ouvrage de Mariana des citations qui, vu leur peu d'importance, ne soulevaient pour le moment aucune réclamation, et qui plus tard néanmoins permettraient d'invoquer l'autorité de Mariana en faveur des textes d'où elles étaient tirées. Faire davantage eût donné l'éveil, et l'on ne pouvait décentement interpoler outre mesure un ouvrage si connu. Quelque indiscret aurait pu se demander si tout cela, en définitive, était bien du Mariana.

Mais l'argument le plus solide des éditeurs de Madrid repose sur le mémoire conservé à Simancas<sup>1</sup>, dans lequel Mariana, en date de Tolède

1. Voici le texte de ce document, tel que le donne l'édition de l'*Historia general de España* parue en 1780, à Madrid, par les soins de Ramírez (cf. l'app. IX) :

« Memorial. Señor, Juan de Mariana de la Compañia de Jesus dice que ha impreso diversas veces la Historia de España que compuso en Latin y en Romance, en que se

et du 8 juillet 1622, demande à Philippe IV une aide pécuniaire pour la réimpression de son Histoire en espagnol, qu'il déclare expressément avoir augmentée et améliorée. Les éditeurs de Valence répondent que d'abord ils ne contestent pas que Mariana ait augmenté et amélioré son ouvrage jusqu'en 1623. Il est vrai que cette concession paraît difficile à concilier avec une thèse qui nie l'authenticité absolue de l'édition de 1617; mais peu nous importe au fond, puisque, pour nous, nous ne contestons pas l'authenticité des changements introduits dans cette même édition. En second lieu, les mêmes éditeurs suspectent non la teneur du mémoire lui-même, mais son origine; ils ne veulent pas croire que Mariana, à l'âge de quatre-vingt-six ans, ait pu demander « algun oficio de los que se proveen por el Consejo de Cámara ». Ce n'est pas lui tout seul, donnent-ils à entendre, qui a rédigé une telle demande. On peut cependant leur répondre ceci: il fallait de l'argent pour faire imprimer, les pourparlers engagés avec un libraire qui se chargeait des frais n'ayant pas abouti; or, ce qu'on pouvait espérer du roi en ces temps de détresse financière, c'était non un secours en espèces, mais une charge qu'on revendrait aussitôt afin d'avoir les écus exigés pour l'affaire projetée. Il suffit, pour ne pas considérer ce mémoire comme indigne de Mariana, de se rappeler les demandes de secours adressées par lui au roi, à la fois pour l'impression de son histoire latine, et pour le *Liber de differentiis*: Loaysa ne dut-il pas lui faire comprendre que c'était trop demander d'un coup? Quant à ce que dit Andrade de son désintéressement, nous le croirons

ha gastado mucho. Ultimamente pretende imprimir la Española añadida y mejorada; mas porque el que se encargó de la impresion, ha faltado, es fuerza que él mismo la imprima à su costa, y no tiene caudal bastante: suplica humildemente a V. M. se sirva de mandarle ayudar. La merced podria ser en algun oficio de los que se proveen por el Consejo de Camara; y conñado se le hara esta merced no dice mas. En Toledo y Julio ocho, mil seiscientos veinte y dos.

(Decreto en la subscripcion del Memorial) « A Pedro de Contreras. A quince de Julio mil seiscientos veinte y dos. (Mas en la subscripcion) « A veinte y dos de Agosto, mil seiscientos veinte y dos — Consulta — Densele mil ducados por una vez en el Receptor general de penas de Camara. »

Le document qui suit dans l'édition Ramirez se trouve aussi dans le ms. X 230 de la Bibl. nacional:

« Señor = V. M. há mandado remitir à la Camara un memorial del P. Juan de Mariana de la Compañia de Jesus, en que dice que ha impreso diversas veces la historia de España que compuso en Latin y en Romance en que se ha gastado mucho y agora ultimamente pretende imprimir la española añadida y mejorada y porque el que se encargó de la impresion á faltado es fuerza que el mismo lo haga á su costa y por no tener caudal bastante: Sup<sup>ta</sup> humildemente a V. M. se sirva de mandarle ayudar para esto.

Este historiador es eminente y el que ha ilustrado y puesto en buen punto la historia general de España en que ha hecho gran servicio a la Corona Real y pues agora la quiere imprimir de nuevo y mejorarla es muy justo que V. M. le favorezca para ello y parece que siendo servido le podra hacer merced de mil ducados por una vez librados en el Receptor general de penas de Camara. En Madrid a 29 de Agosto de 1622. »

1. Voir p. 24 et 137.

sans peine. Mais on peut être désintéressé et ne pas être ennemi des subventions. L'auteur de l'Histoire d'Espagne pensait sans doute que, s'il fournissait son labour et les longues années de sa vie, le Prince pouvait bien contribuer, par quelque faveur convertissable en quelques milliers de maravédis, à l'illustration du passé national et à la gloire de son propre règne. Il n'y a donc pas lieu, sans doute, de voir dans cette demande (comme le font, avec une malveillance qu'explique la date de leur préface, les éditeurs de Valence) « las artes jesuíticas para adquirir bienes », ni d'y reconnaître le style des expulsés de 1767.

Quelqu'un pourtant intervint pour toucher la subvention, alors que Mariana était mort. Le 21 septembre 1622, conformément à l'avis du *Consejo de la Cámara*, et, tout en recommandant de soigner l'impression, le roi accordait à l'historien mille ducats, que devait verser Juan de Salazar, receveur général des *penas de Cámara*<sup>1</sup>. Or, le 20 novembre 1624, le roi se plaignait au président du Conseil de Castille, D. Francisco de Contreras, de ce que, sur les mille ducats accordés par lui au P. Mariana, on n'en avait payé que deux cents<sup>2</sup>. « Me ha referido, » dit-il en parlant de l'historien, sans se douter évidemment que celui-ci était mort. Le 9 décembre, le président du Conseil de

1. C'est ce qui ressort des deux pièces suivantes, publiées par Ramírez :

« *Resolucion de S. M. señalada de su Real mano publicada en la Camara dia 5 de Septiembre del mismo año. Está bien advirtiendole que haga la impresion de buena estampa, á satisfaccion de la Camara.* »

*Cedula.* El Rey, Juan de Salazar, caballero de la orden de Santiago, Receptor general de las penas que se aplican á nuestra Camara y Fisco. Por parte de Juan de Mariana de la Compañía de Jesus nos ha sido fecha relacion que ha impreso diversas veces la historia de España, que compuso en latin y en romance; en que se ha gastado mucho, y que ullivanamente pretende imprimir la Española añadida y mejorada, y que es fuerza lo haga el á su costa por haber faltado la persona que se encargó de la impresion : suplicandonos fuesemos servido de hacerle alguna merced para ayuda al gasto que en ello ha de tener, ó como la nuestra merced fuese, y nos lo habemos tenido por bien y por la presente la hacemos al dicho Juan de Mariana de mil ducados por una vez, que valen trescientos setenta y cinco mil maravédis, para ayuda á la dicha impresion librados en vos. Por ende yo os mando que de qualesquier maravédis que hubieren entrado y entraren en vuestro poder procedidos de las dichas penas de Camara, le deis y pagueis los dichos mil ducados, que con esta nuestra cedula, y su carta de pago ó de quien su poder para ello huviere, habiendo tomado razon de ellos los contadores que tienen los libros de las dichas penas, se os recibiran y pasaran en cuenta sin otro recaudo ninguno. Fecha en Madrid á veinte y uno de Septiembre de mil seiscientos veinte y dos años — Firmada de S. M. refrendada del secretario Pedro de Contreras, y señalada de D. Francisco de Contreras Presidente del Consejo, y de los Licenciados Luis de Salcedo, Melchor de Molina, Don Alonso de Cabrera y D. Juan de Chaves y Mendoza. »

M. Morel-Fatio m'a signalé une des *Cartas de Andrés de Almansa y Mendoza (Colección de libros españoles raros ó curiosos, t. XVII)*, en date du 16 novembre 1622, Madrid : « Al Padre Mariana, de la Compañía de Jesús, hizo su Majestad merced de 1500 ducados para imprimir la *Historia de España*, que tiene muy añadida. » L'auteur de cette lettre s'est trompé sur le chiffre de la subvention.

2. Note incluse dans le ms. X-230 (écriture de Santander) :

« A Juan de Mariana de la comp<sup>a</sup> de Jhs hizo merced de mil ducados librados en penas de camara para ajuda á la impresion de la *Historia de España*, y por que me ha referido que de ellos solamente ha cobrado docientos ducados, ordenaréis al Recetor

Castille donne par écrit à Salazar, après le lui avoir déjà donné de vive voix, l'ordre de payer; et à la même date celui-ci lui fait observer que bien des gens qui n'ont pas d'autres ressources attendent depuis deux ou trois ans le paiement des sommes qui leur ont été accordées: il a toutefois commencé à réunir les huit cents ducats qui restent à verser (et à la manière dont il s'exprime, on sent que ce n'était pas là une opération facile, et que cet argent lui semblait pouvoir être mieux employé). Il n'a pas l'air, lui non plus, de savoir que le bénéficiaire est mort.

Ainsi, neuf mois après la mort de Mariana, on avait rappelé au roi la faveur qu'il avait promise; on avait spécifié que sur mille ducats, deux cents seulement avaient été touchés. Mariana n'était donc point le seul intéressé dans l'affaire.

On est autorisé à supposer que, aussi bien en 1622 qu'en 1607, quelque *hermano* de la Compagnie s'était chargé du soin de faire réimprimer l'*Historia general*, et l'on peut se demander si l'auteur a veillé sur cette édition avec plus de soin que sur celle de 1608, s'il a été seul à revoir les épreuves, et si le texte qu'il avait voulu publier est bien celui qui fut publié. L'âge et la santé de l'auteur rendaient possible une ingénierie malhonnête: d'autant plus que le tome I, celui qui précisément est suspecté, fut imprimé à Madrid, tandis que le tome II l'était à Tolède. Or, qui peut le plus peut le moins: il fallait plus d'industrie pour inventer, propager et faire accepter les Fausses Chroniques que pour interpoler un ouvrage publié dans de telles conditions.

Et maintenant, quel peut être l'auteur de ces manœuvres frauduleuses?

Higuera, mort en 1611, est hors de cause. Mais son œuvre avait trouvé des défenseurs. Il en est un surtout qui, au premier abord, attire les soupçons. C'est Tomás Tamayo de Vargas. Il s'était glissé auprès de Mariana. A Tolède, il le voyait presque journellement: ne

de las dichas penas de camara, que luego le pague lo demas á cumplimiento de los dichos mil ducados. En Madrid á 20 de Noviembre 1624, al Presidente del Cons<sup>o</sup>.

Es copia del Decreto original rubricado del Rey, que he tenido presente.

Sigue una representacion de Juan de Salazar Rector de penas de camara, que dice: Luego como V. I. me dijo la orden que tenia de S. M. para que se le pagasen al P<sup>o</sup> Mariana los ochocientos ducados que se le estan debiendo de la ajuda de costa de la impresion, comenzé á tratar de juntar lo que fuere viniendo a este oficio, y assi lo haré. Pero suplico á V. I. considere quantas y quan grandes son las necesidades que se veen aqui en personas que no tienen otro modo de vivir, y andan atrasados a dos y á tres años. Para si tuviere por conveniente que se represente a S. M. que yo no puedo errar obedesciendo. Guarde Dios a V. S. I. como deseo. 9 de Diciembre 1624 = Juan de Salazar.

Nota: en la cubierta y hoja blanca en que está el Decreto, despues de la minuta, se dice: Habló su S<sup>o</sup> P<sup>o</sup> a Juan de Salazar para que luego pague esto; y despues en 9 de Diciembre se le cambio por escripto. »

D. Francisco de Contreras devait pourtant savoir que Mariana était mort: cf. p. 121.

note-t-il pas comme une chose extraordinaire le fait d'être demeuré quinze jours sans lui faire visite <sup>1</sup>? Or, en 1623, il écrivait son *Flavio Lucio Dextro... defendido* <sup>2</sup>. En 1624, il le publiait à Madrid, où il vivait d'ordinaire, semble-t-il, et où venait d'être imprimé le tome I<sup>er</sup> de l'*Historia general de España*. Enfin, à cette époque, il avait commencé la continuation de cette même *Historia* <sup>3</sup>. N'est-il pas vrai que voilà des rapprochements bien inquiétants? Dans sa *Defensa de la Descension de la Virgen*, dont la dédicace à l'archevêque de Tolède est datée du 8 juillet 1616, il déclarait n'avoir vu ni Luitprand ni Dexter, et qu'il en avait seulement entendu parler <sup>4</sup>. Chose étrange pourtant, il est le premier qui ait cité sinon le Luitprand tout à fait définitif, celui de Ramírez, du moins le Luitprand « nouvelle manière ». Il en reproduit, en effet, dans la même *Defensa*, un passage qui n'est pas dans l'Eutrand d'Escolano, et qui se retrouve, mais un peu allongé, à moins que ce ne soit Tamayo qui abrège, en tout cas un peu différent vers la fin, dans le Luitprand de Ramírez <sup>5</sup>. En 1616, Tamayo paraît donc avoir été dans la situation du néophyte auquel on a fait entrevoir les premiers mystères. Quand l'âge eut tempéré son ardeur, il s'aperçut qu'on s'était bien un peu moqué de lui; et, dans les demi-confidences de ses notes au texte de Luitprand <sup>6</sup>, il a, en effet, laissé entendre qu'il soupçonnait un auteur moderne d'avoir interpolé cette chronique <sup>7</sup>: sans doute voulait-il parler de Higuera. Il était un peu tard pour se méfier. Car non seulement il avait publié une Défense de Dexter, mais il avait préparé une édition du même Dexter, « ad

1. « A los xv primeros de Junio, auiendo dexado todo este tiempo (c'est-à-dire depuis « los ultimos de Maio ») de ver, como acostumbro, con frecuencia al P. Mariana... » (p. ix de la *Raçon*).

2. Dans sa *Prefacion* aux *Advertencias* de Mondéjar (p. viii), Mayans fait une observation qui le prouve.

3. Cf. plus haut, p. 215, n. 1.

4. Parlant d'« Eutrando o Luitprando », il ajoute : « de la misma manera Dextro que se dice sintio esto, no es de poco momento, por su antiguedad, por la doctrina que del celebra S. Geronymo... Io no è visto estos auctores, pero personas de credito se valen dellos, i si son ciertos, son de grande auctoridad » (p. 25).

5. Voici le texte de Ramírez (*Patr. l.*, t. CXXXVI, col. 1011-12; ce qui n'est que dans le texte reproduit par Tamayo dans sa *Descension* (p. 15) est ici entre < >; ce qui n'est que dans Ramírez est mis en italiques) :

« Anno <DCLIX> *DCLXI*. Hæreticos Narbona venientes, natione Gothos, Theud <i> um et Helladium, per Hispanias tominæ<sup>a</sup> vagantes et de virginitate <B. Mariæ Virginis blasphemæ loquentes> *beatæ virginis Mariæ temere sentientes, quod more cæterarum mulierum, dilatatis claustris virginalibus, pepererit Christum Dominum, verum Deum et hominem, filium suum, sermonibus quatuordecim <S.> Idelfonsus, et editis libris (diversis ab illo Soliloquiorum incipiente, Domina mea) viriliter confutat; et <a Rege Recaredo> castigatos jussu regis Recesuindi catholici, severissimque<sup>b</sup> principis, tota Hispania <facit exterminari> cogit exsulare. »*

6. P. 136.

7. C'est pour défendre Higuera. contre ce soupçon qu'a été rédigée l'apologie signalée p. 165 et 200.

a) Correction (!) proposée par Ramírez : *terrime*.

b) Variante de Ramírez : *serenissimè*.

veterum codicum fidem castigatum, & commentario perpetuo illustratum»; il avait amassé des notes sur Maxime, Heleca, Braulion, Tajon, Valderedus, sur Julián Pérez enfin<sup>1</sup>. On serait donc assez tenté de supposer qu'en 1623 Tamayo a pu être l'intermédiaire entre Mariana et l'imprimeur de Madrid, et que, sur l'exemplaire de l'*Historia general de España* destiné à la réimpression, il aurait mis les additions que l'on sait. Toutefois, une telle opération implique une malhonnêteté que rien ne nous autorise à supposer chez Tamayo. Et, d'autre part, une simple constatation fera évanouir tous les soupçons. Dans son *Historia... defendida*, il soutient l'opinion que l'on trouve exprimée dans l'*Historia general de España* jusqu'en 1617, touchant la patrie de Prudence. Cette opinion, il la soutient encore dans ses notes au Luitprand. Or, on a vu que le texte de 1623 présente l'opinion contraire comme plus probable. S'il avait voulu interpoler le texte de Mariana, il n'aurait pas été choisir dans les Chroniques une assertion qui, précisément, était opposée à ce qu'il avait affirmé et devait affirmer encore.

Quant aux autres éditeurs des Chroniques, leur bonne foi paraît certaine. Contre Calderón, il n'y a rien à dire; et comment accuser Bivar, qui fouilla pendant trois ans la Vaticane pour enrichir son commentaire<sup>2</sup> ou Caro, qui eut soin de collationner quatre ou cinq copies du Flavius Lucius Dexter, et qui s'était fait une haute idée de ses devoirs d'éditeur<sup>3</sup> ou Ramírez, qui poussa la conscience jusqu'à faire rechercher dans les in-folio manuscrits de Juan Gil de Zamora si l'on y trouvait les *Adversaria* au *Chronicon* de Julián Pérez, dont parlait le P. Francisco Portocarrero<sup>4</sup>?

Mais ce P. Francisco Portocarrero? Ni Antonio, ni Mayans, ni Godoy ne lui font l'honneur de lui attribuer un rôle bien saillant dans l'affaire des Chroniques. Godoy voit en lui un homme « d'une simplicité de colombe ». Il le considère comme un comparse candide, auquel le maître Higuera aurait fait croire et même voir ce qu'il aurait voulu, et cela afin de se réserver un témoin à produire en cas de difficultés. Ce P. Portocarrero était-il aussi simple qu'on l'imagine? On l'a négligé : on a méconnu son talent. Une erreur de chronologie en est la cause : on a cru que c'était Higuera qui tenait le rôle encore, alors que Higuera était mort.

C'est Portocarrero qui, dans son *Libro de la Descension de Nuestra Señora á la santa yglesia de Toledo, y vida de san Ildefonso Arzobispo della*, paru à Madrid en 1616, a prétendu qu'il existait des fragments d'un Commentaire de Juan Gil de Zamora sur la Chronique de Julián

1. *Bibl. h. n.*, au nom Thomas Tamajus.

2. Voir la lettre citée par Godoy, p. 231.

3. *Ibid.*, p. 227.

4. Cf. plus haut, p. 231, n. 3 de la p. 230.

Pérez; c'est lui qui a déclaré que l'original de Julián était à Pavie, d'où Antonio Agustín en aurait reçu une copie<sup>1</sup>. C'est lui qui a raconté à D. Francisco de Rojas que la même Chronique était venue à Higuera de Fulda, et que ce fut la première copie qui en exista en Espagne; et c'est lui qui laissa le même D. Francisco de Rojas prendre de ce Julián une copie dont dérive le texte de Ramírez<sup>2</sup>. Higuera avait dit que l'original de cet auteur était à l'Escorial, en lettres gothiques<sup>3</sup>. C'est encore Portocarrero qui, dans le même *Libro de la Descension*, a écrit que les Chroniques de Dexter et de Maxime, volées à Fulda, avaient été envoyées de Worms par le P. Torralba, qu'il avait vu la lettre de celui-ci et qu'il en possédait une copie. Il a dit la même chose à Bivar<sup>4</sup>. Higuera a bien parlé du manuscrit du Luitprand volé à Fulda et porté à Worms, mais seulement en 1640 dans l'édition du Luitprand<sup>5</sup>, où l'on a pu lui faire dire tout ce qu'on a voulu. Enfin c'est au pouvoir de Portocarrero, paraît-il, que les papiers de Higuera étaient restés<sup>6</sup>: d'où l'on peut inférer que le Luitprand et les notes publiées par Ramírez sous le nom de Higuera, provenaient de Portocarrero. Et, d'autre part, nous savons par Tamayo qu'au temps où celui-ci publiait son *Flavio Lucio Dextro... defendido*, c'est-à-dire vers 1624, les partisans de Dexter mettaient leur espoir dans le même Portocarrero et dans le fruit de ses veilles<sup>7</sup>. N'est-il pas évident maintenant que ni Antonio, ni Mayans, ni Godoy n'ont apprécié à sa valeur le rôle de cet ami de Higuera et de Mariana?

Portocarrero n'est point le seul personnage louche que l'on voie mêlé à l'affaire des Chroniques. Dans une lettre adressée au cardinal Sandoval en date du 4 décembre 1629<sup>8</sup>, Bivar raconte comment il

1. Cf. plus haut, p. 230, n. 3; Antonio, *Censura*, I, 2, § 7.

2. Tout cela ressort d'une lettre du comte de Mora, publiée par Antonio (I, 2, § 7), et qu'il vaut la peine de transcrire ici: « ... al padre Geronimo Roman de la Higuera se le deuen los Tesoros de los Chronicones de Julian Perez Arcipreste de Santa Justa, i de Luitprando, i sus Adversarios. Constame por averme dicho el Padre Francisco Portocarrero de la Compañia de Jesus que deho trasladar el Chronico de Julian Perez a Don Francisco de Rojas, 2. Conde de Mora mi hermano, que este Julian Perez le avia avido el Padre Higuera de la Libreria de Fulda, i que el era el primero que en estos Reinos andava. I yo saque una copia del que me deho mi hermano, i se la di al Conde Duque de Olivares, i deste la traslado Don Lorenzo Ramirez del Consejo Real, i Indias, i la imprimio. » Dans une de ses notes au Luitprand, il est vrai, Ramírez déclare qu'il a eu entre les mains le texte de Julián transcrit de la main de Higuera: « Hæc postquam delincavi, ad manum habui Chronicon Juliani propria P. Hieronymi de la Higuera manu exaratum » (*Patr. l.*, t. CXXXVI, col. 1019); mais ce fut seulement après l'impression du même Julián, ainsi que l'on peut s'en assurer en lisant ce que Ramírez dit précédemment. En tout cas, la question est de savoir s'il connaissait bien l'écriture de Higuera.

3. Mayans, *Vida de D. N. Antonio*, § 39.

4. *Chronici Dextri Apologia*, *Patr. l.*, t. XXXI, col. 26.

5. *Patr. l.*, t. CXXXVI, col. 965.

6. Antonio, *Censura*, I, 2, § 7.

7. Voir plus haut, p. 232, n. 7.

8. Godoy, p. 226.

a pris trois fois en flagrant délit de mensonge un Père qui n'est point de son ordre (c'est-à-dire de l'ordre des cisterciens). Celui-ci lui avait affirmé avoir vu les actes des martyrs d'Arjona avec la Chronique de Dexter à Fulda; longtemps après, il lui a dit que c'était en Languedoc, ce qui ne l'a pas empêché de déclarer au cardinal que c'était à la Vaticane. Une autre fois, il se trouve avec Bivar dans la bibliothèque du comte de Gondemar. Bivar découvre un manuscrit très ancien relatif à son ordre. L'autre ne touche même pas le livre; et il n'en va pas moins déclarer au général des cisterciens, à qui Bivar le recommandait, que c'est lui-même qui a trouvé l'ouvrage en question. Enfin, notre homme ayant remis une copie des actes des martyrs d'Arjona au cardinal, celui-ci s'étonna d'en recevoir de Bivar une différente. L'éditeur du Dexter sut à quoi s'en tenir, et n'hésita pas à dénoncer le menteur, « un pauvre homme qui avait besoin de secours pour ses voyages. »

Ainsi, il y avait (nous dit Bivar), longtemps avant 1629, un religieux d'humeur nomade, qui n'était pas cistercien, et qui prétendait avoir vu la Chronique de Dexter à Fulda, et qui n'était qu'un menteur. Il y avait vers 1623 à Tolède un jésuite, le P. Portocarrero, qui paraît avoir été un comparse de Higuera. Il y avait enfin, cela est à peu près sûr, un *hermano*, qui n'oubliait pas les intérêts temporels. Si l'on songe aux raisons morales qui s'opposent à ce que l'*Historia general* de 1623 soit considérée comme entièrement légitime, on sera disposé à admettre la possibilité d'une intrusion de la part de gens intéressés au triomphe de Dexter, Maxime, Luitprand et Julián Pérez.

## V

L'*Historia general de España* avait rapidement acquis une réputation qui la mettait hors de pair. Seule, entre toutes les Histoires d'Espagne antérieurement publiées, la *Coronica de España... abreviada* de Diego de Valera, parue en 1482, avait obtenu un succès analogue<sup>1</sup>. Tout prouve la faveur avec laquelle le public espagnol accueillit l'œuvre du P. Mariana : quatre et peut-être cinq éditions en vingt-deux ans; des critiques violentes; des défenses enthousiastes; le respect dont l'auteur vit sa vieillesse entourée, malgré les persécutions officielles de jadis; la libéralité royale enfin. Il n'est pas jusqu'aux réclamations émanées d'érudits comme les Argensola ou comme le *capitán* Sanz de Vonesa qui ne confirment la haute opinion que l'on se faisait du mérite, de la science et de l'autorité de l'homme, comme de la gloire assurée par ses travaux à l'Espagne.

1. Voir *Les Histoires générales d'Espagne*.

Ce que l'on conserve de sa correspondance nous montre aussi qu'on sollicitait son avis sur des questions historiques, par exemple, ainsi que nous avons vu<sup>1</sup>, sur celle des *diezmos* et des *tercias*. Même de l'étranger, on lui écrivait pour le consulter. En 1605, il était en correspondance avec ce Porcelet de Maillane, à l'initiative duquel était due la publication, par l'Université de Pont-à-Mousson, des Commentaires du P. Maldonat sur les quatre Évangiles<sup>2</sup>. Ce personnage, qui fut baillif de Metz, et qui date ses lettres de Nancy, avait demandé à Mariana de le renseigner sur l'origine du nom *Porcelet*<sup>3</sup>.

Nous voyons, d'autre part, des compatriotes de l'historien lui soumettre leurs projets de travaux : tel González Dávila, qui lui annonçait la même année la publication prochaine de son *Historia de las antiguedades de la ciudad de Salamanca*<sup>4</sup>, et lui parlait de l'idée qu'il avait conçue de composer un *Theatro ecclesiastico*, c'est-à-dire, évidemment, le *Theatro de las Iglesias de España*, publié de 1645 à 1650<sup>5</sup>. En 1606, un autre érudit, le *doctor* Juan Bautista Valenzuela, futur évêque de Salamanque (1643-1645), lui faisait part de son intention d'écrire une Histoire de la Sicile, travail qu'il abandonna sans doute, qu'en tout cas il ne publia pas, malgré les facilités que lui donna plus tard un séjour de douze années à Naples. Ce Valenzuela avait trente-deux ans en 1606<sup>6</sup>; González Dávila était encore plus jeune en 1605<sup>7</sup>. C'était la nouvelle génération de savants qui, en leur personne comme en celle de Tamayo de Vargas, s'empressait autour d'un maître vénéré, recherchant ses conseils, sa direction... Leurs désirs si légitimes furent-ils satisfaits? Ce que nous savons des rapports du jésuite avec Tamayo, ce que nous savons de son caractère, âpre et farouche (rappelons-nous l'emblème qu'il se donnait dans sa réponse à Mantuano<sup>8</sup>), ne nous permet guère de répondre affirmativement; et nous pouvons douter que son rôle à cet égard ait été aussi considérable qu'il eût pu l'être. Mariana a laissé une œuvre, mais non des élèves.

La dernière édition de la *Coronica abreviada* est datée de 1567. La *Coronica* d'Ocampo, réimprimée en 1578 par Morales, et la continuation de ce dernier, parue de 1574 à 1586, ne devaient être publiées à nouveau qu'en 17919. Le *Chronicon* de Vaseo et le *De origine ac*

1. P. 38-9.

2. Prat, *Maldonat et l'Université de Paris*, p. 494.

3. Ms. Egerton, 1875, n<sup>o</sup> 14-5 et 17-8.

4. Voir plus haut, p. 72.

5. Cf. l'app. V, 4-6, et la *Bibl. h. n., Ægidius Gonzalez Davila*.

6. Cf. la *Bibl. h. n., Ioannes Baptista Valenzuela Velazquez*. Sur cet érudit, voir aussi Muñoz, *Cuena*, n<sup>o</sup> 13.

7. Voir p. 72; la date que je marque pour sa naissance est inférée de ce que dit Antonio.

8. P. 176.

9. Elles l'ont été à nouveau dans les t. I et II de *Las Glorias nacionales*, en 1852 (cf. Hidalgo, *Diccionario general de Bibliografía española*, t. III, p. 475-6).

*rebus gestis Regum Hispaniae* de Tarafa, n'ont pas trouvé d'éditeur depuis André Schott, qui les avait mis dans le tome I de l'*Hispania illustrata* en 1603. Le *Compendio* de Garibay, imprimé pour la première fois en 1571, le fut pour la seconde et dernière fois en 1628. L'*Historia general de España* fit oublier aux Espagnols ces cinq ouvrages, d'inégale valeur, parmi lesquels un seul du reste méritait de survivre, celui de Morales. Sans compter les traductions, elle compte aujourd'hui trente-deux éditions, peut-être même davantage<sup>1</sup>.

Non seulement elle fit oublier les Histoires antérieures, mais elle devait longtemps tenir tête à la concurrence. En effet, beaucoup d'Espagnols ont affecté de la considérer comme l'Histoire définitive de leur pays, l'Histoire que l'on continue, mais qu'on ne refait point. Elle fut continuée en castillan dans les éditions qui se succèdent à partir de 1650, par Fray Hernando Camargo y Salzedo, par F. Basilio Varen de Soto, par Felix Lucio de Espinosa y Malo, respectivement pour les années 1621-1649 (édition de 1650), 1649-1669 (édition de 1670), 1669-1678 (édition de 1678). Nous la voyons d'autre part continuée en latin par Fray José Manuel Miñana<sup>2</sup>, qui reprend, comme si le *Summarium* n'existait point, à l'endroit où s'arrête le trentième livre : cette continuation, poussée jusqu'à l'année 1604, est éditée en 1733, traduite en espagnol dans l'édition d'Anvers en 1739, puis une seconde fois traduite en espagnol par Vicente Romero pour faire suite à l'édition de Valence, en 1794, et à celle de la Bibliothèque royale, en 1804. En 1741, avait paru le premier tome d'une autre continuation, à partir de 1516, par Fr. Manuel Joseph de Medrano, laquelle devait aller jusqu'à l'an 1700, mais s'arrête en 1557. Ce n'est pas tout. Nous voyons encore paraître successivement des continuations à Mariana et Miñana jusqu'en 1808 dans les éditions de Madrid 1828-29, et Valence 1830-41; jusqu'en 1833, « por don José Gutierrez de la Peña, y un escrito clásico del señor Conde de Floridablanca á Don Carlos III, que contiene lo acaecido durante su ministerio », dans l'édition de Barcelone, 1840; jusqu'au *pronunciamiento* du 1<sup>er</sup> septembre 1840, y compris « todos los sucesos que comprenden la historia del levantamiento, guerra y revolucion escrita por el conde Toreno », dans l'édition de Madrid 1841; « hasta nuestros días, por el conde Toreno y demás escritores, bajo la direccion del presbítero D. Felix Lázaro Garcia », dans celle de Madrid 1848; avec un complément « hasta 1848, por Ortiz de la Vega », dans celle de Barcelone 1847-48; « completada con todos los sucesos del reinado de Carlos III por Floridablanca, levantamiento, guerra y revolucion por el Conde Toreno, y la de nuestros días por Ed. Chao », dans celle

1. Voir l'appendice IX.

2. Né en 1671, mort en 1730.

de Madrid 1849, reproduite dans celles de Madrid 1847-57, et de Madrid 1852-53<sup>1</sup>.

« Après les grands travaux de la Renaissance, des Morales, des Zurita et des Mariana, l'historiographie espagnole tomba en décadence, comme l'Espagne elle-même<sup>2</sup>. » Cela est vrai pour tout le xvii<sup>e</sup> siècle, où les seuls érudits espagnols de marque sont Nicolas Antonio et le marquis de Mondéjar, auxquels on peut ajouter le correspondant de Mariana, Gil González Dávila, précurseur de Flórez. Joignons aussi, bien qu'il appartienne plutôt au xvi<sup>e</sup> siècle, Fray Prudencio de Sandoval, premier éditeur de la Chronique dite d'Isidore de Beja, et celles de Sebastián (ou Alphonse III), de Sampiro, de Pelayo (1615), et continuateur de l'œuvre de Morales, à laquelle il ajouta l'histoire des rois Ferdinand I, Sanche I, Sanche II, Alphonse VI, Doña Urraca, Alphonse VII, « sacada de los Previlegios, libros antiguos, memorias, diarios, piedras y otras antiguallas<sup>3</sup>. »

Durant tout le xviii<sup>e</sup> siècle, la concurrence à l'œuvre de Mariana se limite, en Espagne, à quelques livres complètement oubliés aujourd'hui. On voit paraître, en 1602, une *Historia de los reyes, señores y emperadores de España*<sup>4</sup>, de Manuel Correa de Montenegro, et, en 1620, une *Historia brevissima de España*, du même auteur<sup>5</sup>; en 1622, puis à nouveau en 1634, les *Annales y Memorias chronologicas*, de Martín Carrillo<sup>6</sup>; en 1634, le *De rebus Hispaniae anacephalaeosis*, d'Alonso Sánchez, abrégé du *De rebus Hispaniae* de Mariana<sup>7</sup>, avec une continuation jusqu'à l'année 1633; en 1637, les *Tablas chronologicas universales de España*, de Luis López<sup>8</sup>; en 1642 et 1654, la *Resumpta historial de España*, de Francisco Cepeda<sup>9</sup>. José Pellicer

1. Sur ces éditions voir la *Bibl. des écr. de la Comp. de Jésus*, et Hidalgo, *Diccionario general de Bibliografía española*, t. III, p. 207 et 268-9.

2. Langlois, *Manuel de Bibliographie historique*, p. 331.

3. Voir les n<sup>os</sup> 3181-2 de Salvá. Sandoval, né en 1553, mourut en 1620. Il est peut-être juste de citer un autre bénédictin, Fray Antonio de Yepes, l'auteur de la *Historia general de la orden de S. Benito* (1609-21, sept volumes). Sur les travaux historiques des Espagnols au xviii<sup>e</sup> siècle, voir Descevises du Dezert, *L'Espagne et l'ancien régime; La Richesse et la civilisation*, p. 239-47.

4. Dans le *Répertoire des sources historiques du Moyen-Age (Topo-bibliographie)* de M. Ulysse Chevalier, l'article *Espagne (généralités)*, contient une abondante liste d'histoires générales d'Espagne par ordre alphabétique; je ne chercherai pas à la compléter ici. On y voit marqué 1592 comme date de la publication de l'ouvrage de Correa, mais je m'en rapporte à l'*Indice* de Gallardo, où l'on trouve que le manuscrit est daté de 1601 et que l'impression est de 1602.

5. N<sup>o</sup> 1920 de Gallardo.

6. Gallardo (*Indice*) signale de ce Carrillo un « Discurso sobre la campana de Belilla. Carta sobre haberle prohibido sus Anales, por haber hablado del tañimiento de dicha campana. »

7. N<sup>o</sup> 3173 de Salvá.

8. 1657, selon M. U. Chevalier, qui semble pourtant s'être renseigné dans Nic. Antonio (*Bibl. h. n.*), où on lit 1637.

9. Nic. Antonio et M. U. Chevalier disent 1643 au lieu de 1642, que marque Salvá (n<sup>o</sup> 2869).

de Osau y Tovar, de mémoire suspecte<sup>1</sup>, avait laissé un *Aparato a la Monarquia antigua de España*<sup>2</sup> (1671) et des *Annales de la monarquia de España despues de su perdida* (1681)<sup>3</sup>; ces deux ouvrages constituaient comme le noyau d'une Histoire générale d'Espagne, qui, heureusement, n'a pas été écrite.

De 1700 à 1727 avaient paru à Madrid les seize tomes d'une *Synopsis histórica chronológica de España*, œuvre de Juan Ferreras, qui, d'abord curé de Camarma d'Esteruelas, puis curé de S. Andrés à Madrid et bibliothécaire de Philippe V, mourut en 1735. Elle fut réimprimée à Madrid de 1775 à 1781<sup>4</sup> et de 1785 à 1791. Mais soit parce que le style de l'auteur n'avait pas l'agrément de celui de Mariana, soit parce que sa critique parut traiter avec trop de désinvolture tout ce qui touche aux origines, et certains épisodes comme ceux de Bernardo del Carpio ou des Infants de Lara, les trois éditions qui furent données de son ouvrage semblent avoir provoqué un regain de faveur au profit de l'Histoire de Mariana : en 1733, celle-ci était publiée par Mayans en latin (première édition latine des trente livres en Espagne); en 1780, la Bibliothèque royale donnait son édition en espagnol; et en 1783, l'imprimeur valencien Benito Monfort commençait à faire paraître la sienne. Au Ferreras de 1785-1791 répondit le Mariana de 1794-1795, imprimé à Madrid par Benito Cano. Ferreras n'a pas été publié depuis, et Mariana l'a encore été jusqu'à treize fois. En faisant place à l'*Historia general de España* dans sa *Biblioteca de autores españoles desde la formacion del lenguaje hasta nuestros dias*, en 1854, l'éditeur Rivadeneyra semble avoir arrêté cette glorieuse carrière; mais il a contribué à répandre l'ouvrage à l'étranger et a peut-être marqué son véritable intérêt actuel : celui d'un monument de l'historiographie espagnole.

Nous avons été obligés de reconnaître que l'Histoire latine avait trouvé, sinon les lecteurs, du moins les acheteurs assez peu empressés; mais le fait que l'Histoire espagnole avait été écrite d'abord en latin n'était pas pour nuire, dans l'esprit des Espagnols, au crédit de l'auteur. Il est curieux de constater que, à part la *Bibliotheca vetus* et la *Bibliotheca nova* de Nicolas Antonio, l'historiographie latine n'a plus chez eux que deux représentants après Mariana, Alonso Sánchez<sup>5</sup> et Miñana, c'est-à-dire l'abrégiateur et le continuateur de Mariana<sup>6</sup>.

1. Voir Godoy, p. 281-90; Gallardo, au nom *Pellicer*; *Bibl. h. n.*, et Latassa.

2. Voir Mondéjar, *Noticia i juicio de los... historiadores de Esp.*, § 2.

3. N° 3113 de Salvá.

4. N° 2943 de Salvá.

5. Alonso Sánchez était professeur d'hébreu à l'Université d'Alcalá. En tête de son *Anacephalaeosis* figure un *Judicium* de Tamayo de Vargas.

6. A l'étranger l'historiographie latine concernant l'Espagne n'est représentée au xvii<sup>e</sup> siècle que par les ouvrages de Philanti (1611) et Lambertinus (1620), et par une *Synopsis* (1634), sur lesquels cf. U. Chevalier. Sur Lambertinus; cf. Masdeu, *Historia crítica de España*, t. II, p. 45.

L'*Historia general de España* ne paraît avoir été traduite qu'une seule fois en anglais. C'est en 1699 que le *captain* John Stevens faisait paraître, à Londres, *The general History of Spain*, avec les continuations de Camargo y Salzedo et de Varen de Soto, c'est-à-dire d'après l'édition de 1670. Une traduction française avait été annoncée, dès 1693, par Jean Rou, « interprète des États-Généraux à la Haye, » mais elle est restée manuscrite. Ce n'est qu'en 1725 que parut, en six volumes, l'*Histoire générale d'Espagne*, traduite par le jésuite Charenton. Le prospectus d'une autre traduction en dix volumes avait été publié, en 1723, par l'abbé de Vayrac : l'apparition de celle de Charenton dut en empêcher l'exécution<sup>1</sup>.

On n'avait certainement pas attendu en France cette traduction pour lire Mariana. Sans parler des érudits qui pouvaient comprendre son latin, nombreuses étaient les personnes capables de le suivre dans l'espagnol. On sait que Corneille citait dans l'espagnol, en tête de ses éditions du *Cid* (de 1648 à 1656), le passage de l'*Historia de España* où le thème traité par lui est raconté. Chapelain, pour qui Zurita et Garibay ne sont que « de bons greffiers, de bons compilateurs, mais non pas de bons historiens comme nous les désirons », reconnaît en Mariana « un maistre écrivain », qui est presque la seule gloire des Espagnols en ce genre. Bouhours admire Mariana « qui a écrit si poliment et si purement l'Histoire d'Espagne en latin et espagnol »<sup>2</sup>.

Le jésuite espagnol avait fini par supplanter Mayerne Turquet.

L'*Histoire générale d'Espagne* de Mayerne Turquet, parue en 1587<sup>3</sup>, avait été réimprimée en 1608, et publiée en anglais en 1612. Une nouvelle édition française fut donnée en 1635. Même dans cette dernière édition le nom de Mariana est absent. L'auteur n'y cite, parmi les historiens modernes de l'Espagne, que Vassée, Garibay, Zurita et Morales.

Quelques-uns avaient opéré une sorte de compilation. En 1628, un anonyme donnait un *Inventaire général de l'Histoire d'Espagne, extraict de Mariana, Turquet et autres autheurs*. De 1694 à 1699 parut une *Histoire d'Espagne* anonyme, qu'on a attribuée à la comtesse d'Aulnoy et qui est, paraît-il, de M<sup>lle</sup> de la Roche-Guillen. Elle était « tirée de Mariana et les plus célèbres auteurs espagnols » ; et tel est aussi le cas d'une *Histoire générale d'Espagne* publiée en neuf volumes, de 1723 à 1726, par l'abbé Moreau de Bellegarde, à qui l'on a reproché, du reste, de s'être montré peu fidèle à Mariana<sup>4</sup>.

1. Voir, sur ces traductions, la *Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus*. L'abbé de Vayrac a laissé une *Histoire des Révolutions d'Espagne* (Paris, 1729, 5 tomes) et un *État présent de l'Espagne* (Paris, 1718, 4 tomes).

2. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, I. *L'Espagne en France*, p. 47 et 49.

3. Voir p. 143.

4. Signalons aussi une *Histoire des Révolutions d'Espagne depuis la destruction de l'Empire des Goths jusqu'à l'entière & parfaite réunion des Royaumes de Castille & d'Aragon en une seule Monarchie*, par le P. Joseph d'Orléans de la Compagnie de Jésus revu & publiée par les PP. Rouillé & Brumoy de la même compagnie (Paris, 1734, 3 tomes).

C'est le *Compendio* Garibay qui a été utilisé pour la rédaction d'un *Abrégé de l'Histoire d'Espagne, contenant l'origine des Espagnols, leurs guerres contre les Romains, etc., soigneusement recueillie et divisée en deux parties par le Sr. du Verdier, Historiographe de France*. Publié en deux tomes à Paris, en 1659<sup>1</sup>, ce travail commence par l'histoire des rois d'Annius; c'est dire quelle en est la médiocrité. D'autres *Abrégés de l'Histoire d'Espagne* furent donnés par Vanel en 1689, Buffier en 1704<sup>2</sup>, et Du Chesne en 1741. Du dernier, il parut simultanément, en 1750, deux traductions, dont l'une, due au P. Isla, devint le texte favori des écoles en Espagne<sup>3</sup>. En revanche, on eut, en 1741, des *Annales d'Espagne et de Portugal*, de Colmenar, traduites par Massuet.

Une traduction française de l'ouvrage de Ferreras, par Vaquette d'Hermilly, fut publiée en 1751 à Paris, en dix tomes, sous le titre de *Histoire générale d'Espagne de Jean Ferreras, enrichie de notes historiques et critiques*. Les *Abrégés chronologiques* restèrent à la mode. Désormeaux en donne un qui n'a pas moins de cinq volumes (1758-9). Enfin, un *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne et de Portugal, divisé en huit périodes, avec des remarques particulières à la fin de chaque période sur le génie, les mœurs, les usages, le commerce, les finances de ces Monarchies; ensemble la notice des Princes contemporains, & un Précis historique sur les Savants et Illustres* (Paris, 1765, deux tomes), dû au président Hénault, à Lacombe et à Macquer, présentait d'une façon parallèle et synchronique, sur colonnes, l'histoire de chacun des royaumes espagnols et suivait Ferreras, tout en citant par endroits Mariana<sup>4</sup>. Il s'arrête avec l'année 1759. Rappelons aussi que dans le *Précis de l'Histoire universelle* de l'abbé Anquetil (1801-1807), une bonne partie est réservée à l'Espagne, et est l'œuvre de l'Espagnol Ascargorta.

On ne voit pas que les Allemands se soient occupés de l'Histoire de l'Espagne jusqu'à ce que parût, de 1754 à 1772, une traduction de Ferreras en leur langue. En revanche, de 1774 à 1836, ils n'ont pas écrit moins de sept Histoires d'Espagne<sup>5</sup>. L'Angleterre n'a rien produit au xvii<sup>e</sup> siècle, l'Italie au xviii<sup>e</sup><sup>6</sup>. Elles ont pris toutes deux leur revanche au xix<sup>e</sup> par l'apport des Histoires de Bossi en huit

1. Le tome II va jusqu'à l'année 1658. M. U. Chevalier signale deux réimpressions (1662 et 1674).

2. Une *Histoire d'Espagne*, anonyme, parut à Bruxelles en 1704, en trois volumes.

3. Cf. Ticknor, 3<sup>e</sup> ép., c. IV, note 15.

4. T. I, p. 12

5. M. U. Chevalier cite les ouvrages de Dieze (1774); Gifford (1796); Adams (1809); Galletti (1809-11); Fessler (1810); Lembke (1831); Guttstein (1836-8).

6. M. U. Chevalier ne cite, comme ouvrages en anglais, que ceux de Stevens (1701; traduction française, 1703) et d'Hereford (1793); comme ouvrages italiens, que ceux de Brignole Sale (1640-1646) et de Giustiniano (1674).

volumes (1821) traduits en allemand en 1825, et de Dunham, en cinq volumes (1832) mis en espagnol par Antonio Alcalá Galiano (1844-6)<sup>1</sup>.

Jusqu'à l'apparition de l'ouvrage de Ferreras, c'est en somme dans Mariana surtout et Mayerne-Turquet que, hors d'Espagne, on a dû lire l'histoire de ce pays. En Espagne, on est resté fidèle à Mariana jusqu'à une époque plus récente, ainsi que nous pouvons en juger par les éditions et continuations déjà énumérées<sup>2</sup>. *L'Historia crítica de España y de la cultura española* du catalan Juan Francisco Masdeu, imprimée de 1783 à 1805, et parue d'abord en italien, de 1781 à 1787, était trop incomplète (elle s'arrête avec la prise de Tolède par Alphonse VI), et trop austèrement érudite, pour faire tort à un ouvrage d'une réputation si bien consacrée. Mariana retardait : les éditeurs en étaient quittes pour corriger le texte par des notes ou des appendices, là où ils le jugeaient erroné. C'est ce que firent Noguera et Sabau. Satisfaction était donnée à la critique, et le public lisait toujours Mariana.

L'initiative de refaire en grand l'histoire de la péninsule, si nous ne nous trompons, est venue de l'étranger. D'une part la guerre faite à l'Espagne par Napoléon, d'autre part les goûts romantiques : c'était assez pour ranimer la curiosité. Nous venons de signaler la part de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Celle de la France est considérable. Outre plusieurs ouvrages de moindre réputation<sup>3</sup>, on voit paraître de 1838 à 1851, les neuf tomes d'une *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, par Charles Romey. Déjà en 1836, Rosseeuw Saint-Hilaire, professeur à la Sorbonne, avait commencé l'impression de son *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'à la mort de Ferdinand VII*. Il donnait le cinquième tome en 1841 et publiait à nouveau ces cinq premiers tomes, ainsi que les neuf suivants, de 1844 à 1879<sup>4</sup>.

L'ouvrage de Charles Romey a eu l'honneur d'être traduit en espagnol en 1840. Mais déjà un Espagnol, Juan Cortada, s'était préoccupé de produire autre chose qu'un *compendio* ou qu'une continuation à Mariana : les deux années suivantes apportaient au public son *Historia de España desde los tiempos mas remotos hasta 1839*. Ce

1. Hidalgo, t. III, p. 211.

2. On trouvera dans le *Répertoire* de M. U. Chevalier les titres des Histoires générales ou livres similaires publiés en espagnol par les auteurs dont les noms suivent : De la Parra (1734); Ortiz y Sanz (1795-1803; cf. Brunet, n° 25996); Ascargorla (1806, cf. Salvá, n° 2762 et 2878); Iriarte (1823); Alvarado (1826); Ranera (1<sup>re</sup> édition inconnue; autres éditions en 1838, 1844, 1845, 1858, 1863); Escosura (2<sup>e</sup> édition, 1839); Gómez (1839); Antequera (1848); Cosles (1848, 1863); Tenorio (1849); Rodríguez (1850); enfin une *Historia* anonyme parue en 1843.

3. Brunet (n° 25998-9) cite celui du comte M. Dumas (1823), traduction et continuation de celui de John Bigland, et celui de Paquis (1836 et 1844). M. U. Chevalier cite ceux de Rabbe (1824), Rochette (1825) et Saint-Prospère (1839).

4. Voir Lorenz, *Catalogue général de la Librairie française*.

travail a été éclipsé par l'*Historia general de España desde los tiempos mas remotos hasta nuestros dias*<sup>1</sup> de Modesto Lafuente, un journaliste à qui le patriotisme avait donné la vocation d'historien. C'est grâce à lui qu'on n'a pas eu à traduire en espagnol l'ouvrage de Rosseeuw Saint-Hilaire. Le sien a paru de 1850 à 1859<sup>2</sup>. Il commence à dater, et l'insuffisance sur bien des points, principalement sur la partie ancienne, en est notoire. Mais l'histoire générale d'une nation n'est plus la tâche d'un homme seul. C'est un édifice pour lequel il faut de nombreux ouvriers. Les ouvriers manquaient peut-être au temps de Lafuente comme au temps de Mariana. Ce serait faire à l'érudition espagnole une injure gratuite que de dire qu'ils manquent encore aujourd'hui : la preuve en est dans l'*Historia general de España escrita por individuos de número de la R. Academia de la Historia* qui a commencé à paraître en 1893<sup>3</sup>.

1. Il y en a une édition de luxe en trente tomes et une édition économique en quinze. Voir sur cette Histoire et les deux précédentes, Hidalgo, *Diccionario general de Bibliografía española*, t. III, p. 211 et 259. Une édition en 24 tomes avec continuation par D. Juan Valera a paru à Barcelone, de 1887 à 1890.

2. Depuis 1850, il a été publié en outre, en espagnol, plusieurs ouvrages qu'indique M. U. Chevalier. Ce sont ceux d'Ortiz de la Vega (10 vol., 1857-9); Castellanos de Losada (1858); Tárrega (2<sup>e</sup> éd., 1859); Pulido (1886); Ortega (1889). Ajouter l'*Historia de España* d'Antonio Cavanilles, Madrid, Sánchez, le 3<sup>e</sup> tome en 1862 (indication de Brunet, n<sup>o</sup> 25997) et l'*Historia de España y de la civilización española* de R. Allamira (t. I, 1900; t. II, 1902). Il a du reste paru en Espagne beaucoup d'autres histoires depuis quinze ans : voir le *Boletín de la Librería de Murillo, passim*. A l'étranger, M. U. Chevalier signale les exposés de Hale (angl., 1886), Morel-Fatio (angl., 1888), Borde (franç., 1891). Sur les études historiques au XIX<sup>e</sup> siècle en Espagne voir Langlois, *Manuel de bibliogr. historique* (II, 5).

3. Voir Langlois, *ibid.*, p. 482-3.